Maryan (Marie Deschard) (1847-1927), *Une nièce d'Amérique* (1889)

Produced by Daniel FROMONT

Bibliothèque des Mères de Famille

Une nièce d'Amérique

Droits de reproduction et de traduction réservés pour tous les pays, y compris la Suède et la Norvège.

Typographie Firmin-Didot et Cie. - Mesnil (Eure).

UNE

NIECE D'AMERIQUE

PAR

M. MARYAN

Quatrième édition

Librairie de Paris

Firmin-Didot et Cie, imprimeurs-éditeurs

56, rue Jacob, Paris

Une

nièce d'Amérique

I.

 C'était un vendredi, jour de la vicomtesse de Soubeynes, - un vendredi extrêmement suivi, ainsi qu'en témoignaient les équipages arrêtés devant sa porte.

 Elle habitait, rue de la Ville-l'Evêque, un hôtel ni très vieux ni très neuf, d'assez belle apparence derrière son mur couronné de lierre.

 Le concierge, doué d'un embonpoint respectable, d'un double menton et d'une paire de favoris blancs, flânait dans la cour d'un air majestueux, jetant sur les piétons un regard d'importance chaque fois qu'il passait devant la grande porte largement ouverte, et un valet de pied d'une belle prestance, portant une livrée discrète, se tenait sur le perron, semblant dominer le reste du monde du haut de la fortune de sa maîtresse.

 Comme je viens de le dire, l'hôtel de Mme de Soubeynes n'était pas un de ces palais tout flambant neuf qui sentent l'argent fraîchement gagné. La vicomtesse, qui avait du goût, s'était bien gardée de faire blanchir la façade; elle n'avait pas même remplacé des petits carreaux des fenêtres qui, si vieillots qu'ils fussent, avaient leur cachet. En revanche, elle avait su, à l'intérieur, adjoindre aux vieux meubles authentiques et aux tapisseries anciennes, précieux héritage de famille, tout ce que la recherche moderne a inventé de confortable et d'élégant, et ses amies respectaient, les unes d'un air d'approbation sincère, les autres en déguisant un sentiment d'envie, les changements et les améliorations qu'elle avait tout récemment apportés dans l'aménagement de son logis.

 Quand je dis "ses amies", peut-être le terme est-il impropre. Mme de Soubeynes avait beaucoup de relations, mais aucune d'elles n'était de vieille date. Elle n'était point de Paris: le vicomte, qui était très répandu, l'avait épousée en province, toute jeune encore, très belle, sans fortune, veuve, avec un petit garçon. C'avait été l'occasion d'un étonnement général, car nul n'eût cru M. de Soubeynes capable d'éprouver un amour aussi vif et aussi désintéressé. On revint quelque peu sur cette surprise lorsqu'il amena sa femme à Paris, et que ses amis purent juger par eux-mêmes de la beauté rare et étrange dont elle était douée. Il l'initia à la vie élégante, la produisit partout avec orgueil, et mourut inopinément au bout de deux ans de mariage, lui laissant, avec la totalité de la fortune dont il venait, peu de mois auparavant, d'hériter de son père, une situation déjà assise et une réputation de beauté et d'esprit.

 Elle porta scrupuleusement son deuil, et vécut à la campagne ou à l'étranger pendant les deux années qu'il dura. Elle n'avait pas plus de vingt-sept ans à vingt-huit ans lorsqu'elle revint s'installer rue de la Ville-l'Evêque, toujours aussi belle, et point oubliée de ses relations, avec lesquelles, d'ailleurs, elle n'avait pas rompu, et qu'elle avait rencontrées de temps à autre dans les diverses stations balnéaires qu'elle avait fréquentées.

 Cependant c'était presque une réapparition, et elle eut, après ce qu'on appelait sa claustration, tout le succès de la nouveauté. On était donc fort assidu à ses vendredis. Le valet de pied à l'air solennel commençait à connaître les armoiries peintes sur les voitures rangées dans la cour, les unes d'une antiquité quasi historique, les autres plus fantaisistes, surmontées d'un tortil d'origine allemande qui distingue assez généralement l'aristocratie de la finance. Il examinait d'un air connaisseur les riches toilettes qui passaient devant lui, et semblait persuadé que, par suite de quelque opération mystérieuse, les relations de sa maîtresse projetaient leur éclat jusque sur son athlétique personne.

 Aussi fut-il absolument suffoqué lorsque, le vendredi dont je parle, une femme mesquinement vêtue de deuil profita du moment où le concierge était à l'autre extrémité de la cour, pour franchir le seuil de la porte et s'avancer vers le perron où il se tenait d'un air impassible.

 Elle était encore très jeune, mais semblait extraordinairement usée et dévorée par la maladie. Ses joues amaigries, marquées d'une tache fiévreuse, sa taille légèrement courbée, si mince dans son tartan noir, ses yeux démesurément agrandis et cernés, tout disait qu'elle était arrivée à la dernière période de la faiblesse, et rendait surprenante la rapidité de sa marche.

 Elle tenait par la main un bébé d'environ trois ans, une petite fille enveloppée dans un manteau bleu à capuchon, dont la ravissante figure blanche et rose, les boucles de soie blonde et les yeux de turquoise rappelaient les poupées au teint éclatant exposées, vers Noël, derrière les vitrines des magasins anglais.

 Le valet de pied bondit au bas du perron.

 - Que cherchez-vous ici? s'écria-t-il d'une voix dure. L'escalier de service est au fond, à droite.

 - Hé! ne montez pas par là! cria à son tour le concierge, arrivant aussi vite que le lui permettait sa rotondité. Et d'abord, qui demandez-vous?

 Le visage de la petite fille exprima une crainte soudaine aux accents de ces voix grondeuses, et elle se serra instinctivement contre sa mère. Celle-ci leva son voile, - un pauvre voile de crêpe aminci et fripé, - et tourna alternativement vers les deux hommes sa figure maladive, si jeune cependant, et dont l'air d'innocence et de tristesse aurait touché des cœurs moins durs.

 - N'est-ce pas ici que demeure la vicomtesse de Soubeynes? demanda-t-elle timidement en un français correct, mais fortement imprégné d'accent anglais.

 - Oui, c'est ici. Que lui voulez-vous?

 - Je voudrais lui parler.

 - Impossible. Mme la vicomtesse reçoit aujourd'hui.

 La jeune femme ne parut pas bien comprendre, et elle jeta un regard involontaire sur les voitures qui stationnaient dans la cour.

 - Madame reçoit ses amis, reprit le valet de pied, impatienté. Voulez-vous voir la femme de chambre? Non? Eh bien, revenez le matin si vous voulez; mais auparavant, vous feriez mieux d'écrire si vous venez pour demander des secours.

 Une rougeur soudaine parut sur les traits de la jeune femme, et elle redressa instinctivement sa taille fatiguée d'un air de dignité.

 - J'écrirai, dit-elle d'un ton bref.

 Et, rebroussant chemin, elle se dirigea vers la porte, tandis que les deux domestiques ricanaient insolemment.

 - *I am tired… oh! very tired!* dit la petite fille, levant vers elle son visage attristé.

 - Encore un peu de courage, mon amour. Vous savez bien que *poor mamma* n'est pas assez forte pour vous porter…

 L'enfant n'insista pas, mais des larmes silencieuses coulèrent sur ses joues tandis que la jeune mère, respirant avec peine et retenant, elle, des pleurs de découragement, l'entraînait plus vite vers la rue.

 - Pourquoi pleure-t-elle? dit tout à coup une voix d'enfant brève, impérative, mais vibrante d'intérêt.

 La jeune femme leva la tête. Sur le trottoir, au seuil de la cour, se tenait un garçonnet de huit à neuf ans, vêtu d'un pardessus garni de fourrures, et portant un béret crânement posé sur sa chevelure brune et bouclée.

 - Yvan, dit la gouvernante qui l'accompagnait et dont la chevelure pâle et la démarche lourde décelaient, autant que son accent, l'origine germanique, il n'est pas convenable de parler aux personnes que l'on ne connaît pas. Rentrez vite: il est l'heure de prendre votre leçon.

 Mais le petit garçon, sans même paraître entendre cette mercuriale, barra le chemin à l'étrangère, et, se baissant, prit la main de la petite fille, qui le regarda avec surprise à travers ses larmes.

 - Pourquoi pleure-t-elle? répéta-t-il. Qu'est-ce qu'elle est venue faire à la maison?

 - Elle pleure parce qu'elle est fatiguée et que je ne puis la porter, répondit la mère d'un air découragé.

 - Eh bien, il faut qu'elle se repose. Entrez avec elle.

 Une lueur d'espoir brilla dans les yeux de la jeune femme.

 - Les domestiques m'ont dit que votre maman ne peut me recevoir.

 Yvan jeta sur elle un rapide coup d'œil.

 - Ils vous ont dit cela parce que c'est vendredi, le jour de maman, et que vous n'avez pas mis une belle toilette. Mais je vous la ferai voir, moi!

 - Yvan! Oh! Yvan! Madame sera fâchée! s'écria l'Allemande, alarmée.

 - Je reviendrai, murmura l'étrangère.

 Mais Yvan, jetant à sa gouvernante un regard de défi, serra plus fort la main de la petite fille, qui ne pleurait plus, et l'entraîna vers le perron.

 - Maman fait tout ce que je veux, dit-il fièrement.

 La jeune femme ne résista pas. Peut-être ne sentait-elle pas en ce moment la force de regagner son hôtel, peut-être avait-elle conscience que cette intervention enfantine constituait la seule chance qu'elle eût de pénétrer dans cette demeure si bien défendue.

 Yvan traversa la cour d'un pas ferme, - un pas qui déjà faisait pressentir un maître, - et arriva au perron avant que le concierge, tout essoufflé, eût eu le temps de le rejoindre.

 - Monsieur Yvan! s'écria le gros homme d'un ton de détresse, Madame ne peut recevoir cette personne!

 - Monsieur, dit à son tour le valet de pied, terrifié, vous n'allez pas faire entrer cette dame dans le salon!

 - Non, je la conduis dans la salle d'étude… Mais je vous prie de ne pas crier ainsi, Auguste; je suis le maître ici. Dites à l'office qu'on apporte des gâteaux pour la petite fille.

 Il traversa le vestibule dallé de marbre, meublé de vieux bahuts et orné de plantes exotiques, et, ouvrant une porte à gauche, fit entrer ses compagnes dans une pièce très élevée de plafond, mais de dimensions exiguës, confortablement meublée, et dont une carte de géographie, un tableau noir et une table à écrire justifiaient la dénomination.

 Un bon feu brûlait dans la cheminée. Yvan avança un fauteuil avec une courtoisie enfantine que rendait plus frappante son air hautain, et assit lui-même la petite fille sur un tabouret.

 - Yvan, que dira Madame? balbutia la gouvernante, prête à pleurer.

 - Laissez-moi tranquille, Fraulein, et allez chercher des gâteaux.

 - Et votre leçon?

 - Je ne l'apprendrai pas. Allez! répéta-t-il, frappant le tapis de sa petite bottine.

 Elle obéit en gémissant, et, jetant loin de lui son béret et son pardessus, il revint s'agenouiller près de la petite fille, qui avait rejeté son capuchon et qui présentait à la flamme, d'un air de ravissement, ses petites mains rouges de froid.

 - Elle n'est plus fatiguée. Elle est très contente, n'est-ce pas? dit-il, s'adressant à la mère d'un air satisfait.

 La jeune femme lui jeta un regard de tendre reconnaissance.

 - Oui, oh! oui… Mais j'ai peur que vous n'ayez mal fait en nous conduisant ici… Et votre leçon?

 - Je ne dis ma leçon que quand cela me plaît.

 - Ce n'est pas bien; il faut étudier pour devenir un homme, un homme utile et bon…

 - Ah! voici Fraulein, interrompit Yvan. Donnez des gâteaux à la petite, moi je vais chercher maman.

 Il avait déjà couru vers la porte. Une réflexion l'arrêta, et il revint vers l'étrangère.

 - Qui nommerai-je à maman?

 Elle rougit et hésita.

 - Votre maman ne me connaît pas. Je lui dirai moi-même mon nom.

 Et tandis que Fraulein offrait d'un air renfrogné un biscuit à l'enfant, Yvan, gravissant en quelques bonds le large escalier à rampe de fer ouvragé, et traversant deux u trois salons richement meublés, pénétrait comme un ouragan dans le très élégant réduit où sa mère était en train d'offrir du thé à deux ou trois visiteuses.

 - Maman, venez vite dans la salle d'étude voir une dame que j'y ai fait entrer! s'écria-t-il de ce ton impératif qui ne l'abandonnait jamais, même avec sa mère, et qui eût semblé insoutenable s'il n'eût été légèrement atténué par al douceur involontaire de ses beaux yeux noirs et la grâce de toute sa personne.

 - Tu as fait entrer une dame dans la salle d'étude!... Mais avant tout, Yvan, ne vois-tu pas que je ne suis pas seule? Comment n'as-tu pas dit bonjour à ces dames!

 Le petit garçon se retourna, alla tendre gravement sa main fine et brune aux visiteuses, puis revint à sa mère.

 - Je vais lui dire que vous viendrez tout à l'heure, n'est-ce pas, maman?

 - Mais qui est-elle? Pourquoi, si je la connais, n'est-elle pas entrée ici?... Je crains une incartade nouvelle de mon enfant terrible, ajouta-t-elle en se tournant vers ses amis, qui souriaient.

 - Maman, vous ne la connaissez pas, et elle est mal habillée.

 - Alors tu es fou, Yvan! On ne fait pas entrer les mendiantes que l'on ne connaît as! Sonne immédiatement.

 - C'est peut-être une voleuse qui met en ce moment votre logis à sac, dit en riant une des dames.

 Yvan se tourna vers elle d'un air de colère.

 - Non, madame, ce n'est pas une voleuse, ni une mendiante non plus. D'ailleurs, Fraulein est avec elle.

 - Elle connaît Fraulein! s'écria Mme de Soubeynes, fronçant le sourcil. J'ai défendu à cette fille de m'amener ses amies, cependant!

 - Non, non, elles ne sont pas amies. Fraulein est même furieuse contre loi… J'ai vu cette dame sortir, Auguste l'avait renvoyée. Elle avait l'air malade, et sa petite fille ne pouvait plus marcher.

 - Eh bien, il faut dire à Evelina de lui donner quelque argent et de faire appeler un fiacre.

 Mme de Soubeynes étendait déjà la main vers le cordon de la sonnette. Yvan l'arrêta en se suspendant à son cou.

 - Maman, je lui ai promis qu'elle vous verrait… Je lui ai dit que ma chère et jolie maman fait tout ce que je veux!

 Sa voix s'était faite câline et suppliante; il levait vers sa mère ses beaux yeux à la fois tendres et impérieux. Elle le couvrit de baisers, puis détacha doucement les petits doigts nerveux qui l'enserraient.

 - Vous verrez, dit-elle avec un sourire, que je serai obligée de voir la protégée de mon fils… Es-tu sûr, au moins, que Fraulein ne la quitte pas?

 Je vais retourner près d'elle.

 - Que Fraulein y reste aussi, et qu'on m'attende.

 Une douzaine de baisers passionnés la payèrent de sa condescendance, et Yvan ayant de nouveau, comme un petit homme, échangé des shake-hands avec les amies de sa mère, retourna en courant dans la chambre où l'Allemande, muette te sombre, montait la garde près de l'étrangère et de sa fille.

 Celle-ci sourit en le voyant revenir, tandis que la mère tressaillait d'un air inquiet.

 - Votre maman ne s'est-elle pas fâchée?

 - Elle ne se fâche jamais contre moi. Elle viendra quand les dames seront parties.

 - Comme elle est bonne! dit la jeune femme en joignant les mains avec reconnaissance.

 Fraulein toussa avec une d'affectation. Yvan s'approcha de la petite fille.

 - Vous n'êtes plus fatiguée? Dites, pourquoi ne me répondez-vous pas?

 - Elle ne vous comprend pas, elle ne parle guère qu'anglais, dit la mère.

 - Je voudrais savoir l'anglais, ce doit être plus amusant que l'allemand… Comme elle est jolie, votre petite fille! Voulez-vous lui permettre de venir dans la chambre à côté, voir mon écurie? J'ai de très jolis chevaux dans des stalles.

 La mère sourit. Le bébé s'en allait d'un air confiant avec ce jeune garçon qui avait des sollicitudes infinies, et qui ralentissait son pas pour que sa petite compagne pût trottiner sans peine à son côté.

 Dans la chambre voisine se trouvaient une profusion de jouets. L'enfant eut peur des chevaux mécaniques, mais elle tomba en extase devant une bergerie, et, saisissant un des moutons à la blanche toison, elle courut le montrer à sa mère.

 Celle-ci oublia un instant ses soucis et sa fatigue devant ce visage ravi, si gracieux dans son cadre de boucles dorées, et, absorbée dans son admiration maternelle, elle n'entendit pas s'ouvrir la porte qui donnait sur le vestibule.

 - Voici maman! dit la voix claire d'Yvan.

 La jeune femme se leva précipitamment. Mme de Soubeynes attachait sur elle un regard interrogateur, en fronçant légèrement ses sourcils finement arqués.

II.

 Elles offraient un parfait contraste: l'une, très belle avec un charme étrange et original, un teint mat et pur, des yeux noirs très longs comme ceux d'une Orientale, une taille haute et mince moulée dans une robe de satin noir ornée de vieux point de Venise, des cheveux noirs relevés savamment, des bracelets ornant ses poignets délicats, - l'autre plus jeune et cependant fanée, transparente à force de maigreur, les yeux cernés, les lèvres pâles, la taille affaissée sous son châle d'un noir verdâtre, son chapeau de crêpe propre, mais usé, ayant supporté tout à tour la poussière et la pluie, les mains dans des gants de laine reprisées en maint endroit.

 - Vous avez désiré me parler? L'heure est mal choisie, et je m'étonne que vous ayez forcé la porte malgré mes domestiques.

 La voix de Mme de Soubeynes avait un timbre harmonieux, mais un accent impatient et hautain, et ces dures paroles firent rougir et trembler la jeune femme.

 Yvan vint se placer près d'elle comme un petit chevalier, et regarda tranquillement sa mère en face.

 - C'est moi qui l'ai forcée à entrer, maman, je vous l'ai déjà dit.

 - Enfin, que désirez-vous? reprit Mme de Soubeynes avec impatience. Hâtez-vous de me le dire, car il peut survenir des visites.

 - Je reviendrai… Mon histoire est si douloureuse!

 - Vous demandez des secours?

 La jeune femme se redressa légèrement.

 - Non, madame, je suis venue d'Amérique pour faire valoir les droits de ma fille à la succession de son aïeul.

 Les sourcils de Mme de Soubeynes se soulevèrent en signe d'étonnement.

 - De grâce, qu'y puis-je faire?

 - Vous pouvez m'aider, simplifier ma tâche ardue… Tout cela est si nouveau pour moi! J'ai mieux aimé m'adresser à vous qu'aux hommes de loi…

 - Mais vous divaguez! Je ne vous connais pas!

 - Vous connaissez mon nom… Moi aussi je m'appelle de Soubeynes. Mon mari était le frère du vôtre, et je suis sans ressources avec cette pauvre chère baby!

 Un flot de sang empourpra le visage mat et pâle de Mme de Soubeynes. Elle regarda rapidement autour d'elle: heureusement Fraulein avait quitté la chambre. Quel régal un conte de ce genre eût été pour les gens de la maison!

 Elle reporta sur l'étrangère des yeux pleins d'une colère soudaine.

 - Comment osez-vous me faire un pareil mensonge! s'écria-t-elle violemment. Il y a longtemps que le frère de mon mari est mort.

 - Il y a seulement quatre mois, dit la jeune femme, dont les joues se couvrirent de larmes. Je suis sa femme, sa femme légitime. Si j'étais seule, je ne songerais pas à importuner sa famille; mais il faut bien que ma pauvre petite fille vive!

 - Et oseriez-vous vous prétendre en mesure de prouver ce mariage? Mon beau-père avait refusé son consentement à une demande de ce genre que lui avait adressée son fils.

 L'étrangère soupira.

 - Quand je me suis mariée, dit-elle, j'ignorais que Lionel eût encore son père. Mais vos lois elles-mêmes lui ont permis de se passer de ce consentement. Il a eu grand tort, je le sais; je ne savais rien alors.

 - Et vous dites avoir les preuves de ce mariage?

 - Oui, madame, j'ai pris au consulat une copie régulière de l'acte civil, et à l'église un certificat de notre mariage religieux… J'ai aussi l'acte de naissance de ma fille et l'acte de décès de mon mari.

 Mme de Soubeynes redressa sa taille haute et souple.

 - Je crains que tout cela ne vous serve de rien, en admettant même, ce dont je doute, que vos papiers soient en règle. M. de Soubeynes; mon mari, m'a laissé tout ce qu'il possédait, et son testament est parfaitement légal.

 - Lionel m'a expliqué que son père à lui ne pouvait entièrement le déshériter, quoique, il me l'a avoué lui-même, il ait gravement offensés ses parents.

 - Il était depuis longtemps devenu étranger à la famille de Soubeynes, répliqua la vicomtesse d'un ton bas, mais violent. Mais sa mort ne faisait plus de doute pour aucun de nous; il y a environ quatre ans, Lionel a pris passage sur un paquebot qui a sombré; son nom était dans la liste des morts, et lors du décès de mon beau-père, il y a eu une déclaration d'absence, c'est-à-dire qu'on l'a considéré comme décédé… Et si un aventurier a pris son nom, si vous avez vraiment cru épouser Lionel de Soubeynes, le frère défunt de mon mari, j'en suis fâchée pour vous, mais je n'y puis rien.

 - Nous avons fait naufrage, en effet, sur le *Canada*… Nous nous rendions alors en Australie, où mon mari voulait tenter la fortune. Nous fûmes sauvés avec un autre passager, mais je faillis mourir et, tout à son inquiétude, Lionel ne s'occupa point de savoir si on l'avait cru mort… Il changea alors de nom pour éviter de compromettre le sien si son entreprise ne réussissait point. Elle échoua; nous perdîmes en Australie notre premier enfant, et je ramenai en Amérique mon mari déjà très malade… Peu de temps avant que… qu'il me quittât, ajouta la jeune femme, retenant avec peine un sanglot, il apprit la mort de son père et celle de son frère; s'expliquant alors que les lettres qu'il avait écrites fussent restées sans réponse, il me donna toutes les instructions nécessaires pour venir en France avec ma fille.

 Les yeux de Mme de Soubeynes étincelèrent.

 - Et vous avez cru, dit-elle d'un ton âpre, que j'accepterais cette histoire si bien forgée, mais si peu croyable?

 La jeune femme rougit.

 - J'ai des lettres, des portraits, le témoignage des personnes qui ont connu mon mari et qui l'ont revu après son naufrage.

 -Mensonges! Comment avez-vous pu être assez naïve pour supposer que je dépouillerais mon fils de la moitié de son bien pour enrichir une aventurière qui se dit la mort d'un prodigue, d'un vagabond désavoué par son propre père, et considéré comme mort depuis plusieurs années?

 L'étrangère devint livide et chancela.

 - Oh! ne parlez pas ainsi de lui, de lui que j'ai tant aimé! s'écria-t-elle d'un ton déchirant. Il n'est plus là pour se défendre ou pour dire, tout au moins, combien sévèrement il a été châtié!... Et je ne vous demande pas de partager avec moi votre fortune… J'avais seulement espéré que vous consentiriez à examiner mes papiers, et à me donner non pas, je le répète, la moitié de votre fortune, - je ne connais pas vos lois, et mon mari y avait peut-être perdu une partie de ses droits, - mais le moyen d'élever ma fille comme il convient à l'enfant de Lionel de Soubeynes, si déchu qu'il fût…

 - Vous ne connaissez pas nos lois? répéta violemment Mme de Soubeynes. Eh bien, prenez garde d'apprendre à vos dépens qu'elles protègent les familles honorables contre les tentatives de chantage et les menées des intrigantes… Si jamais vous cherchez à revenir ici, ou si j'entends parler de vos revendications éhontées, je vous ferai mettre en prison, entendez-vous!... ou dans un asile d'aliénées, si, comme il m'est permis de le croire, il peut être prouvé que vous divaguez! Sortez maintenant, et sans retard!

 Une terreur qu'augmentaient encore la faiblesse et la maladie s'empara de l'étrangère. Elle prit la main de sa fille, et se dirigea précipitamment vers la porte.

 Yvan était sorti pendant cette scène, pour chercher des gâteaux. Mais il était rentré depuis déjà quelques instants sans que sa mère eût remarqué sa présence, et il s'avança vivement, barrant le passage à la jeune femme.

 - Maman, elle est malade! s'écria-t-il d'un ton de reproche qui témoignait de l'impression qu'il venait d'éprouver.

 Mme de Soubeynes tressaillit.

 - Pourquoi es-tu ici, toi? dit-elle avec une irritation qu'elle montrait rarement à son fis. Laisse cette femme sortir, elle ne sait ce qu'elle dit, c'est une folle.

 La jeune femme l'écarta doucement et attacha un instant sur lui ses grands yeux navrés.

 - Laissez-moi passer, cher enfant… Que Dieu vous bénisse pour votre pitié, et qu'il vous garde à votre mère!

 Mme de Soubeynes attira rudement son fils à elle, et agita un cordon de sonnette.

 -Reconduisez cette personne, dit-elle au domestique qui se présenta. Voulez-vous qu'on appelle un fiacre? ajouta-t-elle d'un ton moins âpre, frappée malgré elle de la pâleur de l'infortunée.

 - Oh! non, je puis marcher…

 Et la porte se referma.

 - Maman, vous êtes méchante! s'écria énergiquement Yvan, se débattant entre els bras de sa mère… Elle va mourir dans la rue, et sa pauvre petite fille était si fatiguée!

 - Silence, enfant, vous devenez absolument irrespectueux! Vous ne savez pas que cette femme voulait vous prendre une partie de la fortune que vous aurez plus tard?

 - Je veux bien donner beaucoup, beaucoup d'argent à sa petite fille. Pourquoi y a-t-il des gens pauvres et malheureux? Vous êtes méchante, maman!

 - Yvan, vous serez puni!

 - Madame d'Harvilliers demande madame la vicomtesse, dit Auguste, apparaissant à la porte de la salle d'étude.

 Mme de Soubeynes jeta un coup d'œil rapide vers une glace; déjà ses beaux traits reprenaient leur sérénité habituelle.

 - Allons, faisons la paix, méchant enfant. Viens vite m'embrasser.

 Mais Yvan, sombre et hautain, fit un signe négatif et se réfugia dans l'embrasure de la fenêtre.

 Sa mère haussa les épaules et, sans insister davantage, se dirigea vers le salon. Lui resta près de la fenêtre, le front appuyé contre la vitre. Il n'y avait cependant dans la cour rien qui pût motiver son attitude: il ne regardait même pas le petit coupé bleu sombre qui stationnait au bas du perron.

 Fraulein entra dans la chambre.

 - Et votre leçon, Yvan? Voulez-vous l'apprendre maintenant?

 - Non, laissez-moi! dit-il brusquement.

 - Mais que dira votre maman?

 Il se retourna et lui jeta un regard si furieux qu'elle leva les yeux au ciel avec un des gémissements dont sa nature pleurarde était prodigue; et jugeant prudent de ne pas lutter davantage, elle prit un tricot dans une corbeille et alla s'asseoir près du feu, se contentant de tourner de temps en temps la tête vers l'enfant capricieux dont elle avait la garde, et que ses instructions lui enjoignaient surtout de ne pas contrarier.

 Il était immobile, les yeux errant vaguement sur la cour. Fraulein ne se doutait pas que son visage était couvert de larmes, et que dans son petit cœur se déchaînait un orage tel qu'en peuvent seules connaître les natures indomptées.

 Plus tard il se ressouvint de ce moment, bien que l'impression ressentie eût été en partie effacée ou du moins endormie par les distractions sans nombre de son heureuse existence. Ses sensations étaient à la fois violentes et confuses. Mis pour la première fois en contact avec la souffrance, il ne pouvait bannir de son esprit la figure désolée de cette femme malade à qui son intervention n'avait procuré qu'une amertume de plus. Il revoyait le sourire de l'enfant inconsciente qui était partie - il s'en souvenait maintenant, - avec un des moutons lilliputiens de sa bergerie… partie pour où? Aurait-elle pu aller loin? Sa mère savait-elle de l'argent pour payer une voiture? Avaient-elles seulement une maison? Oui, peut-être une maison noire et pauvre comme on en voit dans les mauvais quartiers, très loin de la Madeleine, près du Luxembourg ou du Jardin des Plantes… Et sa mère pleurerait-elle toute la nuit? Est-il vrai qu'elle fût folle? Oui sans doute, car si elle avait dit vrai, si elle était aussi Mme de Soubeynes, elle ne serait pas si mal habillée. Mais elle avait l'ait si doux! Il n'avait pas peur d'elle, oh! non, il aurait voulu qu'on la gardât pour la soigner. Et sa mère l'avait renvoyée!

 A cette pensée, ses larmes, silencieuses et amères, coulaient plus pressées. Quand il songeait aux souffrances de l'inconnue, c'était une douce et pure compassion d'enfant qui agitait son cœur. Mais lorsqu'il s'avouait que sa mère avait été dure, cruelle, - quand il revoyait dans son souvenir son beau visage altéré par la colère, - quand il se rappelait les menaces terribles qu'elle avait adressées à cette malheureuse, ah! sa pauvre petite âme était blessée dans ce qu'elle avait de plus intime, de plus cher, dans son culte pour cette mère idolâtre qu'il ne respectait pas toujours, mais qu'il avait passionnément chérie jusque-là. Ceci, c'était une horrible déception, - la plus cruelle peut-être que puisse connaître le cœur humain: perdre l'illusion que ce qu'on aime est parfait. Il était bien jeune pour éprouver cette souffrance, et cependant, si mal définie qu'elle fût, il la ressentait d'une manière intense, avec une incroyable amertume.

 Et, chose bizarre, le tableau qu'il contemplait vaguement se confondit dans sa mémoire avec le souvenir de cette heure douloureuse: la cour entourée de ses bâtiments aux tons gris et de son mur couvert de lierre, et, par la vaste baie de la porte cochère, le mouvement de la rue, - voitures et piétons passant sans relâche comme une fantasmagorie à la fois brillante et vide…

 Il ne répondit pas quand Fraulein lui fit observer qu'il prendrait froid près de la fenêtre. Elle s'approcha et vit qu'il s'était endormi, le visage encore mouillé de larmes et le front appuyé contre la vitre. Elle appela un domestique pour le porter sur son lit, et Mme de Soubeynes, aussitôt prévenue, s'installa près de lui.

 Il eut de la fièvre pendant toute la nuit. Sa mère ne le quitta pas; elle n'avait jamais eu d'autre passion que l'amour maternel. En s'éveillant le lendemain, vers le matin, d'un sommeil lourd et fatigant, il vit à son chevet ce visage tourmenté, si tendre et si beau, et il sourit.

 - Te voilà mieux, n'est-ce pas? Oh! mon enfant chéri, s'écria-t-elle, l'entourant de ses bras, j'étais si malheureuse de te voir souffrant! Dis-moi que c'est fini… Et demande-moi tout ce que tu voudras, entends-tu? Veux-tu des jouets, des livres?

 Il se souleva sur son coude, et la regarda longuement d'un air soudain assombri.

 - Je veux que vous donniez de l'argent à la dame anglaise qui est venue hier, maman. Je vous assure qu'elle n'a rien fait de mal; si on la mettait en prison ou à l'hospice, sa petite fille serait toute seule.

 Une rougeur ardente, mais passagère, colora le visage de Mme de Soubeynes.

 - On lui donnera de l'argent… N'y pense plus, et cherche ce que tu désires.

 - Vous savez où elle demeure?

 - On le saura. D'ailleurs, sois tranquille: elle reviendra.

 - Et moi je la chercherai partout, s'écria Yvan avec chaleur, à la promenade, à la Madeleine, aux Tuileries!

 - C'est cela… Et ne t'agite pas, il te faut rester calme aujourd'hui.

 Il oublia, dans cette journée de gâteries et de tendresses, qu'il avait trouvé sa mère dure et méchante; mais il ne cessa de songer à la dame anglaise et à son bébé, et il les chercha consciencieusement dans ses promenades jusqu'au moment où, l'insuccès aidant et le temps affaiblissant ce souvenir, il finit par se persuader qu'elles n'étaient plus à Paris.

III.

 Mary - c'était le nom de la jeune femme, - avait quitté l'hôtel de Mme de Soubeynes avec une précipitation fébrile. Elle retrouvait soudain une force factice pour fuir cette maison inhospitalière. Les menaces qui lui avaient été faites retentissaient encore à son oreille. Et cependant elle était sûre de son droit; son Lionel, en qui elle avait eu une si grande confiance, lui avait affirmé qu'elle pouvait revendiquer pour sa fille une part de l'héritage de son père. Dans sa droiture instinctive, elle eût compris que cette part, la part du fils rebelle, fût beaucoup moins considérable que celle de son frère. Mais elle pensait aussi que, ce frère étant mort, l'enfant de Lionel avait au moins autant de droit à la fortune patrimoniale que l'enfant d'un étranger, le fils du premier mari de Mme de Soubeynes. Elle avait espéré que celle-ci, à qui, après tout, elle avait le droit de donner le nom de sœur, lui tendrai une main amie, et, ne fût-ce que par respect pour le nom qu'elles portaient toutes deux, voudrait au moins vérifier l'exactitude de son récit. Et elle avait été honteusement chassée, sans même avoir eu le temps de raconter sa courte et douloureuse histoire!

 Des larmes brûlantes collaient à son visage le crêpe aminci de son voile. Ses forces, un instant surexcitées, l'abandonnaient rapidement. Elle s'arrêta place de la Madeleine, demanda un renseignement à un sergent de ville, et, sur son indication, monta dans l'omnibus de la Bastille, puis prit, boulevard des Italiens, après une longue attente, la voiture de Batignolles.

 La nuit était venue; il était six heures passées. Sa fille, qui tenait toujours le petit mouton d'Yvan serré contre elle, s'endormit sur ses genoux, et elle-même, fermant les yeux, s'assoupit au mouvement de la voiture jusqu'au moment où la voix du conducteur la réveilla en sursaut.

 - Est-ce vous qui m'avez demandé de vous descendre rue des Dames? Nous y sommes arrivés.

 Elle ouvrit les yeux et se sentit un instant étourdie, égarée; mais un effort d'énergie la rappela à elle-même. Elle descendit dans l'avenue de Clichy, réveilla doucement sa fille, et, la posant à terre, prit la rue des Dames, où se trouvait le modeste hôtel qu'elle habitait.

 L'enfant, rafraîchie et reposée par ces quelques minutes de sommeil, trottinait gaiement, gardant toujours ses petits doigts enfoncés dans la toison du mouton, et levant de temps à autre son visage souriant vers sa mère. Celle-ci lui demanda à plusieurs reprises si elle n'avait pas froid. Elle-même se sentait glacée, puis, l'instant d'après, brûlante, et ses pauvres pieds étaient si lourds que chaque pas devenait une souffrance.

 Enfin, voici la maison! Une femme âgée et d'un air respectable lui remit sa clef.

 - Vous paraissez plus souffrante, dit-elle avec une compassion involontaire. Si vous ne pouvez sortir pour dîner, je vous enverrai quelque chose, et ce ne sera pas plus cher qu'au bouillon, ajouta-t-elle avec bonté.

 Mary lui jeta un regard de reconnaissance.

 - Merci, c'est bien bon à vous… Je ne crois pas que je puisse manger, je me sens très oppressée. Mais si vous pouviez m'envoyer un peu de lait ou de bouillon pour ma fille, j'en serais bien reconnaissante.

 - Certainement, et j'y joindrai un œuf tout frais.

 Mary monta péniblement. Sa respiration était pressée, sifflante, et la spirale rapide de l'escalier lui causait un pénible vertige. Elle eut de la peine à faire tourner la clef dans la serrure, et cependant elle avait ouvert la porte sans peine jusqu'à ce moment. Comme la chambre était froide et triste avec ses meubles sordides et son foyer noir et béant! Avant même d'ôter son chapeau, elle jeta dans la cheminée une poignée de menu bois, froissa un vieux journal et en approcha une allumette.

 - Voici du lait, dit la voix bienveillante de la propriétaire. Essayez d'en prendre un peu, chère dame; il faut vous soigner pour cette innocente.

 Mary but quelques gorgées, puis appela sa fille.

 - Laissez-moi m'occuper de la petite, dit la vieille dame; je le ferai manger chez moi, avec mes petits-enfants. Couchez-vous tranquillement, c'est surtout de repos que vous avez besoin… Je viendrai moi-même coucher votre petite chérie…

 Mary suivit ce conseil. Elle s'endormit promptement, malgré le souci et la douleur qui la rongeaient, et, chose rare, fut à peine réveillée cette nuit-là par la toux fatigante qui si souvent l'empêchait de reposer.

 Il était tard lorsqu'elle ouvrit les yeux. Elle ressentit la même impression d'étourdissement que la veille, mais elle put encore la dominer, et elle s'habilla, non sans peine. L'enfant dormait encore. Mary alluma du feu, puis, se sentant épuisée, se laissa tomber sur un fauteuil et essaya d'envisager avec calme sa situation.

 Elle était seule à paris, et même seule au monde avec sa fille, car elle n'avait pas de parents assez proches pour s'intéresser à elle. Elle n'avait trouvé chez sa belle-sœur que la colère et l'insulte; il lui faudrait donc lutter pour obtenir les moyens d'élever son enfant. Et quelle lutte inégale entre elle, pauvre, inconnue, étrangère, et cette femme riche, qui pouvait payer les conseils les plus autorisés, les hommes de loi les plus en renom!

 Son énergie et sa force étaient brisées. Ah! si elle eût été seule, elle eût abandonné cette partie presque désespérée; elle ne tenait plus à rien depuis que son Lionel l'avait quittée, et pour sa part, elle n'aspirait qu'à le rejoindre. Que lui eussent importé quelques années de travail et de misère? Seule, elle eût tout supporté. Mais il y avait son enfant, l'enfant que son mari lui avait confiée.

 Elle tourna son regard vers le lit, et contempla à travers ses larmes la petite fille endormie. C'était un spectacle ravissant, même pour des yeux moins prévenus que ceux d'une mère. La masse des cheveux dorés de l'enfant, la teinte rose et veloutée de ses joues, l'ombre de ses cils épais, les petites dents nacrées que laissaient apercevoir ses lèvres entr'ouvertes par un vague sourire, la pose abandonnée et gracieuse de ses bras, tout en elle était charmant. Sa mère fut tout à coup saisie de cette impression qui vient tout naturellement à l'esprit devant le sommeil d'un enfant: cet abandon, cette sorte de confiance instinctive en ceux qui le veillent n'inspirent-ils pas un tendre désir de protection? Ah! certes, elle protégerait de tout son pouvoir cette petite existence; certes, elle lui préparerait de son mieux des jours paisibles et heureux! Mais n'était-ce pas terrible d'être elle-même si isolée? Excepté elle, personne au monde ne s'intéressait à cette jolie créature; excepté elle, personne ne prendrait souci de son bien-être et de son bonheur. Et si elle venait à lui manquer?...

 Jusqu'alors, et par un effet même de la maladie dont elle était atteinte, une telle pensée n'avait pour ainsi dire jamais effleuré l'esprit de la pauvre femme. Mais sous le double empire de sa déception de la veille et de la souffrance physique plus accentuée qu'elle ressentait, elle songea tout à coup qu'elle pouvait être enlevée à son enfant. Une douleur aiguë étreignit son cœur, une sueur froide mouilla ses tempes, et ses yeux, remplis d'une terreur soudaine, enveloppèrent le bébé dans une expression d'intense déchirement.

 Oui, *cela* pouvait être; des femmes aussi jeunes qu'elle étaient frappées tous les jours… Avec une sorte de complaisance douloureuse et morbide, elle s'efforça de se représenter ce qui arriverait si, d'ici quelques jours, elle était couchée froide et inerte sur ce lit… Sa petite Ethel l'appellerait, pleurerait, prodiguerait en vain et d'un ton déchirant ce cher mot de *mamma* auquel personne ne pourrait répondre… peut-être voudrait-elle l'embrasser et serait-elle effrayée de la sentir glacée… Qui l'habillerait? Quelle main indifférente fourragerait parmi les petits vêtements cousus avec tant d'amour, et peignerait ces boucles de soie blonde?... On les couperait peut-être, pour s'épargner une peine… *On*… Qui serait cette inconnue? Oh! ne pourrait-elle le savoir? Dieu ne lui ferait-il point voir le visage de l'étrangère à qui seraient dévolus les soins qu'elle aimait tant à prendre? Ne pourrait-elle échauffer le cœur de cette femme? N'entendrait-elle point la voix qui devrait répondre aux accents désolés de son enfant? La comprendrait-on, seulement, la pauvre chérie quand elle se plaindrait dans on langage étranger? Et y aurait-il quelqu'un pour lui dire qu'elle avait une mère dans un autre monde?

 Des sanglots bas et étouffés secouaient sa poitrine, elle était près de succomber sous ce désespoir. La voix d'Ethel, qui s'éveilla, enfonça plus avant ce trait dans son cœur, et cependant, chose merveilleuse, ses larmes s'arrêtèrent, et elle trouva une sorte de sourire faux et tremblant quand elle prit sa fille sur ses genoux pour l'habiller.

 Ethel, encore un peu endormie, l'embrassait et causait d'une voix paresseuse. Mary refoulait sa terreur et sa souffrance pour lui répondre, et cet effort lui rendit son énergie. Quoi qu'il arrivât, il fallait assurer l'avenir de son enfant.

 Elle prit un petit sac de maroquin et descendit au bureau de l'hôtesse, qui lui avait, une heure auparavant, envoyé du lait et des croissants. Elle se soutenait à peine, mais elle cherchait en ce moment à oublier et son inquiétude et son mal lui-même.

 - Ma bonne dame Burdot, connaissez-vous un homme d'affaires habile et honnête?

 - Il y en a un en face, ma chère dame. Ce n'est pas un avocat, mais dans le quartier on dit qu'il en remontrerait aux plus habiles, et il m'a donné déjà plusieurs consultations dont je me suis bien trouvée.

 - Comment l'appelez-vous?

 - M. Victor Dumont. C'est dans cette maison neuve, là où il y a une fruitière et un coiffeur; son bureau est dans la cour, au second étage. Voulez-vous que je garde votre petite pendant que vous irez lui parler?

 - Oh! je vous en serais bien reconnaissante.

 Elle dit quelques mots en anglais à l'enfant, et Mme Burdot, de son côté, l'appela tout en prenant dans sa poche une boîte de pastilles qu'Ethel connaissait déjà, et qui la décida à abandonner la main de sa mère.

 Celle-ci se hâta de traverser la rue pour se rendre à l'adresse indiquée.

 La maison principale, celle qui donnait sur la rue, était toute neuve; mais elle masquait une vieille demeure sordide, un ancien hôtel délabré, dans lequel une multitude d'industries vivotaient côte à côte. Des plaques de cuivre superposées sur les montants de la morte indiquaient les principales: deux ateliers de couture, un tailleur, un fabricant de mannequins, etc., et enfin, à droite, l'une d'elles portait ces mots: *Cabinet d'affaires*, *au second étage*.

 Mary inspecta toutes les plaques jusqu'à ce qu'elle eût aperçu celle-ci. Elle monta avec peine; sa respiration était de plus en plus pénible. L'indication: *Cabinet d'affaires* se trouvait répétée sur une porte dépeinte, avec l'invitation d'entrer sans frapper. Elle tourna le bouton, et au bruit d'un timbre, un jeune garçon pâlot, vêtu d'habits étriqués, leva la tête de dessus une table à écrire et attacha sur elle de petits yeux clignotants, dont la rougeur sanguinolente pouvait s'expliquer par l'effort qu'il devait faire pour écrire dans un jour absolument insuffisant.

 - M. Victor Dumont?

 - C'est ici. Asseyez-vous, s'il vous plaît, il a du monde en ce moment.

 Le jeune clerc approcha une chaise de paille, fourgonna un mauvais poêle de fonte qui répandait une chaleur lourde et insupportable, et se remit à écrire dans une obscurité telle que ce ne fut qu'au bout de quelques instants que Mary put distinguer les registres et les paperasses placés dans les casiers qui tapissaient la pièce.

 Elle attendit assez longtemps pour devenir nerveuse. Elle se demandait si sa petite Ethel ne s'ennuyait pas sans elle, si l'hôtesse n'était pas fatiguée de la garder. Pui, devant l'aspect sordide du lieu où elle se trouvait, elle se sentait prise d'inquiétude, se demandant si elle était bien tombée, s'il suffisait d'une plaque de cuivre et d'une patente pour offrir des titres à la confiance d'une pauvre étrangère ignorante et isolée.

 Le bruit d'une porte qui se fermait sur la palier l'arracha à ces pénibles pensées. Le jeune garçon au teint pâle et aux yeux rouges posa sa plume et se leva.

 - Le client est parti. Par ici, madame, s'il vous plaît.

 Il tira une porte rembourrée de cuir, en ouvrit une seconde, et s'effaçant pour laisser entrer Mary:

 - Monsieur, c'est une dame qui veut vous parler.

 La jeune femme se trouva introduite dans une autre chambre un peu plus vaste, mais à peine moins sombre, encombrée, comme l'autre, de paperasses et de vieux in-folio. Entre une cheminée bourrée de coke et une fenêtre par laquelle entrait la faible lumière de la cour, se tenait un petit vieillard extraordinairement ridé, jaune, maigre, sec, avec un cou long et mince, plusieurs fois entouré des replis d'une cravate d'un blanc sale.

 Il indiqua à Mary, de l'autre côté de sa table et près de la cheminée, un vieux fauteuil de cuir, d'où le crin sortait en compagnie d'une poignée de foin.

 -Que désirez-vous? Dois-je dire madame ou mademoiselle?... Madame? C'est bien… Et Anglaise? Cela se devine à l'accent… Non? Américaine? D'ailleurs, je voudrais parler l'anglais aussi purement que vous parlez le français; ceux de vos compatriotes qui sont mes clients s'en trouveraient charmés… Et quelle affaire? Prêt? Remboursement? Hypothèque? Poursuite à exercer?

 - Je voudrais seulement être renseignée sur les droits de ma fille à un héritage, dit mary, un peu étourdie par ce verbiage.

 - Bien; expliquez-moi cela, et prenez votre temps. Vous parlez remarquablement le français, mais peut-être éprouverez-vous quelque difficulté à aborder le langage des affaires… Ne vous pressez pas.

 - J'ai épousé, il y a cinq ans, en Amérique, M. Lionel de Soubeynes, dit la jeune femme, retenant avec peine les larmes qui montaient à ses yeux quand elle parlait de son mari. J'étais institutrice, très jeune… je le croyais orphelin. Cependant, son père vivait, et j'ai su depuis que… qu'il s'était marié sans son consentement.

 - Avec des sommations respectueuses… une ou trois, selon l'âge. Poursuivez.

 - Il a été très bon pour moi, reprit Mary avec effort. A la suite d'un terrible accident, un naufrage, nous perdîmes notre premier enfant. Il me confia alors qu'il avait eu des torts envers son père, et qu'il chercherait à obtenir son pardon lorsqu'il se serait créé une position indépendante… Il ne réussit pas… Il y a deux ans, il tomba malade, et je me remis à donner des leçons… Il écrivit en France; ni son père ni son frère ne lui répondirent, les lettres lui revinrent, et il apprit au moment de mourir que tous les deux l'avaient précédé… L'homme d'affaires qu'il avait chargé de prendre des renseignements lui écrivit qu'à la suite du naufrage dans lequel nous avions failli succomber, on l'avait cru mort. Les recherches de son frère ayant été vaines (par malheur mon mari avait modifié son nom avant de s'associer à une entreprise industrielle en Nouvelle-Calédonie), on l'avait considéré comme mort.

 - On avait dû obtenir une déclaration d'absence, c'est-à-dire un jugement équivalent à un acte de décès… Et le frère?

 - Son frère, étant venu à mourir à son tour, avait laissé à sa femme toute la fortune dont il avait hérité de son père. Mon mari touchait alors à ses derniers moments; il put cependant s'occuper de réunir les papiers nécessaires, rédigea une note qui résumait sa situation, et me recommanda de venir en France et de revendiquer pour sa fille une part de fortune dont, assurait-il, la loi ne permettait pas de la déshériter.

 - C'est parfaitement exact. S'agit-il d'une fortune considérable?

 - Mon mari disait que son père était très riche.

 - Et son frère a-t-il laissé des enfants?

 - Non, sa femme a un fils d'un premier mariage.

 - Avez-vous tenté une démarche près d'elle?

 Les yeux de Mary se remplirent de larmes.

 - Oui, mais… elle m'a reçue d'une manière… oh! si cruelle! dit-elle, la voix oppressée.

 - Ma chère dame, cela se comprend bien un peu. La nature humaine… Que voulez-vous! Il faut bien reconnaître qu'il est dur de rendre gorge. D'ailleurs votre histoire n'est pas ordinaire, et votre belle-sœur, qui croyait votre mari décédé lors de la mort de son père, a dû être non seulement surprise, mais, pardonnez-moi de vous le dire, mise en défiance… Vous avez des preuves à l'appui, naturellement? Des papiers, des actes?

 La jeune femme ouvrit le petit sac qu'elle avait apporté.

 - Voici mon acte de mariage, l'acte de naissance de ma fille, l'acte de décès de on mari… Puis, les lettres qu'il avait adressées à son père, et d'autres qui lui ont été écrites, à lui, à l'époque où sa famille le croyait mort… Voici sa photographie, et enfin la note qu'il a écrite lui-même pour résumer son histoire.

 L'homme d'affaires parcourut les papiers, compara les dates et prit quelques notes.

 - Madame, dit-il enfin, se tournant vers mary qui, presque à bout de forces, attendait anxieusement son arrêt, vos droits me semblent incontestables. Il reste un enchaînement de faits à compléter, des preuves d'identité à fournir, mais tout ce la sera facile, et je me chargerai des démarches à faire tant là-bas, pour obtenir ces preuves, qu'en France, pour faire annuler la déclaration d'absence et établi à sa date véritable l'acte de décès de votre mari, enfin pour savoir si votre beau-père a laissé un testament. En ce cas même, voter mari, qui vivait encore, ne peut avoir été complètement déshérité. En l'absence de dispositions testamentaires, sa fille et héritière a droit à la moitié de la fortune des Soubeynes, qu'il n'existait que deux fils. Voulez-vous me laisser ces papiers?

 - Je vous serai reconnaissante de les garder… Mais faudra-t-il intenter un procès à Mme de Soubeynes? demanda-t-elle avec effroi.

 - Il est toujours préférable de prendre des voies de conciliation. Je me mettrai en rapport avec son homme d'affaires aussitôt que j'aurai réuni les pièces nécessaires, et il se peut très bien que devant l'évidence elle préfère éviter les embarras et le scandale d'une action légale.

 - Mais si elle refuse? Un procès coûte cher, et mes ressources…

 - Ne vous en inquiétez pas. Quand une affaire est sûre, j'avance volontiers les fonds nécessaires. Votre adresse, je vous prie… C'est bien; j'ai tous les renseignements qu'il me faut.

 Mary hésita un instant.

 - Monsieur, dit-elle, j'aimerais à tenter moi-même une nouvelle démarche près de ma belle-sœur. Dans quelques jours d'ici, quand je serai plus forte, je compte lui écrire… Voulez-vous attendre la résultat de cette démarche avant d'intervenir.

 - Très bien; je ne serai pas prêt de sitôt, d'ailleurs, puisqu'il fait que j'écrive en Amérique et en Nouvelle-Calédonie. Revenez du reste quand vous voudrez… Avez-vous des ressources pour vivre quelque temps?

 - Il me reste assez pour trois ou quatre mois…

 - Eh bien! je vous attendrai, c'est convenu.

 - Et vous êtes assuré de la légalité des droits de ma fille?

 - Puisque je veux bien faire les fonds!... Soyez tranquille, vos affaires sont en bonnes mains.

 Elle se leva, presque joyeuse. Le petit vieillard l'arrêta d'un geste:

 - Encore une minute; voyez, je vous prie, les précautions que je prends!

 Il renferma les papiers dans une grande enveloppe, à l'exception des notes et des adresses prises par lui-même, la cacheta et écrivit dessus:

 *Papiers à moi confiés par Mme Ve Lionel de Soubeynes. Attendre qu'on les réclame*.

 Mary sourit, le remercia, et quitta le sombre bureau par la porte ouvrant directement sur l'escalier.

IV.

 Cette visite, tout en lui rendant l'espoir dans le succès de ses affaires, l'avait extraordinairement fatiguée; aussi accueillit-elle avec reconnaissance l'offre que lui fit l'hôtesse de garder sa fille et de la faire conduire au square des Batignolles avec sa petite-fille à elle.

 La petite voix d'Ethel l'éveilla. La journée était avancée, le jour tombait déjà dans cette chambre donnant sur une cour étroite. Elle se sentit encore plus fatiguée qu'avant d'avoir dormi; ses membres étaient brisés, elle était brûlante, et cependant, lorsqu'elle voulut se lever, un frisson terrible la secoua tout entière.

 -Ma chère dame, il ne faut pas sortir ce soir, dit la voix compatissante de la bonne Mme Burdot. Je vais vous faire dîner de bonne heure, vous vous coucherez, et je vous enverrai un peu de lait sur une veilleuse, afin que vous puissiez boire quelque chose de chaud cette nuit, si vous toussez… Et même, j'ai pensé que je puis faire coucher Fanny dans la chambre à côté, qui est vide et qui communique avec la vôtre. Vous pourrez l'appeler si vous avez besoin de quelque chose, et demain matin elle allumera votre feu…

 Mary leva sur elle des yeux extraordinairement brillants.

 - Vous être bien bonne; j'accepte à cause de ma fille…

 - Et ne voulez-vous pas voir un médecin, ma chère dame? Il faut vous soigner un peu, voyez-vous… Le changement de climat vous éprouve, mais il faut reprendre des forces pour votre petit ange.

 Un sourire navrant passa un instant sur le visage usé de la jeune femme.

 - Oui, vous m'indiquerez un médecin…

 - Je reviendrai quand vous aurez dîné; j'espère que cela ira mieux. Mais demain j'irai chercher le docteur.

 Mme Burdot fut préoccupée pendant le repas. Elle choisit elle-même les aliments qu'elle envoyait à la jeune femme, et, ne tenant plus d'inquiétude, elle remonta bientôt.

 Mary avait ranimé son feu, et, trouvant dans sa fièvre même une force factice, elle s'occupait de la toilette de nuit de sa fille. Elle semblait moins changée que le matin, et l'hôtesse se sentit un peu rassurée.

 - La petite vous fatigue; laissez-moi la porter dans son lit; voyez, elle s'endormirait sur vos genoux… Est-elle jolie dans sa longue robe de nuit!... Voulez-vous me la donner?

 Mary serra instinctivement l'enfant contre elle.

 - Non, chère madame Burdot, laissez-la moi encore un peu; elle fera sa prière et s'endormira promptement.

 - Ne la gardez pas longtemps au mois, elle est trop lourde pour vous. Je vous enverrai Fanny vers dix heures, mais vous sonnerez si vous avez besoin d'elle d'ici là… Bonne nuit, chère dame.

 Mary fit un effort pour lui sourire, et resta seule avec sa petite fille. Celle-ci, pelotonnée sur les genoux de sa mère, levait vers elle son doux regard, en ce moment alourdi par le sommeil.

 - Ethel, savez-vous dire votre prière toute seule, mon amour? Essayez, s'il vous plaît…

 - *O Lord, bless me, save dearest mamma, and give the rest to my dear father.*

 Un baiser brûlant la récompensa.

 - Il faut apprendre une autre prière, *darling*… Vous direz désormais: *My Father in heaven, bless your child, and give the rest to my father and my mother…*

 L'enfant la regarda et répéta deux fois la prière.

 - Dormez maintenant, *my love*, *my sweet Ethel…*

 Comme sa voix était brisée, et quelle intensité de souffrance il y avait dans le regard ardent qu'elle tint attaché sur sa fille sans l'en détourner un seul moment!

 Les longues paupières de l'enfant s'abaissaient, puis se relevaient avec effort vers sa mère; alors un demi-sourire entr'ouvrait ses lèvres fraîches, et la pauvre femme baisait avec passion ses joues roses.

 Bientôt ces baisers ne réveillèrent plus la petite fille. Un souffle égal soulevait sa poitrine, son sommeil était paisible, une expression vaguement joyeuse demeurait sur son petit visage…

 Un coup léger fut frappé à la porte, et la figure avenante de la servante apparut.

 - Quoi! Pas encore couchée! Vous serez fatiguée, madame…et ne pensez-vous pas que la chère mignonne reposerait mieux dans son lit? Donnez-la-moi, je vais l'y poser…

 Mary fit un signe négatif et se leva avec son cher fardeau, trop lourd, hélas! pour ses forces. Elle marcha cependant jusqu'au petit lit et y plaça l'enfant. Avec quel soin elle arrangea l'oreiller et les couvertures! Avec quelle ferveur elle jeta un dernier regard sur ce visage paisible!

 - Vous allez vous coucher maintenant, n'est-ce pas, madame?

 - Oui, dès que j'aurai terminé quelques rangements.

 - Je serai là à côté, ne craignez pas de m'éveiller si vous avez besoin de quelque chose.

 Mary fit un signe de remerciement, et la porte se referma.

 Alors elle se rassit près du feu, et prit dans un carnet une lettre achetée dont elle relut la suscription. Elle était adressée à sœur Saint-Edme, religieuse de la Présentation. Mary la posa sur la table, puis ouvrir une commode et, réunissant ses forces, traîna tout auprès une petite malle.

 Elle commença alors à y placer le linge finement cousu et les petits vêtements d'Ethel. Chacun des objets qu'elle prenait dans ses mains tremblantes était porté à ses lèvres et recevait un baiser fiévreux. Elle déplia une petite robe et la regarda avidement. Le corps souple et gracieux de l'enfant y avait laissé son empreinte depuis le jour où la jeune mère l'avait taillée et cousue… Elle prit aussi des jouets, - un ménage, une balle multicolore et une poupée qui reçut, elle aussi, des baisers dont Ethel devait, sans le savoir, retrouver la trace.

 Tout cela ne fut pas accompli sans effort. La pauvre mère défaillait, et elle dut à plusieurs reprises respirer de l'éther pour achever sa tâche douloureuse.

 Il était une heure du matin lorsqu'elle s'agenouilla près du lit de sa fille pour faire une courte prière. Elle avait fixé à la muraille, à l'aide de deux épingles, une image de la Mère des douleurs. Son regard, un instant retenu par le visage chéri qui reposait sur l'oreiller, se leva plus haut et s'arrêta sur ce type de la souffrance humaine et de la suprême acceptation. Ses lèvres entr'ouvertes, qui laissaient échapper un souffle court et inégal, ne proféraient aucune parole; ses yeux seuls parlaient. Elle se souvint en ce moment que, lors de la mort de son mari, elle s'était plainte d'être si jeune et de voir si longue devant elle sa voie solitaire. Elle s'était trompée, son heure était proche; mais maintenant elle pouvait à peine songer à la réunion qu'elle avait tant désirée… Il fallait laisser sa fille seule au monde! Et si c'est une agonie terrible pour une mère de voir s'envoler l'ange qu'elle aime plus que tout sur la terre, c'en est une plus épouvantable encore de partir la première, laissant son enfant dénuée de toute affection, privée de tout appui, exposée sans défense à tous les dangers, sans consolation à toutes les souffrances d'ici-bas… Ethel était si petite! Elle oublierait jusqu'au visage de sa mère… Si au moins son petit cœur pouvait s'attacher à une autre femme qui remplacerait l'absente!... Comme la pauvre Mary demandait à Dieu de bénir celle qui aimerait son enfant! Mais en même temps, comme elle se sentait involontairement jalouse en pensant qu'une étrangère verrait grandir cette chère créature, recevrait ses caresses, jouirait de sa confiance et de son amour!

 Elle était épuisée, et cependant il fallait encore des forces pour remplir jusqu'au bout son dessein. Elle se releva avec peine, - ses membres étaient raides et semblaient lui refuser leur service, - et elle s'étendit sur son lit où, comme la veille, elle tomba dans un sommeil lourd.

 Elle s'éveilla de bonne heure, en même temps qu'Ethel. Elle prit un forte dose d'éther, et, s'étant habillée, fit la toilette de sa fille. Elle était calme, - le calme du désespoir. Il lui semblait qu'elle aurait moins souffert si elle eût dû parer sa fille pour le cercueil… Elle baisa mille fois les boucles soyeuses qui prenaient sur ses doigts des reflets dorés, - les petits bas potelés, les joues satinées d'Ethel… Elle noua un ruban noir dans ses cheveux, puis lui passa au cou un médaillon contenant son portrait et celui de Lionel.

 Cela fait, elle sonna pour demander un déjeuner sommaire.

 Mme Burdot, qui monta elle-même, tressaillit de surprise en voyant qu'elle avait déjà son châle et son chapeau, et qu'une malle fermée se trouvait au milieu de la chambre.

 - Déjà levée!... Et allez-vous donc partir?

 - Non, pas moi…

 Il lui sembla que ces paroles la torturaient lorsqu'elle les prononça avec effort. L'hôtesse resta un instant muette de surprise.

 - Elle!... C'est Ethel?... Vous vous séparez d'elle!

 Quelle douleur sans mesure sur ce pauvre visage!

 - Je… je crains d'être très malade… Si je dois m'en aller, il faut que je voie la maison où doit vivre ma fille, et les femmes qui auront soin d'elle… Il vaut mieux qu'elle s'habitue à une nouvelle demeure tandis que je suis encore là… Je vais la mettre au couvent.

 Mme Burdot, émue de pitié, lui prit la main.

 - Ne vous affligez pas ainsi, ma chère dame. N'ayez pas de pensées tristes comme cela… Oui, vous avez raison, la petite chérie sera bien soignée chez les bonnes sœurs, et vous, vous serez moins fatiguée. Mais vous resterez ici, n'est-ce pas, chère dame? Je ne vous prendrai pas cher, allez! Je vous soignerai bien, et quand vous irez mieux, vous rependrez l'enfant.

 - Mieux! Je… je crois que je me meurs, dit la pauvre Mary, regardant Mme Burdot et semblant chercher sur son visage un démenti qu'elle souhaitait si ardemment.

 - Mourir! A votre âge on revient de plus loin. Moi qui vous parle, j'ai été plus faible que vous.

 - Plus faible que moi! Et aviez-vous aussi des battements de cœur, des étouffements? Toussiez-vous beaucoup?

 - Je ne m'en souviens pas, mais je n'aurais pu faire tout ce que vous faites; je ne pouvais habiller mes enfants, ni sortir avec eux. C'est le chagrin qui vous mine, chère dame; essayez de le dominer pour votre fille, et consentez à voir un médecin.

 - Eh bien, oui, quand je rentrerai… Je ne vais pas loin. Si je laisse Ethel au couvent (elle frissonna), j'enverrai prendre sa malle.

 - Voulez-vous qu'on aille vous chercher une voiture? Vous avez peine à archer, pauvre petite dame!

 - Ce n'est pas loin…

 Ethel, croyant qu'on allait à la promenade, entraînait sa mère, la tirant par sa robe.

 - *Come, mamma! Let us go out!*

 Et, jetant un dernier regard sur l'image de la Vierge-Mère debout au pied de la croix, Mary prit la main de sa fille et sortit.

 Le couvent était proche; cependant elles mirent un temps assez long à faire le trajet. La porte s'ouvrit… Au bout de l'allée, des enfants de tous les âges couraient et jouaient bruyamment dans une cour plantée de vieux arbres, autour d'une blanche statue.

 - Qui demandez-vous, madame?

 Mary tressaillit. La sœur portière s'était avancée vers elle, et bien qu'elle se fût exprimée dans un français parfaitement correct, son accent révélait une Anglaise.

 La jeune femme joignit nerveusement les mains.

 - Etes-vous sœur Saint-Edme?

 - Oui… Puis-je vous être utile? Sommes-nous compatriotes? Oh! quelle chère petite fille! Venez, *darling;* vous n'avez pas peur de moi, n'est-ce pas?

 Ethel la regarda attentivement, puis sourit. Non, ce visage régulier et doux, abrité sous une vaste cornette, ne lui faisait pas peur, non plus que ce pittoresque costume blanc.

 Mary tira sa lettre, que la sœur lut rapidement, après l'avoir introduite dans un vaste parloir, désert à cette heure.

 - Vous m'êtes adressée par une sœur bien chère, et vous avez droit à l'intérêt de toute notre maison. Que désirez-vous de moi?

 Mary joignit les mains et parla d'un ton saccadé.

 - Un autre jour je vous conterai mon histoire. Ma fille a des droits irrécusables à l'héritage d'un aïeul. Mais je crains de mourir avant que ses affaires soient réglées… J'ai huit cents francs… Prenez-en la moitié, et gardez mon enfant jusqu'au jour où elle entrera en possession de sa fortune. Si je vis… je puis travailler et attendre. Si… si je meurs, aimez-la, oh! aimez-la et élevez-la comme votre enfant! dit la pauvre femme, fondant en pleurs.

 La sœur se pencha vers elle et l'embrassa.

 - Ne vous agitez pas, pauvre enfant, vous paraissez souffrante. Où êtes-vous descendue?

 - Dans une maison de famille des Batignolles, où l'on est très bon pour moi. Mais si je suis forcée de m'aliter, qui soignera ma fille? Oh! prenez-la! j'aime mieux qu'elle soit accoutumée à vous avant que je… parte, et je ne veux pas qu'elle me voie morte!

 - Chut! ne parlez pas de cela!... Attendez-moi un instant, je vais parler à notre Mère.

 La porte du parloir était restée ouverte, et mary apercevait les enfants qui jouaient dans la cour. Il y avait un mouvement intense dans cette maison, vraie ruche d'abeilles où le travail se produisait sous toutes ses formes; - pensionnat, orphelinat, école professionnelle, ce toit hospitalier abritait toutes ces œuvres sous la direction de femmes intelligentes, dévouées et joyeuses.

 - *Mamma, I wish to play with the little girls!*

 - Tout à l'heure vous irez les trouver, mon amour, dit mary d'une voix brisée.

 La supérieure entra… Et tout fut bientôt arrangé comme la pauvre mère le désirait, si ce n'est qu'on refusa d'accepter son argent jusqu'au jour où ses affaires seraient terminées.

 - Laissez-nous la chère petite, et venez la voir tous les jours, dit la supérieure, dont le cœur ressentait toutes les délicatesses. Si nous ne vous voyons pas, sœur Saint-Edme ira vous la conduire… Et soignez-vous, surtout, consultez sans retard le docteur.

 Mary ne put que lever sur elle son regard chargé de reconnaissance: puis elle se pencha vers sa fille.

 - Ethel, mon amour, vous pouvez maintenant aller jouer avec ces petites filles… Embrassez-moi, chérie…

 Elle s'efforçait de parler avec calme, et ses yeux n'avaient plus de larmes. Cependant, l'enfant la regarda avec uns inquiétude instinctive.

 - *Come, mamma, come with me!*

 - Pas maintenant, *dearest;* allez seule, je reviendrai…

 Ethel hésita. Elle n'avait jamais quitté sa mère… Elle jeta un regard vers la cour, où une ronde venait de se former; les notes joyeuses du chant plein d'entrain la firent sourire.

 - *Come, darling*, dit sœur Saint-Edme lui prenant la main.

 - *You will stay here, mamma? Wait for me, I will come back!*

 Elle se jeta au cou de sa mère; mais tandis que celle-ci la pressait contre son cœur, elle se tournait vers la cour et cherchait à sa dérober à cette étreinte convulsive… Mary la vit se mêler à la ronde joyeuse entre deux grandes pensionnaires. La joie chevelure blonde, flottant au vent, apparaissait à intervalles réguliers devant la porte, mais les yeux d'Ethel ne cherchèrent point ceux de sa mère.

 Des sanglots secouaient maintenant la poitrine de la pauvre Mary, elle ne pouvait plus contenir les cris de douleur qui sortaient de son cœur brisé.

 - Courage, pauvre femme, vous la reverrez demain, et elle sera heureuse parmi nous… Vos souffrances lui seront comptées, peut-être Dieu y attache-t-il sa part de bonheur…

 Les sanglots de Mary s'arrêtèrent.

 - Si je pouvais l'espérer! balbutia-t-elle avec ferveur.

 La supérieure lui prit la main.

 - Quoi qu'il arrive d'elle et de vous ici-bas, ce monde n'est qu'un passage; nous n'y venons que pour monter plus haut… Souffrez pour elle, chère fille, un jour viendra où nous nous réjouirons d'avoir pleuré, et où il n'y aura plus de séparation…

 Et elle franchit le seuil du couvent, la pauvre mère, - le seuil de cette maison où sa fille devait vivre sans elle… Elle s'arrêta dans la rue, écoutant si, à travers la porte close, un cri de désespoir n'arriverait pas jusqu'à elle. Si, en ce moment même, Ethel pleurait et l'appelait, aurait-elle le courage de s'éloigner, de ne pas répondre à son enfant?

 Tandis qu'elle prêtait ainsi une oreille avide, la petite fille jouait gaîment avec ses nouvelles compagnes. Elle demanda une fois sa mère, sans pleurer cependant; mais la sœur en robe blanche qui parlait sa langue ne la quitta pas de tout le jour; elle resta même près de son petit lit, lui promettant qu'elle verrait *mamma* le lendemain, et lui chantant en anglais un doux cantique pour l'endormir.

V.

 Ce soir même, mary reposait, épuisée de douleur, dans sa chambre vide. Elle avait tant souffert qu'une sorte de calme descendait sur son cœur brisé. Puis, le plus cruel n'était-il pas fait? N'avait-elle pas éloigné son enfant?

 Le médecin de Mme Burdot était venu, lui avait prescrit quelques remèdes, et lui avait promis d'un ton encourageant que tout irait bien. Puis il avait retenu l'hôtesse sur le palier.

 - C'est une affaire de quelques jours, peut-être de quelques semaines, mais elle peut être enlevée subitement. A-t-elle des parents, des amis?

 - Personne en France, la pauvre âme, dit l'hôtesse, s'essuyant les yeux.

 - Peut-elle payer une garde-malade?

 - Je crains que non.

 - Alors, persuadez-lui d'aller à l'hôpital.

 Mme Burdot frissonna.

 - Elle a été si bien élevée, monsieur!... Puis, elle serait loin de sa petite fille…

 - Comme vous voudrez, mais il ne faut pas la laisser seule.

 Il souleva son chapeau et s'en alla, laissant l'hôtesse terrifiée.

 Comment ferait-elle, en effet, pour soigner la malade jour et nuit? Elle était surchargée de besogne, elle élevait ses petits-enfants, et son personnel était déjà insuffisant pour les pensionnaires…

 - Madame, dit Fanny, la servante, qui lisait sur son visage sa perplexité, il y a les Petites Sœurs gardes-malades… Vous avez bien qu'elles soignent le monde gratis, et qu'elles ne demandent pas même leur nourriture.

 - C'est vrai! Courez vite, Fanny, et expliquez vous-même à la supérieure la position de cette malheureuse femme…

 Le lendemain, une sœur fut envoyée à Mary. Celle-ci s'affaiblissait à vue d'œil, mais ses souffrances se calmaient en même temps, et l'espèce de soulagement qu'elle éprouvait d'avoir accompli son cruel sacrifice, joint aux illusions qui renaissent inévitablement chez certains malades, avait relevé son moral d'une manière étrange.

 Qui ne les connaît partout, où existe leur congrégation encore nouvelle et déjà nombreuse, ces humbles sœurs des malheureux, qui se sont vouées à secourir la maladie sous son aspect le plus navrant, alors qu'elle est doublée de misère, - qui ont élu domicile dans les greniers et les mansardes, qui se mêlent à la vie du pauvre et accomplissent son labeur, ne reculant devant aucune tâche, remplaçant la mère de famille alitée, habillant, peignant les enfants, rangeant le misérable ménage, préparant la nourriture, sur laquelle elles refusent même de prélever leur part! Qui, en présence de pareilles œuvres, accomplies obscurément et sans relâche, ne serait saisi d'une admiration involontaire pur la fécondité divine de cette religion qui multiplie les secours là où se multiplient les misères, qui a des consolations et des remèdes pour toutes les souffrances de l'âme et du corps, et qui, sous les traits du prêtre ou de la vierge consacrée, donne un père, une sœur, une mère à tous les isolés, à tous les malheureux, à tous les orphelins?

 Grâce à cette efflorescence divine d'œuvres admirables, à ce souffle de charité qui se répand dans le monde entier, la pauvre jeune mère qui se mourait loin de son pays ne devait pas être entourée de mercenaires, ni réduite à l'assistance cruelle de ceux qui, en soignant le corps voué tôt ou tard à la destruction, font abstraction de l'âme immortelle, de ses luttes, de ses douleurs, de ses espérances, de son avenir divin.

 Ce fut un bienfait pour elle d'appeler cette inconnue "ma sœur", et de sentir vraiment entre son cœur et ce sœur virginal un lien de mystérieuse et ineffable charité. Et quels encouragements sublimes elle trouva dans ces simples paroles qui n'étaient qu'un écho du livre consolateur par excellence, et qui lui promettaient que Celui qui nourrit les passereaux et habille les lis de champs aurait soin de sa fille!

 Le jour même, elle reçut les sacrements… Dieu mesura la souffrance à ses forces qui déclinaient. Alors que sa fin s'approchait, l'idée de la mort semblait s'éloigner d'elle, et elle commença à faire des projets pour l'époque de sa guérison.

 - N'avez-vous point d'amis à qui je puisse donner de vos nouvelles, chère dame? demanda Mme Burdot, qui retenait ses larmes à grand'peine.

 - Oh! non, je n'ai plus de parents ni guère d'amis. Mais je vais mieux depuis tantôt, je le sens bien. J'avais fait à Dieu le sacrifice de ma vie… J'aurais veillé de là-haut sur ma chérie; cependant c'était si dur de la quitter! Mais maintenant, je commence à croire que je resterai avec elle, et quand mes affaires seront réglées, je la reprendrai près de moi…

 Elle parlait lentement, avec peine. L'hôtesse chercha à saisir un fil conducteur.

 - Vos affaires sont-elles entre les mains de M. Dumont, dont vous m'avez demandé l'adresse?

 - Oui; il est certain que tout ira bien…

 Le soir venait. Après un court sommeil, elle demanda à voir sa fille; puis elle se ravisa.

 - Non, non; il vaut mieux attendre à demain. Elle pleurerait peut-être en me quittant… Mais je serais heureuse de savoir qu'elle est contente et ne m'appelle pas…

 Fanny courut au couvent et ramena sœur Saint-Edme.

 Mary souri en apprenant qu'Ethel était contente. Elle recommandait à *mamma* de venir demain; elle allait dormir dans un très joli lit tout blanc; sœur Saint-Edme lui chanterait un cantique, et elle garderait près d'elle son beau petit mouton.

 - Chère petite ingrate! murmura Mary.

 Et elle ajouta, qans que ceux qui étaient présents comprissent ce quelle pouvait dire:

 - Mon Dieu, pardonnez à cette femme et gardez-lui son fils!

 Elle sommeilla une partie de la nuit. Vers le matin, la sœur s'aperçut que son pouls baissait rapidement. Elle posa doucement un crucifix sur ses lèvres.

 - Seigneur; dit-elle les larmes aux yeux, recevez-la dans votre sein, et soyez le père de son enfant!

 Mary entendit sans doute ces paroles, car un sourire se fixa sur son visage, - un sourire doux et confiant qu'elle devait emporter au cercueil. Un instant après, sa forme frêle et usée s'immobilisa dans les bras de la sœur…

 Grand Dieu!... Il y a à chaque seconde des brisements suprêmes, des séparations déchirantes, - des époux dont le lien se brise, des mères qui laissent leurs enfants sans appui et sans pain, - et il se trouve des êtres assez cruels pour aggraver encore ces dernières angoisses, pour transformer en un blasphème ou en cri de désespoir le soupir de ces infortunés!... La religion leur disait: Courage! Les jours d'ici-bas sont courts et mauvais, mais les souffrances de ce monde n'ont aucune proportion avec la gloire future qu'elles nous font mériter…Nous n'avons point en ce monde de demeure stable; vous allez dans votre maison, vers votre père… Et ceux que vous laissez, c'est à lui que vous les confiez, à lui qui est amour et qui est le Tout-Puissant, jusqu'au jour où vous les reverrez pour ne plus les quitter…

 Ces pensées mettaient du calme aux lits de mort, et plus d'un mourant, soulevé sur les ailes de l'espérance, s'en allait, non seulement résigné, mais joyeux, vers la maison de son Père céleste. Et des hommes, - des hommes qui eux aussi, cependant, doivent passer par cette épreuve suprême, ont osé dire à ces moribonds: il n'y a pas de Dieu, pas de ciel, - pas de protecteur pour vos enfants orphelins, - pas de lieu de réunion pour ceux qui se sont aimés, - pas de dédommagement pour vos souffrances ni de récompense pour vos vertus, - pas de repos, pas de lumière, pas d'existence au-delà du sépulcre… L'anéantissement pour vous, et pour tous ceux qui restent, les dangers, les douleurs de la vie, en attendant la nuit du tombeau…

 Que Dieu leur pardonne, et que la religion, dont ils ont entravé l'œuvre consolatrice, ne soit pas écartée de leurs lits funèbres!

…………………………….

 Aucun papier ne fut trouvé dans l'armoire où Mary avait serré son argent et son modeste trousseau. Mme Burdot savait qu'elle s'appelait Mme de Soubeynes; l'alliance qu'on ôta de son doigt portait, avec une date, les prénoms de Lionel et de Mary; mais, sauf quelques lettres nouées avec un ruban noir et la photographie d'un homme encore jeune et d'aspect distingué, il n'y avait rien qui pût éclaircir la situation de la jeune femme, ni constituer à sa fille un état civil.

 - M. Dumont en saura peut-être plus long que moi, se dit l'excellente femme qui, mettant en hâte son chapeau, traversa la rue pour se rendre chez l'homme d'affaires.

 Elle monta l'escalier, tourna le bouton de la porte, et vit le jeune clerc aux yeux rouges qui lisait un journal dans l'obscure antichambre.

 - M. Dumont?

 - Il n'est pas ici, et il est à craindre qu'il n'y revienne plus.

 Mme Burdot ouvrir de grands yeux.

 - Il est mort? s'écria-t-elle, toute saisie.

 - A peu près. Il a eu une attaque, et depuis hier il est sans connaissance.

 Mme Burdot s'essuya le front.

 - Et tous ses papiers? Que deviendront les papiers s'il vient à mourir? s'écria-t-elle avec angoisse. Je veux dire ceux qu'on lui a confiés…

 - Cela s'arrangera en son temps, mais il est probable qu'on mettra les scellés sur le tout, et ce sera long à débrouiller.

 - Et l'on ne pourrait pas avoir deux d'une jeune dame qui vient de mourir?

 - Impossible. On les remettra en temps voulu à sa famille.

 - Sa famille! Elle n'en a guère, que je sache; mais elle demeurait chez moi, ici en face, à la pension de famille… Pourrai-je revenir?

 - Si vous voulez, dit le clerc, reprenant la lecture des faits divers sans plus s'inquiéter de la visiteuse.

 Mme Burdot fut très perplexe pendant toute la journée. Vers le soir, elle prit une décision qui parut beaucoup la soulager et dont elle fit part à Fanny.

 - Le commissaire de police, dit-elle, a pris l'argent et le remettra à la supérieure des Sœurs qui vont élever la petite… Mais c'est aussi trop dur de mettre ce pauvre corps dans la fosse commune. Je vais payer cinquante francs pour une concession de cinq ans, Fanny, et j'y ferai placer une croix avec son nom… je couvrirai cette dépense avec l'argent de son mémoire, que le commissaire doit me remettre. Je n'en mourrai pas… Et elle me rappelait tant ma pauvre fille!...

 Deux jours après, le vieil homme d'affaires mourut à son tour, et ses héritiers s'occupèrent immédiatement de la cession de son cabinet.

VI.

 Cinq ans s'écoulèrent. Ethel était tendrement aimée au couvent. C'était la préférée des sœurs comme de ses compagnes. Les jeunes filles de l'école professionnelle lui confectionnaient des pelotes et habillaient sa poupée avec les rognures de leurs étoffes; les pensionnaires la choyaient, les Pères dominicains qui venaient prêcher aux religieuses et aux orphelines demandaient toujours à la voir et s'amusaient de ses réparties.

 C'était une joyeuse et délicate petite nature. Chaque témoignage d'affection, chaque attention éveillait chez elle des élans de reconnaissance. Elle ne pouvait encore, jeune comme elle l'était, et chérie de tous, sentir la perte de sa mère. Elle la nommait tendrement dans sa prière, baisait matin et soir son image; quelquefois même, on la trouvait pensive, regardant le ciel bleu et disant que la maison de sa chère maman était bien jolie, mais que c'était trop loin. Pourtant, elle ne ressentait ni vide ni isolement: elle avait vraiment trouvé des mères et des sœurs.

 La supérieure s'occupait cependant de ses intérêts avec Mme Burdot. Elle ne s'affligea pas comme l'hôtesse de voir interrompue l'affaire qui, selon la pauvre jeune mère, devait rendre sa fille indépendant et même riche. Elle avait trop d'expérience pour ne pas faire en pareille matière la part des illusions des intéressés, et d'autre part, elle se défiait, non sans raison, de ces agences interlopes qui, sous le nom de cabinets d'affaires, abritent souvent des tripotages et des intrigues peu avouables, et qui, trop souvent encore, leurrent misérablement les clients naïfs et confiants.

 - A vous parler franc, dit-elle à l'hôtesse, je ne saurais attendre rien de bon d'une affaire, quelle qu'elle soit, engagée de la sorte et placée en de telles mains.

 - Mais M. Dumont était un honnête homme, bien connu dans le quartier.

 - Soit; mais que fût devenue cette pauvre femme, que deviendrait Ethel si l'on doit engager un procès? Quand on possède un droit assuré, on s'adresse à la justice.

 - Hélas! c'est moi qui avais envoyé Mme de Soubeynes à M. Dumont.

 - Eh bien! son successeur saura où vous trouver; il a nécessairement l'adresse de sa cliente. En attendant, consolez-vous, il ne s'agissait probablement que d'une chimère.

 - Mais les papiers de Mme de Soubeynes sont sans doute chez M. Dumont. Comment prouver la naissance de cette enfant et savoir seulement son âge?

 - Ceci n'est pas sans remède. Nos sœurs d'Amérique, qui nous ont recommandé Ethel et s amère, peuvent nous procurer un acte de naissance, et je vais m'occuper sans retard de le demander.

 Cette très simple solution soulagea infiniment la bonne Mme Burdot.

 Peu de temps après, elle apprit que M. Victor Dumont avait un successeur. Quoique les défiances de la supérieure l'eussent quelque peu gagnée, elle se rendit chez lui. Le clerc aux yeux rouges avait été remplacé par un homme maigre et usé, qui écrivait avec une rapidité vertigineuse.

 - M. Lemire?

 - Il est seul; entrez à côté, s'il vous plaît.

 Le cabinet sordide de M. Dumont avait été transformé. Un bureau d'acajou tout neuf, des chaises recouvertes de reps rouge, un tapis aux couleurs éclatantes, une pendule ornée d'une statue en zinc doré, parurent constituer aux yeux de Mme Burdot la preuve d'une extension d'affaires considérable.

 Au lieu du petit vieillard ratatiné qui recevait ses clients en cravate d'un blanc sale, un homme encore jeune, ayant des prétentions visibles à l'élégance, écrivait sur le bureau d'acajou. Ses cheveux noirs étaient soigneusement partagés par une raie au milieu de la tête; il portait au petit doigt un gros brillant, des boutons d'or à sa chemise, une énorme chaîne de montre et des breloques; ses vêtements étaient de nuance trop claire et sa cravate bleue d'un goût douteux; mais les idées de Mme Burdot sur l'élégance n'étaient pas très correctes, et elle se sentit impressionnée par cet extérieur brillant.

 M. Lemire l'enveloppa d'un regard qui accrut son embarras, - un regard très particulier, à la fois pénétrant et fuyant, qui ne vous quittait pas, et que cependant vous ne pouviez arriver à rencontrer.

 - Puis-je quelque chose pour vous? Ai-je l'honneur de parler à une cliente de mon prédécesseur?... Veuillez prendre la peine de vous asseoir.

 Mme Burdot trouva qu'il avait des manières excessivement polies.

 - Je me suis adressée en effet plusieurs fois à M. Dumont, répondit-elle, mais ce n'est pas de moi qu'il s'agit aujourd'hui. Une jeune dame qui logeait chez moi et qui est morte dernièrement, avait confié ses affaires à votre prédécesseur; il s'agissait, je crois, d'un héritage.

 - Quel est le nom de cette dame? Et où demeurez-vous?

 - Mme de Soubeynes logeait dans la maison de famille que je tiens dans cette rue même enfance.

 M. Lemire prit un registre et le feuilleta.

 -J'ai relevé ici les adresses des clients de la maison. Nous n'avons pas ce nom…

 Il se leva, chercha dans quelques tiroirs, inspecta des liasses de papiers, puis revint vers l'hôtesse.

 - Vous dites que cette dame est morte?... Sont-ce ses héritiers qui vous envoient?

 - Elle n'a laissé qu'une pauvre petite fille de deux ou trois ans… Nous n'avons pas même son acte de naissance, à cette mignonne, et j'avais espéré qu'il était ici avec les autres papiers.

 - Et qu'est devenue cette enfant?

 - Elle est rue de… chez les sœurs de la Présentation.

 - Un orphelinat?

 - Non, elle n'est pas à l'orphelinat. Sa mère a laissé quelques centaines de francs, et la supérieure a promis de s'en charger, de l'instruire selon sa condition, et de la mettre en état de gagner sa vie.

 - C'est très heureux pour elle; mais cette sœur n'entend pas trop bien ses intérêts, car quelques cents francs ne défrayeront pas longtemps ses dépenses.

 - Alors, monsieur, vous n'avez rien à elle, - rien au nom de Mme de Soubeynes?

 - Je n'ai rien trouvé. Mais j'ai encore quelques notes particulières à examiner. Laissez-moi votre nom, et je vous avertirai si, contre toute attente, je trouve un renseignement concernant… Comment avez-vous appelé cette petite fille?

 - L'enfant se nomme Ethel de Soubeynes.

 - Cela suffit, madame, comptez sur moi. Et si, comme je le crains, je ne puis rien en cette circonstance, je me mets à vos ordres pour toutes vos affaires particulières, que je saurai, je l'espère, diriger avec le même zèle et la même habileté que M. Dumont.

 Mme Burdot se retira enchantée de l'agent d'affaires, mais désolée en ce qui concernait Ethel.

 - Heureusement, se dit-elle, on peut avoir du moins son acte de naissance.

 Et comme elle ne reçut aucune communication de M. Lemire, elle finit par se persuader, comme la supérieure, que la pauvre Mary avait poursuivi une chimère et que la perte de ses papiers ne tirait pas à conséquence.

 Il y avait donc cinq ans que Mary reposait dans sa tombe, lorsque le concierge de l'hôtel de la rue de la Ville-l'Evêque vint à mourir.

 Mme de Soubeynes se disposa à suivre le convoi, et Yvan déclara qu'il l'accompagnerait.

 Yvan Daumier avait alors quinze ans. Il était toujours gâté, hautain et quelque peu tyrannique; mais heureusement pour lui, il recevait dans un collège religieux, parallèlement à l'influence amollissante de sa mère, une autre direction plus haute et plus virile qui en atténuait les effets désastreux. Des maîtres habiles et dévoués avaient su tourner vers le travail, cette grande sauvegarde, des facultés puissantes et indomptées, et de solides principes avaient été établis comme une digue dans ce jeune cœur impétueux.

 Physiquement, il avait tenu tout ce qu'il promettait: ressemblant trait pour trait à sa mère, il était remarquablement beau. Mais si ces cinq années l'avaient merveilleusement développé, elles avaient laissé des traces singulièrement visibles sur le visage de Mme de Soubeynes.

 A trente-trois ans, une Parisienne peut être encore très jeune; et certes le genre de beauté de la mère d'Yvan eût semblé comporter une prolongation indéfinie de cette jeunesse apparente. Mais ses amies voyaient son teint mat se faner légèrement; elles épiaient les empreintes désolantes de la patte d'oie au coin de ses beaux yeux, et déclaraient que le noir lustré de ses cheveux éclaircis empruntait quelque chose à l'art du coiffeur.

 - C'est étrange, disaient-elles, son humeur même a changé, elle paraît être sous l'empire de quelque souci secret. Et cependant elle est parfaitement heureuse, au moins en apparence. Son fils est beau comme le jour et travaille à la rendre fière, comme s'il avait besoin de cela pour vivre. Sa fortune est très belle et elle la gère avec un ordre parfait… Elle ne veut pas se remarier, ce n'est donc point un chagrin d'amour…

 Il fallait cependant expliquer ces inégalités d'humeur, ces souffrances cachées, ce changement physique qui déjà faisait parler de sa beauté au passé; on eut recours à un mot qui, de nos jours, qualifie tout ce qui n'est pas explicable: Mme de Soubeynes devait être atteinte de névrose.

 C'était par un jour d'hiver qu'assise avec son fils dans son coupé bien clos et muni d'une boule d'eau bouillante, elle suivait le convoi du vieux serviteur dont Yvan, qui avait le cœur chaud et qui s'attachait facilement, énumérait les qualités et les longs services.

 Elle ne lui répondit guère, et il finit par garder le silence, jetant un coup d'œil rempli d'une curiosité involontaire sur les quartiers inconnus et misérables qu'il traversait en ce moment. C'était à la fois neuf et sordide, ce qui la plus laide des pauvretés.

 Le convoi ayant suivi une avenue large, triste, interminable, entra enfin au cimetière Saint-Ouen.

 Un sentiment de mélancolie serra le cœur d'Yvan. Ce n'était pas là une de ces nécropoles où la splendeur des monuments et l'intérêt des noms qui s'y trouvent inscrits font pour ainsi dire diversion à l'idée de la mort elle-même: c'était un morne et lugubre champ de repos, où le pauvre ne pouvait pas plus voiler la tristesse de la mort qu'il n'avait pu embellir sa vie.

 Le corbillard suivit de longues allées, bordées surtout de croix de bois, et s'arrêta devant la fosse béante, creusée dans un carré où les tombes étaient pressées les unes contre les autres, et où se réalisait à la lettre pour chaque cercueil la possession exiguë et soigneusement mesurée de sis pieds de terre.

 Yvan secoua le goupillon sur la fosse avec une émotion sincère; puis, en attendant que sa mère s'approchât à son tour, il s'éloigna un peu, et son regard tomba sur deux fossoyeurs qui, à quelque distance, venaient d'interrompre leur besogne et se découvraient un instant. Ils avaient abattu une croix de bois vermoulue, et avaient déjà mis la pioche en terre pour creuser une tombe.

 Par une impulsion irraisonnée, Yvan s'approcha d'eux.

 - Pourquoi enlevez-vous cette croix?

 - La concession est expirée, et il faut faire place à d'autres, mon jeune monsieur, répondit l'un des hommes avec indifférence.

 C'était la première fois qu'Yvan se trouvait en présence de ces terribles réalités, de ces nécessités cruelles, de ces étreintes de la misère, enfin, qui, ne se bornant pas à avoir fait souffrir les vivants, s'acharne encore sur un cadavre. Il se pencha machinalement vers la croix abattue et y lut ces mots:

MARY DE SOUBEYNES, AGEE DE 24 ANS

16 janvier 18..

 Un flot de sang colora son visage.

 - Attendez! dit-il impérieusement.

 Et il s'élança vers sa mère, qui avait déjà regagné l'allée et qui le cherchait du regard.

 - Mère, je viens de lire votre nom, là, sur une tombe… On la détruit… Venez voir!

 Les joues mates de Mme de Soubeynes s'empourprèrent.

 - Tu te trompes, Yvan… Viens, j'ai grand froid.

 - Mais c'est votre nom, vous dis-je! *Mary de Soubeynes*, morte à vingt-quatre ans… Ne serait-ce pas… Oh! vous n'avez pas oublié cette Anglaise que vous croyiez folle et qui se disait notre parente?

 Maintenant, c'était une pâleur livide qui couvrait le visage de Mme de Soubeynes.

 - Mary de Soubeynes!... Elle serait donc morte! Et cet homme qui disait…

 Elle s'interrompit brusquement, et, jetant un regard vers le groupe des domestiques qui s'éloignaient, sauf le valet de pied, debout à quelque distance:

 - Dis à Auguste de m'attendre à la porte du cimetière, dit-elle d'un ton bref.

 Et elle se dirigea vers l'endroit où les deux fossoyeurs, étonnés, avaient suspendu leur funèbre besogne.

 Elle lut la courte inscription tracée sur la croix, et répéta tout haut, sans s'en apercevoir, la date du décès.

 - 16 janvier 18… Il y a cinq ans!...

 - Ce devait être bien peu de jours après qu'elle est venue chez nous, mère… Je me souviens qu'elle vint un peu après le jour de l'an… Je savais bien qu'elle était malade! Que peut-être devenue sa pauvre petite fille?

 Il se détourna pour cacher une larme généreuse dont il avait honte cependant, - un garçon de quinze ans ne doit pas pleurer; puis il se rappela avec une amertume singulière la douleur qu'il avait éprouvée ce jour-là en se disant que sa mère était méchante.

 - Viens, Yvan, nous n'avons rien à faire ici.

 Il tressaillit.

 - Vous ne la laisserez pas chasser de sa dernière demeure!... Oh! maman!...

 Il y avait un reproche navré dans son accent.

 - Elle usurpait mon nom, dit sèchement Mme de Soubeynes.

 - Mais si vraiment elle n'avait pas sa raison? Et pour sa fille, qui viendra peut-être un jour chercher sa tombe!... Mère, rappelez-vous comme elle était malade! Et vous ne l'avez pas secourue!

 Une violente émotion bouleversait les traits de Mme de Soubeynes.

 - Je ne puis acheter des tombes à toutes les inconnues dont la famille est pauvre, dit-elle avec une sorte de colère. Qui me dit, d'ailleurs, qu'il s'agit de cette femme? Encore une fois, sortons d'ici… Cette scène a trop duré, et tu empêches ces hommes de remplir leur tâche.

 - Eh bien! j'achèterai ce terrain, moi! Où faut-il s'adresser? demanda-t-il d'un ton impérieux à l'un des fossoyeurs.

 A la porte du cimetière, monsieur… Faut-il vous conduire au bureau?

 - Oui, tout de suite.

 Mme de Soubeynes haussa les épaules. Elle donnait assez d'argent à son fils pour qu'il pût accomplir cette œuvre de pitié; mais le voyant ainsi déterminé, elle se résigna à céder.

 - Je ferai ce que tu désires, Yvan, quoique je ne doive rien à cette femme…

 Il serra la main de sa mère, et l'expression de son visage s'adoucit.

 - Vous lui devez une bénédiction, répliqua-t-il d'un ton grave. Je me rappellerai toujours que lorsque vous l'avez renvoyée, elle a prié Dieu de vous conserver votre fils…

 Quand Mme Burdot se présenta quelques jours après au cimetière, craignant de ne plus trouver la tombe qu'elle visitait de temps en temps, elle tressaillit de surprise en voyant la croix repeinte, et un énorme bouquet de violettes s'épanouissant au-dessous.

 Elle fit sa prière, non sans distractions, puis courut demander des informations au conservateur du cimetière. Mais ce qu'on lui répondit ne fit que piquer davantage sa curiosité. Une dame très élégante était venue acheter le terrain avec un beau jeune garçon, qui l'avait pressée avec beaucoup d'insistance d'accomplir cet acte de charité. C'était lui qui était revenue placer des fleurs sur la tombe.

 Mme Burdot se perdit en conjectures, mais elle ne put jamais découvrir autre chose.

VII.

 En quittant le cimetière, Mme de Soubeynes donna un ordre à son cocher, qui s'arrêta place Clichy.

 - Descendez-vous ici, maman? demanda Yvan, étonné. Voulez-vous que je vous accompagne?

 - Non, tu vas retourner à la maison; moi je reviendrai bientôt, je prendrai un fiacre.

 - Gardez le coupé, je rentrerai à pied, s'écria Yvan, s'apprêtant à descendre.

 - Encore une fois non, j'ai affaire près d'ici, et je n'ai pas besoin de toi.

 -Vous allez… chez… des pauvres? demanda-t-il en hésitant, car de telles visites n'étaient pas dans les habitudes de sa mère.

 - C'est cela… Rentre, te dis-je.

 Elle demeura un instant sur le trottoir tandis que le coupé prenait la rue d'Amsterdam; puis, rebroussant chemin, elle s'engagea dans la rue Biot et tourna le coin de la rue des Dames.

 Elle n'avait pas à craindre, dans ce modeste quartier, de rencontrer quelqu'une de ses brillantes connaissances; cependant, ce fut d'une manière furtive qu'elle entra dans l'allée d'une maison assez neuve, mais mal entretenue, et traversa la cour qui séparait cette maison d'une autre beaucoup plus vieille, dont la porte était garnie de plusieurs plaques de cuivre.

 Elle monta deux étages, interrogeant les noms inscrits sur les portes, ce qui était malaisé dans le jour incertain de l'escalier, puis elle tourna d'un geste nerveux un bouton de cuivre surmonté de cet avertissement*: Entrez sans frapper.*

 La porte ouverte, elle s'arrêta, soudain indécise, au seuil d'un appartement à peu près obscur.

 - M. Lemire? dit-elle d'un accent bref et hautain, s'adressant à tout hasard à une ombre noire qui pouvait bien être une créature humaine.

 L'ombre ne bougea pas tout d'abord, mais une voix sèche répondit:

 - Il a des clients. Asseyez-vous, s'il vous plaît.

 Les yeux de Mme de Soubeynes s'habituant à l'obscurité, elle découvrit une chaise, la prit avec un geste mêlé de colère et de dégoût, et s'y laissa tomber, tout en regardant l'homme maigre et usé qui écrivait sous le mince filet de jour qui tombait de la fenêtre.

 Quatre heures sonnèrent à une horloge dont le timbre fêlé la fit tressaillir. Le clerc se leva, alluma un bec de gaz placé au-dessus de sa table, en modérant la lumière de façon qu'elle remplaçât aussi peu avantageusement que possible la faible lueur de la fenêtre; puis, se baissant, il prit dans un coin un petit paquet enveloppé dans un journal.

 Certes, l'esprit de Mme de Soubeynes était en ce moment effroyablement préoccupé. Cependant elle suivait des yeux, presque malgré elle, les mouvements de cet être vulgaire. Le journal contenait un morceau de pain et du cervelas, dont s'exhala immédiatement une forte odeur d'ail. C'était absolument différent du *five o'clock* auquel Mme de Soubeynes était accoutumée.

 - Vais-je attendre ainsi longtemps? demanda-t-elle avec un redoublement d'impatience et de dégoût.

 - Le patron sera bientôt libre, je pense, répondit laconiquement le clerc, d'une manière aussi intelligible que pouvait le lui permettre l'énorme bouchée de pain qu'il venait de mordre à belles dents.

 Presque au même instant le bruit d'une porte que l'on fermait se fit entendre sur l'escalier.

 Le clerc se leva, posa son pain, essuya ses lèvres sur sa manche de percaline et ses doigts sur son pantalon; puis il alla frapper à la porte qui faisait communiquer son antre au cabinet de son patron.

 - Entrez! cria une grosse voix vulgaire.

 Et elle se trouva introduite dans le cabinet aux meubles criards où trônait un gros homme vêtu avec une recherche plus que douteuse.

 Là, le gaz n'était point chichement mesuré. Le regard aussi prompt que perçant que dirigea l'homme d'affaires versa sa visiteuse détermina de sa part une explosion d'empressement et d'obséquiosité.

 - Veuillez prendre la peine de vous asseoir… Je suis honteux et désolé de vous voir ici… J'aurais pu…

 - Me reconnaissez-vous? interrompit-elle d'un ton tellement sec qu'il eut peine à réprimer un tressaillement de surprise.

 Et pour mieux montrer qui elle était, elle releva d'un geste brusque le petit voile moucheté qui cachait à demi son extrême pâleur.

 - Je n'aurais garde d'oublier madame la vicomtesse… Je l'ai reconnue immédiatement, et je regrette seulement qu'elle ne m'ait pas fait appeler si elle désirait m'entretenir…

 - Je viens au contraire vous défendre de remettre les pieds chez moi… Si vous osez vous y présenter, je vous ferai jeter à la porte comme un misérable que vous êtes, entendez-vous!

 Elle ne cherchait pas à contenir la colère qui donnait des éclats à sa voix brève et hautaine. Lui sembla d'abord frappé de stupeur; une pâleur livide remplaça le coloris de son visage, mais ce fut seulement l'affaire de quelques secondes; il redevint maître de lui, et, attachant sur le visage bouleversé de Mme de Soubeynes un regard acéré, il se redressa lentement dans son fauteuil.

 -J'espère, dit-il d'un ton dont l'obséquiosité laissait percer une sorte d'ironie, que madame la vicomtesse voudra bien s'expliquer. Si elle a cru devoir supporter quelquefois ma présence, je ne sache pas que rien soit change dans les motifs qui ont inspiré sa longanimité…

 - Vous m'avez odieusement trompée! La personne au nom de qui vous osiez vous présenter chez moi est morte depuis cinq ans! Vous êtes un misérable!

 Quelque habitué que fût l'agent d'affaires à se frayer une route au milieu d'intrigues et de surprises en tout genre, et à faire tourner à son profit les occasions les plus imprévues, il se trouva pris au dépourvu par ces reproches violents, et il ne répondit pas tout d'abord.

 Mme de Soubeynes, qui avait refusé d'un geste de s'asseoir, fit un pas vers la porte; puis, se tournant de nouveau vers lui:

 - Oui, un misérable! répéta-t-elle. Vous m'avez volée, et vous mériteriez de voir dénoncer à la justice ce honteux chantage!

 Cette fois, elle avait dépassé le but. L'homme d'affaires avait promptement recouvré son sang-froid, et à ce dernier mot, il poussa un bruyant éclat de rire.

 - La justice!... Un misérable!... Voyons, raisonnons un peu la situation! Si je suis un coquin pour m'être adressé à vous en invoquant un nom et des droits très authentiques, quoi que vous en disiez, comment appellerez-vous la femme honorée, la mère de famille, la grande dame qui, dans sa frayeur de voir se produire à son détriment de justes revendications, achète le silence de ma cliente ou le mien, à quelque prix qu'on le taxe?

 Un flot de sang envahit le visage pâle de Mme de Soubeynes.

 - Je n'ai pas cru que ces revendications fussent justes!

 - Alors, pourquoi donniez-vous de l'argent?

 - Et le scandale ne vaut-il pas la peine d'être évité? Une femme isolée comme moi n'a-t-elle pas à redouter des procès, même absurdes?

 - On n'intente pas de procès sans quelques preuves, vous le savez bien. Vous avez acheté le silence de votre belle-sœur…

 - Celle que vous appelez ainsi est morte! J'en ai la preuve, j'ai vu sa tombe!

 - Soit. Disons donc que vous avez acheté ma complicité… Ce mot vous choque, madame? Oui, les femmes sont ainsi; elles s'effarouchent d'entendre désigner ce qu'elles ne craignent pas de commettre… Mais si votre belle-sœur (car elle l'était) est morte, elle a laissé une fille.

 - Qui me le prouve? Les parents de cette enfant, ses tuteurs auraient négligé de faire valoir ses droits? Chantage, vous dis-je! Je ne vous carins plus, je ne crains même plus le bruit que vous pouvez faire autour de moi. Dès aujourd'hui, je suis délivrée de cette odieuse exploitation.

 - Et si j'agis pour l'enfant?

 - Si vous aviez su où elle est, et si vous aviez eu quelque titre pour vous occuper d'elle, vous auriez parlé en son nom, vous n'auriez pas inventé cet horrible mensonge, vous ne vous seriez pas fait le mandataire d'une morte…

 - Je sais où est l'enfant. Je serai franc avec vous. Je suis seul à savoir qu'elle a des droits sur votre fortune. Je puis les faire connaître à ceux qui prennent soin d'elle.

 - Si ce sont d'honnêtes gens, ils ne voudront point avoir affaire à vous. Je vous connais maintenant, je ne vous crains plus, vous dis-je. Quelque hasard que j'ignore vous aura mis au courant des divagations d'une pauvre folle, et vous avez exploité la peur qu'ont du scandale les femmes de ma condition… C'est fini, et je ne veux plus vous voir!

 Elle ouvrit brusquement la porte par laquelle elle était entrée, et traversa d'un pas rapide le bureau obscur.

 M. Lemire la suivit sur le palier.

 - J'aurai l'honneur, je le prévois, d'écrire à madame la vicomtesse, dit-il, reprenant son ton plus que poli, et parlant très haut afin d'être entendu des voisins. Madame la vicomtesse ne pourra, je le sais, se passer de mes services, et je serai toujours prêt à lui épargner toute occurrence désagréable.

 Elle descendait précipitamment, poursuivie par cette voix odieuse, et sentant le rouge de la honte brûler son visage. Elle ne respira librement que lorsqu'elle se trouva dans la rue. Ses tempes battaient, elle était tremblante d'émotion, et il lui semblait que ses idées bouillonnaient dans son cerveau.

 Elle s'orienta un instant, puis prit une des rues tranquilles qui aboutissent à la place Clichy. Là, les voitures ne pouvaient la troubler, et tout en suivant le trottoir où passaient de rares piétons, elle essaya de voir clair dans la situation où elle se trouvait.

 Depuis cinq ans l'homme qu'elle venait de quitter la tenait sous l'empire de la terreur, et la poursuivait à la fois de menaces et de demandes d'argent de plus en plus insolentes et onéreuses. Tantôt il se présentait au nom de cette qu'il appelait sa cliente, Mme Lionel de Soubeynes, qui, disait-il, se montrait disposée à renoncer à ses revendications moyennant l'abandon d'une somme d'argent; tantôt il parlait de son chef, sommant Mme de Soubeynes d'acheter sa neutralité dans une affaire qu'il pouvait, selon son bon plaisir, poursuivre ou laisser dans l'oubli. Non seulement le revenu de la vicomtesse s'était trouvé obéré par ces exigences insatiables, mais sa tranquillité avait été détruite, et quant à sa situation, qu'un procès en revendication eût amoindrie en cas de succès, et quant à sa conscience. En effet, elle avait beau s'étourdir, chercher à sa persuader à elle-même qu'elle était la victime d'une tentative de chantage, que cette jeune étrangère n'était qu'une folle ou une intrigante, sa conscience lui reprochait d'abuser de la misère ou de l'ignorance d'une femme dont le conseiller, à n'en pas douter, était un misérable. Elle voulait, dit-elle, éviter le bruit. Mais quand on est sûr de son droit comme elle prétendait l'être, on ne se soumet pas à une domination honteuse autant que tyrannique.

 Maintenant, elle savait que Mary était morte. L'agent véreux qui l'avait trompée pouvait mentir encore en prétendant savoir où se trouvait la petite fille; s'il le savait réellement, et s'il possédait en effet des preuves des droits de cette enfant à l'héritage du vieux vicomte, que pouvait-il arriver de pis? Irait-il trouver le tuteur et lui offrirait-il de lui vendre les preuves qu'il disait détenir? Mais Mme de Soubeynes connaissait trop bien les restrictions comme les devoirs qui lient les mains à la tutelle pour ignorer qu'une semblable transaction était impossible. Le tuteur ne pouvait de sa propre autorité s'engager à prélever sur l'héritage reconquis la grosse part que demanderait l'homme d'affaires. L'intérêt de celui-ci n'était donc pas de s'adresser à la tutelle qui, au premier mot de droits à faire valoir, ferait intervenir la justice. Mme de Soubeynes n'avait qu'à attendre, car c'est vers elle que se tourneraient les efforts de ce misérable, si réellement il possédait les preuves au nom desquelles il l'avait déjà exploitée. *Si réellement* il possédait ces preuves… Elle répétait cette phrase, essayant de nouveau de se convaincre que toute cette histoire était un tissu de mensonges, et elle résolut de ne pas répondre aux lettres de M. Lemire, et de le consigner à sa porte.

 Il écrivit, en effet, dès le lendemain. Il lui adressait une copie des actes qu'il possédait. Elle les jeta au feu sans les lire.

 - Ce sont des actes supposés ou falsifiés, se dit-elle, regardant les papiers noircis se consumer, puis s'envoler en atomes dans la cheminée.

 Ne recevant pas de réponse, M. Lemire se présenta lui-même. Le concierge avait des ordres: le visiteur insistant avec une certaine insolence, il le poussa brutalement par les épaules jusque dans la rue.

 Mme de Soubeynes d'applaudit du résultat de cet incident: l'agent d'affaires ne revint pas. Mais si elle avait surpris le regard de rage et de haine qu'il avait lancé en s'éloignant sur la demeure dont on venait de le chasser ainsi honteusement, elle aurait redouté la vengeance de cet homme, et n'aurait pu recouvrer la sécurité faite surtout d'oubli et de distractions à laquelle elle s'abandonna peu à peu en voyant les années s'écouler sans entendre parler de lui.

 - Il n'y a pas de preuves, tout cela était un mensonge, se disait-elle, délivrée d'un lourd fardeau.

……………………………

 A peu près à cette époque, Ethel reçut une visite et fit une nouvelle connaissance: celle d'un gros homme à la figure joviale et au regard fuyant, qui se présenta à la supérieure comme un ami de M. Lionel de Soubeynes, et demanda à voir l'enfant et à lui offrir quelques bonbons.

 La religieuse avait trop d'expérience pour ne pas s'apercevoir immédiatement que ce visiteur appartenait à une condition sociale inférieure; elle ne pouvait cependant en augurer que c'était un imposteur, car elle avait appris par des lettres d'Amérique que le père d'Ethel s'était, à un certain moment, tout à fait déclassé. Si déplaisants que lui semblassent le ton vulgaire et le costume prétentieux du nouveau venu, Ethel était tellement dénuée d'amis qu'elle ne crut pas devoir l'éconduire d'une manière absolue. Il donnait d'ailleurs sur sa famille des détails très circonstanciés. Il revint chaque mois, apportant un jouet ou un sac de bonbons à l'enfant, qu'il voyait en présence d'une sœur, et au travail de laquelle il semblait s'intéresser extrêmement.

 - Il faut qu'elle devienne une femme distinguée, répétait-il. Son père avait de riches parents qu'elle peut retrouver un jour…

VIII.

 Le temps a marché. Ethel a dix-neuf ans; son éducation est terminée, elle a subi avec succès l'examen qui lui peut mettre aux mains un moyen d'existence; elle est bonne musicienne; sans avoir pu aborder la peinture d'une manière sérieuse, elle enlumine agréablement des images, décore des assiettes et peint des éventails. Elle s'est appliquée docilement à tout ce qu'on demandait d'elle, non pas tant parce qu'elle a entendu dire qu'elle devra mettre à profit l'instruction et les talents qu'elle acquiert, que parce qu'elle éprouve le besoin de se montrer reconnaissante en répondant aux soins dont elle est l'objet. Elle aime tendrement les maîtresses qui lui ont tenu de mère, elle est attachée à la maison qui a été pour elle un doux et paisible abri, et à l'ombre de cette maison et de cet amour elle a grandi heureuse, sans souci d'avenir jusqu'à ces deux dernières années. Encore se confie-t-elle à la sollicitude des religieuses, et se dit-elle que le jour où elle devra les quitter, leur affection la suivra dans la vie, et lui permettra de revenir puiser près d'elles de la force, de la tendresse et des conseils.

 Comme à l'ordinaire elle passe les vacances aux environs de Paris, dans un modeste orphelinat tenu par les sœurs. Tout d'abord, elle jouit avec délices de la campagne, s'amuse à jardiner, s'occupe des petites filles élevées dans la maison, pare les autels de la petite paroisse, bien délaissée, hélas! par les paysans ignorants dont nul rayon céleste n'illumine la vie misérable, et qui, courbés sur leur rude labeur, ne songent même pas à lever un regard en haut.

 Mais les jours s'écoulent, et Ethel devient soucieuse, car elle sent qu'une solution s'approche, qu'une décision s'impose.

 - Mon enfant, Mère Anselme vient d'arriver, et elle voudrait vous parler, lui dit un matin une des sœurs. J'aime à penser qu'il ne s'agit pas d'abréger vos vacances et de vous enlever à nous.

 Le cœur de la jeune fille se met à battre. Son avenir est en jeu; quel sera-t-il? Sous quelle forme le travail à l'idée duquel on a façonné son énergie, s'offrira-t-elle?...

 L'entrevue a lieu dans le petit jardin, sur un banc rustique, à l'ombre d'un arbre feuillu où les oiseaux chantaient gaiement, comme de petites créatures insouciantes que Dieu nourrit, et qui ne songent pas que l'hiver dépouillera bientôt leur palais verdoyant.

 - Vous avez repris vos belles couleurs, ma chère petite, dit la supérieure, attirant à elle la jeune fille pour l'embrasser. Vous ne vous ressentez plus de l'excès de travail qu'a nécessité cet examen?

 - Non, ma Mère, je suis à merveille; on est si bon pour moi ici! On me soigne si bien!

 - Alors, chère fille, vous êtes en possession de toutes vos forces physiques et morales?... Bon! voilà qu'elle pâlit! Ne vous effrayez pas, Ethel, il n'est pas question de vous renvoyer tout de suite, de vous lancer sans garanties et sans aide dans la vie militante… Mais je vous avais recommandé de donner quelquefois, pendant ces vacances, une pensée sérieuse à votre avenir, et de consulter vos goûts. L'avez-vous fait?

 - Oui, ma Mère… J'ai pensé, ces jours derniers, que… que si je n'étais pas si pauvre, si je pouvais vous apporter une petite dot, à défaut de capacités bien grandes, je serais heureuse d'être religieuse parmi vous…

 La supérieure secoua la tête et sourit en regardant le joli visage que colorait en ce moment une vive émotion.

 - L'obstacle n'eût pas été dans l'absence de dot, chère enfant, mais il gît dans le défaut de vocation. Je vous ai bien étudiée; vous êtes pieuse, docile, dévouée. Mais vous êtes faite pour d'autres destinées. Je le regrette pour vous: vous seriez entrée au port sans avoir eu à lutter contre les inévitables orages de la vie; mais encore une fois, là n'est pas votre vocation.

 Des larmes involontaires jaillirent des yeux d'Ethel.

 - Alors, il faut que je gagne ma vie, et que je vous enlève au plus tôt la charge de mon entretien, chère Mère…

 - Que veulent dire ces larmes, Ethel? Sont-elles seulement l'expression d'un regret affectueux, ou vous imaginez-vous réellement que nous sommes pressées de vous renvoyer?

 - Je connais trop votre affection et votre bonté. Mais aurais-je pu vivre si longtemps au milieu de vous sans comprendre combien vos charges sont lourdes, combien son nombreuses les misères que vous soulagez, et plus nombreuses encore, hélas! celles que vous ne pouvez recueillir? Je sais, j'ai deviné, malgré votre affectueuse délicatesse, que je suis aussi dénuée de fortune que seule au monde, que je vous dois tout… Il est temps que cela cesse, chère Mère.

 - Mon enfant, vous n'avez pas lieu de ressentir une fierté mal placée. Notre vocation est d'aider nos frères; si Dieu vous a choisie pour nous donner l'occasion de faire une bonne œuvre, notre devoir était de l'accomplir et le vôtre de l'accepter. Soyez tranquille, Ethel, votre pauvre petite personne n'a pas lourdement pesé sur la maison. Si maintenant, toutefois, je vous parle de départ, c'est que votre caractère s'abaisserait en recevant plus longtemps ce que vous pouvez vous procurer vous-même. Il faut donc que vous travailliez; vous faites partie de cette innombrable légion dans laquelle le Christ a voulu s'enrôler, et pour laquelle le travail n'est pas seulement un devoir, mais une nécessité. Toutefois, vous pouvez choisir jusqu'à un certain point le labeur qui vous offre le plus d'attraits ou le moins de désagréments. Arrangeons donc tout cela à nous deux, ma chère fille, et je me chargerai ensuite de vous trouver, bien à loisir, une situation convenable.

 Ethel s'essuya les yeux.

 - Comme vous êtes bonne! dit-elle avec effusion. Je veux être courageuse, bien qu'il m'en coûte de vous quitter.

 - Quoi qu'il arrive, notre maison restera la vôtre, vous ne serez jamais sans abri… Voyons, réfléchissez! que désireriez-vous faire?

 Ethel resta un instant silencieuse.

 - Ne pensez-vous pas, dit-elle, que je pourrais peindre sur soie ou sur porcelaine?

 - Vous le pourriez en vous perfectionnant; mais il serait fort long de vous former une clientèle, et vous êtes trop jeune pour demeurer toute seule. D'ailleurs, je vous le répète, il vous faudrait d'abord prendre des leçons plus fructueuses que celles que nous avons pu vous donner. Voulez-vous essayer? Voulez-vous rester avec nous?

 - Non, non, je ne veux pas attendre, dit vivement Ethel. Et des leçons de français, puis-je en donner?

 - Ma pauvre enfant, ceci aurait l'inconvénient de vous faire sortir beaucoup. Vous êtes si jeune que je m'effraye pour vous. Et croyez-moi, il vous serait, à vous aussi, très pénible de vous trouver isolée et abandonnée dans ces rues où une femme jeune est exposée à la grossièreté ou, ce qui est encore pis, à l'admiration des passants. J'ai beaucoup pensé à vous, et étant donné votre âge, je ne vois pour vous que deux solutions.

 - Lesquelles? Je ferai tout ce que vous voudrez.

 - Etre institutrice dans une famille, ou demoiselle de compagnie.

 Le visage de la jeune fille s'assombrit.

 - J'avais rêvé d'avoir un chez moi, ce chez moi dût-il consister en une seule chambre, dit-elle tristement. Il me semble que c'eût été un semblant d'indépendance, un refuge après les fatigues ou les froissements de la journée.

 - Plus tard ce sera possible, quand vous aurez un peu moins l'air d'une enfant. Pour le moment, la protection d'une famille honorable me paraît indispensable pour vous… Que dois-je chercher, Ethel? Aimez-vous mieux instruire de jeunes enfants ou soigner quelque dame âgée?

 Ethel secoua la tête.

 - Peu m'importe, dit-elle, ce qui se présentera le plus tôt, je l'accepterai.

 Elle lutta un instant contre son émotion, essayant de retenir les grosses larmes qui s'amassaient dans es yeux, mais elle ne put y réussir, et les pleurs coulèrent, pressés, sur ses joues.

 - Ah! ma Mère, dit-elle en sanglotant, je n'avais pas encore bien compris combien j'ai été heureuse jusqu'à présent… Je crains d'être bien lâche, car la vie qui s'offre à moi me paraît morne et désolée.

 - Ce n'est pas être lâche que de souffrir, pauvre petite. Pourquoi vous tromperais-je? Votre avenir terrestre, en effet, ne s'annonce ni brillant ni joyeux, et vous êtes bien jeune pour vous résigner à ne point entrevoir de coin bleu dans votre ciel… Mais j'ai essayé de faire de vous une chrétienne… Songez-vous à ce qu'est une chrétienne, mon enfant?... Elle sait d'où elle vient et où elle va. Elle n'ignore pas qu'elle ne fait que passer ici-bas pour aller là-haut: n'ayant point de demeure stable en ce monde, elle ne s'afflige pas outre mesure su cette demeure passagère est triste et froide. Enfin, elle croit fermement qu'une main paternelle dirige sa vie dans un but d'amour infini.

 Ethel releva la tête.

 - Oui, ma Mère, je me répète tout cela, et je m'étonne de désirer si ardemment un peu de ce bonheur terrestre que je sais cependant être court et imparfait, dit-elle naïvement.

 La supérieure sourit.

 - Cette aspiration est naturelle, et elle est légitime, pourvu qu'elle soit accompagnée de résignation. Désirer les bonheurs innocents de ce monde est bien permis, ma chère fille, seulement il n'y faut point attacher votre cœur. Dieu peut vous les donner. N'y songez pas trop, néanmoins, et, dans votre situation, gardez-vous des rêves.

 - Des rêves! Ah! je n'en forme qu'un, c'est de pouvoir acquérir une modeste indépendance, et de vous rendre un jour ce que vous avez dépensé pour moi!

 - Je n'y serai plus, dans ce temps-là, dit Mère Anselme en souriant, mais *il y aura toujours des pauvres parmi vous*, et vous pourrez toujours acquitter la dette de la charité… C'est donc convenu; je vais m'occuper de vous dès demain, - et aussi de votre trousseau.

 Ethel rougit.

 - Oh! n'ajoutez pas cette nouvelle obligation à toutes celles qui m'accablent! J'achèterai peu à peu ce qui me sera nécessaire.

 - Vous ne pouvez cependant pas entrer dans le monde avec votre robe de pensionnaire. Rassurez-vous, c'est votre propre argent qui fera les frais de votre trousseau.

 - Mon argent!...

 La religieuse sourit de l'air surpris de la jeune fille.

 - Votre pauvre chère mère m'avait laissé, pour subvenir à votre entretien, quelques centaines de francs. Nous avons pensé, mes sœurs et moi, qu'il fallait vous les réserver, et grâce à l'accumulation des intérêts, vous avez aujourd'hui quatorze cents francs à vous. Je vous enverrai demain à Paris, et vous prendrez avec vous sœur Félicité, qui, en sa qualité de directrice de l'école professionnelle, est très capable de vous guider dans le choix des étoffes et du linge. En ce moment, on chôme un peu à l'école et aussi à l'ouvroir: tout cela sera vite confectionné… Ne pleurez pas ainsi, chère fille; je sais depuis longtemps que votre cœur est plein de reconnaissance… C'est Dieu qu'il faut remercier. Et maintenant, oubliez, s'il se peut, tout ce que nous avons dit de grave, et jouissez de cette belle journée en allant faire une promenade avec sœur Alexis et ses orphelines… A propos, j'ai encore un mot à vous dire. J'ai reçu hier, à Paris, la visite de ce M. Lemire qui a connu votre père en Amérique. Il s'est beaucoup informé de votre situation à venir, et m'a recommandé de lui donner votre adresse lorsque vous quitterez notre maison. Mais, tout bien considéré, je ne pense pas que, surtout hors de chez nous, vous deviez continuer à voir ce monsieur. Je ne puis douter qu'il n'ait connu votre père, mais je ne pense pas qu'ils aient appartenu au même monde… Quelle que soit votre position, vous devez être soigneuse de vos relations; je crois que celle-ci ne plairait guère aux personnes chez qui vous devez vivre, et elle ne pourrait en outre donner une opinion avantageuse de la situation de votre famille.

 - C'est bien, ma Mère. Je ne tiens pas à revoir M. Lemire, qui m'a toujours singulièrement déplu. Je me suis dit souvent, moi aussi, que mes parents n'ont pu avoir avec lui de véritable intimité… Au revoir, ma Mère, j'entends sœur lexis qui m'appelle…

 Et Ethel, chassant les soucis avec l'heureuse facilité de son âge, courut en souriant vers la troupe des orphelines impatientes de sortir.

IX.

 En dépit des immenses travaux, des percées gigantesques, des nivellements de tout genre qui se sont faits dans Paris, certains quartiers ont conservé, sinon leur originalité primitive, du moins quelques traits épars, ou même comme un ensemble de la physionomie spéciale qui les caractérisait autrefois. Il est probable que ce cachet déjà à demi effacé achèvera avant longtemps de disparaître. Les grandes voies d'avancent avec toute la brutalité de la ligne droite au cœur des plus vieux quartiers, ne ménageant ni les rues quasi historiques, ni les antiques et curieuses maisons. L'imprévu et la diversion cèdent chaque jour devant l'invasion d'un luxe monotone et d'un confort banal. L'observateur et l'artiste le déplorent; ils regrettent les souvenirs près de disparaître du vieux Paris qui glissait ses méandres parmi les magnificences de la ville moderne, mais dont celle-ci n'a su ni ménager ni même comprendre le charme et l'attrait mystérieux; et plus ils voient s'effacer toute originalité, plus ils en éprouvent de mélancolique plaisir à en découvrir les traces dans les ruelles, les antiques maisons et les vieux monuments.

 Il existe certainement des quartiers plus intéressants que l'île Saint-Louis. Cependant, sa situation même, qui la garde des changements trop rapides et qui arrête les larges trouées, lui conserve, aussi bien que son éloignement des quartiers à la mode, un aspect à part, tranquille, retiré, vraiment provincial.

 Les anciens hôtels habités jadis par une magistrature opulente sont pour la plupart délabrés; un grand nombre d'entre eux se sont trouvés relégués derrière une laide et banale maison de rapport; presque tous ont subi des aménagements vulgaires et abritent plusieurs familles modestes ou besoigneuses. Nul magasin élégant n'étale les séductions de l'industrie moderne dans les rues étroites où le bruit des voitures est chose inusitée, et où le roulement d'un omnibus fait seul souvenir qu'on se trouve dans une grande ville, en communication facile avec des quartiers brillants.

 Je ne veux pas prétendre qu'on conserve à l'île Saint-Louis des traditions provinciales: mais les personnes auxquelles ces traditions sont chères y peuvent plus aisément les maintenir, et pour celles qui aiment la tranquillité et la stabilité, il est facile de se croire dans une petite ville enserrée par les bras de la Seine.

 Tel était le cas de Mme Duverrier d'Angis qui, née dans l'île Saint-Louis, avait toujours habité la même maison, chose rare à Paris, sinon introuvable de nos jours, et qui prétendait bien être portée, avant d'aller dormir son grand sommeil de l'autre côté de la Seine, dans la même église où elle avait été baptisée et mariée.

 Elle sortait d'une vieille famille de robe. Depuis de nombreuses générations, ses ancêtres avaient siégé au Parlement et habité l'île Saint-Louis. Son père, comme son aïeul, était conseiller à la cour, et son mari le serait peut-être devenu à son tour s'il n'était mort, encore jeune, dans l'hôtel du quai de Béthune que la famille de sa femme avait jadis occupé tout entier, mais que les vicissitudes de la vie moderne et l'augmentation des loyers avaient fait morceler aujourd'hui, et dont Mme Duverrier habitait le premier étage.

 Restée veuve à trente ans, sans enfants, d'une santé délicate, elle s'était attachée avec une ténacité passionnée à ce vieux logis qui gardait tous ses souvenirs tristes ou joyeux. Elle y attira ses amis, y concentra ses habitudes, et finit par ne plus sortir de son quartier, et presque plus de sa maison. Plus tard, l'âge transformant en manies ces habitudes et ces préférences, elle se fit presque un point d'honneur de se limiter à peu près aux seules ressources de l'île Saint-Louis. Elle y trouvait tout ce qui lui était nécessaire, et beaucoup mieux que "dans Paris". Elle ne faisait exception que pour le café de Corcelet, le thé de la Porte-Chinoise et le chocolat Marquis. Ne ressentant plus le désir de voir les embellissements des quartiers à la mode, et devenant d'ailleurs de jour en jour plus impotente, elle n'en questionnait pas moins ses amis avec la même curiosité un peu froide que s'il se fût agi d'un pays éloigné.

 D'ailleurs, son activité s'exerçait sans cesse dans cette sphère spéciale. Elle s'occupait à la fois de la paroisse, des pauvres, des écoles, et lorsqu'une velléité artistique s'emparait d'elle, elle allait visiter pour la centième fois les merveilles de l'hôtel Lambert, où elle avait des accointances.

 Malgré des souffrances très réelles, elle avait conservé un fonds de gaieté avec des goûts sociables, sinon mondains. Elle avait une famille nombreuse, qu'elle réunissait chaque dimanche. Ses dîners, remarquablement composés et apprêtés, étaient fort prisés des hommes; les tables de jeu, très animées, offraient un attrait à la jeunesse; et, somme toute, son grand salon à l'ancienne mode avait quelque chose d'hospitalier et d'agréable qui faisait passer sur le désagrément de la distance ceux mêmes qui demeuraient à l'autre bout de Paris. Ajouterai-je qu'un mobile non avoué, mais encore plus puissant que les dîners délicats, les thés plantureux et la gaieté des petits jeux, attirait sinon les jeunes gens étourdis, du moins les parents prévoyants? Mme Duverrier était riche, et semblait tenir la balance égale entre ses héritiers.

 Parmi ceux-ci, un des plus assidus aux dimanches du quai de Béthune était le lieutenant-colonel Duverrier d'Angis, plus généralement connu sous le second de ces noms, et qui se croyait d'autant plus de titres à la fortune de sa tante qu'il était à peu près pauvre et avait trois filles à marier. Il aurait voulu attendrir sur leur sort sa riche parente; mais celle-ci n'entendait doter personne de son vivant. Si du moins elle lui eût fait quelque promesse qu'il eût pu en conscience glisser dans l'oreille d'un prétendant! Mais elle était circonspecte, et ne témoignait aucune préférence à des neveux qui, cependant, se surveillaient l'un l'autre avec un soin jaloux.

 Le colonel d'Angis faisait généralement à sa tante une visite dans la semaine. Arrivant chez elle un certain jeudi, il faillit tomber de son haut en apercevant dans l'embrasure de la haute fenêtre un métier à tapisserie, et devant ce métier une très jeune et jolie fille d'environ dix-huit ans, qui leva à peine la tête de dessus son ouvrage, et continua à tirer activement et silencieusement l'aiguille.

 Mme Duverrier tricotait au coin de la cheminée, où brûlaient d'énormes bûches, bien qu'il ne fît pas très froid. Elle tendit à son neveu sa petite main blanche et ridée, qui scintillait de bagues, et rejeta en arrière els barbes de dentelles de son bonnet.

 - Seul, mon cher Raoul?

 - Ma femme et ma fille font des visites dans le quartier Monceau; elles m'ont chargé de vous exprimer leurs regrets.

 - Le quartier Monceau! La dernière fois que je l'ai vu, c'était une suite de terrains vagues. Dans ma jeunesse, c'était la campagne, et l'on y faisait des parties.

 - Aujourd'hui, c'est le Paris à la mode; on y a élevé toute une ville de palais.

 - Oui, le centre se déplace; il faut du changement, un changement incessant, à votre génération inquiète.

 Elle reprit son ouvrage et se remit à tricoter, tout en suivant de l'œil, avec une légère expression de malice, les regards curieux et un peu inquiets que le colonel jetait sur la jeune fille blonde qui travaillait près de la fenêtre.

 - Comme vous faites un long voyage pour venir me voir, vous goûterez volontiers, je pense?

 - Vos lunchs sont toujours fort appréciables, ma tante.

 Mme Duverrier fit un geste d'impatience.

 - Donnez-vous donc aussi dans cette manie de baptiser à l'anglaise les choses les plus simples? Notre vieille langue n'est donc plus assez riche?... Mademoiselle Ethel, ajouta-t-elle, se tournant vers la jeune fille, voici assez longtemps que vous êtes assise à ce métier; à votre âge on a besoin d'exercice… Allez vous entendre avec Lise pour qu'elle nous fasse goûter. Le colonel aime mon vieux château-margaux; vous rappellerez-vous ce nom?... Aidez Lise à faire des sandwiches, car sa main tremble, la pauvre vieille, et ajoutez-y ces petits biscuits que la pâtissier de la rue des Tournelles m'a envoyés à goûter hier.

 La porte était à peine refermée que le colonel formula la question qui lui brûlait les lèvres.

 - Quelle est cette jeune fille, ma tante? Elle passe la journée avec vous?

 - Elle demeure ici; elle est arrivée chez moi avant-hier matin.

 - Et… va-t-elle y séjourner quelque temps?

 - Oui, un temps assez long, si toutefois elle me convient. Je l'ai engagée comme demoiselle de compagnie.

 Le colonel eut un soubresaut.

 - Une demoiselle de compagnie!... Vous ne nous aviez pas parlé de ce projet, dimanche soir.

 - Il y a longtemps que j'y pensais, et je me suis décidée brusquement. Mardi matin j'ai écrit un mot à une religieuse de ma connaissance, pour lui demander de me chercher quelqu'un. Elle est arrivée aussitôt; elle avait, me dit-elle, une perle à placer, mais elle aurait préféré une situation d'institutrice. Nous avons discuté, j'ai promis de ne pas momifier ma jeune compagne, de lui faire faire chaque jour une promenade hygiénique sous la garde de ma vieille Lise, et comme je hais d'attendre une fois qu'une chose est décidée, j'ai fait venir l'enfant, et je l'ai installée chez moi séance tenante… Elle est jolie, n'est-ce pas? Trop jolie, même, pour une fille dans sa situation, qui ne peut mieux faire que de passer inaperçue… Elle sera mieux chez moi qu'avec des enfants bruyants et insupportables; elle est d'ailleurs trop jeune, à mon avis, pour jouer efficacement la rôle de mentor, surtout dans les rues. C'est ce que j'ai dit à mère Anselme.

 - Mais, ma chère tante, dit le colonel, qui avait écouté d'un air plus surpris que satisfait de cette longue tirade, si vous vous trouviez un peu seule, vos nièces vous auraient bien volontiers tenu compagnie.

 - Bah! elles se seraient vite ennuyées de moi. Je souffre souvent, mon cher ami, et mon humeur s'en ressent. Je n'ai pas l'intention d'être méchante pour cette enfant-là; elle aura cependant des moments désagréables à passer, et pour subir tout cela, voyez-vous, il faut avoir son pain à gagner.

 - Ou bien être animé d'un mobile affectueux.

 - Bah! on se dévoue à une mère, à une fille, mais on ne doit pas ses belles années à une vieille cousine grincheuse. N'en parlons plus. Vous direz à vos files d'être aimables pour ma nouvelle commensale, Raoul.

 - Elles feront tout ce qui peut vous être agréable, ma tante.

 A ce moment, Ethel ouvrit la porte et reparut, chargée d'un plateau.

 - Que faites-vous là? s'écria Mme Duverrier, se retournant brusquement au léger cliquetis des verres. Ce n'est pas votre besogne, Mademoiselle Ethel. Si vous prenez ainsi pour vous les soins qui regardent mes domestiques, ils s'habitueront à vous les laisser.

 - Julien est sorti, Madame, et lise a si grand mal aux mains!

 -Oui, ses rhumatismes la tourmentent ces jours-ci… Allons, vous êtes une bonne créature. Posez ici ce plateau, et maintenant, rentrez dans votre rôle, et servez-nous comme si vous étiez ma fille…

 Le colonel trouva ce jour-là quelque amertume au vieux vin de sa tante, et si légers que fussent les biscuits de la rue des Tournelles, ils eurent quelque peine à passer par son gosier contracté.

 Sur l'invitation de Mme Duverrier, Ethel prit deux minces sandwiches; puis elle retourna à son métier.

 Le salon était si grand que lorsque la vieille dame reprit la parole à vois basse, un bruit confus pouvait seul arriver à la fenêtre.

 - Rien de nouveau chez vous, Raoul? L'amie de votre femme n'est pas revenue la voir?

 Le visage du colonel s'assombrit.

 - Amélie est allée ce matin chez elle, aux informations.

 - Eh bien?

 - Ce n'était pas sérieux, ou du moins, le jeune homme en question tenait expressément à une dot raisonnable.

 Mme Duverrier ne parut pas entendre le soupir qui accompagna cette réponse.

 - Ne regrettez pas trop, dit-elle. Rien n'est moins sûr que la position d'un homme d'affaires. D'ailleurs, j'ai en horreur, je puis vous le dire maintenant, ces mariages tout faits où les intéressés n'interviennent que pour dire un oui inconscient… Avez-vous pensé à ce que je vous ai demandé?

 - A quel propos, ma tante?

 - Mais au sujet de mes dimanches, qui deviennent un peu ternes parce que l'élément féminin y domine par trop exclusivement. Qui sait si à la fin de l'hiver un mariage ne surgirait pas de ces réunions intimes, où l'on peut étudier à loisir et se décider en connaissance de cause? Je regrette de ne plus connaître de jeunes magistrats; vous, du moins, vous pouvez m'amener des officiers.

 Le colonel toussa pour cacher son embarras.

 - Vraiment, ma tante, dit-il d'un air qu'il essayait de rendre dégagé, je ne sais trop qui je pourrais vous présenter. Je ne vois parmi les capitaines que des gens mariés ou des sauvages. Quant aux lieutenants…

 - Vous m'en trouverez, ils viendront par ordre. Et si vos recrues me conviennent, je récompenserai leur docilité en les invitant à dîner et en leur offrant les meilleurs échantillons de ma cave. Si j'en crois ce que vous dites tous, ils sont de nature à dédommager d'un trajet lointain… Oh! mon cher ami, je ne me fais pas d'illusions sur l'attrait de mon salon; mais il ne s'y trouve pas qu'une vieille femme impotente et grondeuse: j'ai mes nièces… et mes dîners. Est-ce convenu?

 - Je tâcherai, ma tante.

 - Moi, de mon côté, je prierai le président Reybaud de m'amener quelques jeunes magistrats, voire même des avocats. Il faut égayer nos dimanches, Raoul, et… jeter des jalons pour l'avenir.

 Le colonel jeta un regard vers le gracieux profil qui se penchait sur le métier à tapisserie. C'était tout un petit tableau qu'offrait cette haute et profonde embrasure; les lourds rideaux de damas rouge encadraient le plus heureusement du monde la jolie enfant au teint délicat qui s'absorbait dans sa besogne. Sa taille encore frêle était élégante, sa main avait des mouvements pleins d'une grâce inconsciente, et dans la lumière qui venait de la fenêtre, les petites boucles folles de ses cheveux avaient des reflets d'or.

 - Et votre demoiselle de compagnie assistera-t-elle à vos soirées, ma tante? demanda-t-il en baissant la voix.

 - Pourquoi pas? Elle débarrassera mes nièces de l'ennui de faire le thé.

 - Ne craignez-vous pas l'effet de sa jolie figure sur le cœur des jeunes officiers et même des graves magistrats? reprit-il du même ton, avec un sourire un peu forcé.

 Mme Duverrier eut un petit rire railleur.

 - Elle! Elle n'a pas le sou, vous dis-je. Je connais la jeune génération. Vos hommes à marier sont peu susceptibles de se laisser entraîner, ils ont la prudence du serpent.

 - Si vous augurez si mal de leur désintéressement, comment espérez-vous marier mes filles? dit vivement le colonel, saisissant avec empressement l'occasion d'une allusion à un sujet épineux.

 - Vos filles?... Eh! mon cher ami, certains héritages peuvent compenser l'insuffisance d'une dot… Mais nous chuchotons bien longtemps, et cette petite, qui débute sous mon toit, doit croire que nous sommes des conspirateurs… Si vous avez lu les journaux de ce latin, dites-moi donc un peu ce que vous pensez de la politique que nous servent nos honorables…

X.

 Mme de Soubeynes, en quittant la salle à manger au bras de son fils, s'étend à demi sur sa chaise longue, et regarde le feu d'un air rêveur.

 Elle est arrivée à une nouvelle phase de sa vie mondaine, et cette phase qui, hélas! n'est pas la pus agréable, a été hâtée pour elle par de constants soucis. Elle est encore belle, mais toute fraîcheur s'est effacée de son visage, et, s'étant convaincue que les secrets des cosmétiques et des eaux réputées merveilleuses sont désormais pénétrés par le premier venu, elle est entrée non sans regret, mais très franchement, dans un rôle nouveau, et elle essaie d'être fière de la chevelure de neige qui lui constitue une physionomie à part. D'ailleurs elle a une compensation qu'elle sent vivement, comme toutes les femmes qui ont la passion de l'amour maternel: son fils semble gager en beauté ce qu'elle perd en jeunesse; elle ne peut se plaindre de ce que les années lui ôtent, à elle, si elles lui apportent, à lui, la perfection de sa vigueur et de son élégance.

 Elle détourne son regard des flammes qui s'élèvent d'un amoncellement de bûches aussi énorme que peut le comporter la cheminée moderne du petite salon, et ce regard devient calme, presque joyeux en se reportant sur Yvan qui, en petite tenue de dragons, feuillette des journaux posés sur une étagère Henri II habillée de vieux brocart.

 - Vas-tu me faire une lecture, Yvan?

 Il jeta le journal qu'il venait de déplier et, revenant près de sa mère, s'assit au pied de la chaise longue.

 - Je suis obligé de sortir ce soir.

 - Où vas-tu? Personne ne reçoit le dimanche, que je sache. Ce n'est pas le jour où tu te rends à ton cercle d'ouvriers?

 - Non, je vais en soirée, et je vous donne en mille à deviner où, répondit Yvan en riant.

 Mme de Soubeynes haussa les épaules.

 - Je ne connais pas toutes les familles de tes camarades. Mais il me semble que tu te crées des relations bien encombrantes… Notre monde pourrait te suffire.

 - Et la discipline, qu'en faites-vous? dit Yvan avec une emphase joyeuse. Vous n'êtes pas dragon, chère maman, et vous ne savez pas qu'une invitation est un ordre de la part d'un chef.

 - Bah! on prétexte un engagement.

 Yvan se mit à rire.

 - Je ne puis charger ma conscience d'un mensonge hebdomadaire. C'est chaque dimanche que je suis convié à me rendre à l'île Saint-Louis… Avez-vous entendu, ma mère? A l'île Saint-Louis!

 - Parles-tu sérieusement? Quel est l'original qui y demeure? Je croyais que les officiers devaient se loger à une proximité relative de leur quartier.

 - Aussi n'est-ce pas chez un officier que je me rends, mais chez une dame, parente de mon lieutenant-colonel.

 - Et quelles attractions met-on en œuvre pour te décider à te rendre dans ce quartier perdu?

 - D'abord il y a les trois filles du lieutenant-colonel… Oh! rassurez-vous, ajouta-t-il, riant de nouveau en voyant sa mère se redresser et devenir attentive, aucune d'elles ne deviendra jamais votre bru. Ainsi, ne froncez pas les sourcils, et en pensez pas que je cherche à échapper à voter autorité.

 - Mon autorité! Tu sais bien que je te laisserai parfaitement libre en ce qui concerne ton mariage; mais n'est-il pas naturel que je désire voir ton choix se fixer dans notre cercle? D'ailleurs, tu es bien jeune, et il me semble que tant que tu es en garnison à Paris, nous sommes assez heureux ensemble pour éloigner un peu cette grave décision.

 - C'est mon avis, dit Yvan, se penchant pour embrasser sa mère. C'est donc conclu, promis juré, je n'épouserai aucune des demoiselles d'Angis. Si cela peut vous tranquilliser, j'étendrai cet engagement solennel à toutes les insulaires que je vais voir ce coir.

 - Ainsi, tu sors réellement?

 - Sérieusement, je n'ai pu me dérober à l'insistance du colonel d'Angis… Bah! c'est un si excellent homme! Je puis bien faire cela pour lui être agréable, d'autant que tous mes camarades ont décliné son offre. Une soirée ennuyeuse est vite passée.

 - Tu as vu la personne chez qui tu vas?

 - Non. Je me suis naturellement présenté pour la voir, mais elle était sortie, ce qui, paraît-il, ne lui arrive pas deux fois dans le cours de l'année.

 - Sonne pour qu'on attelle, si tu es absolument décidé à aller si loin.

 -Oh! c'est inutile! Firmin, qui devient insupportable, prétendrait demain que ses chevaux se sont enrhumés en passant les ponts, et m'en rendrait responsable. Je prendrai un fiacre. Bonsoir, mère…

 - Tu pars comme cela, en uniforme?

 - Oui, je suis prié de venir de bonne heure et en tenue, la vieille dame en question n'ayant pas vu de lieutenant depuis nombre d'années… Oh! c'est très drôle! Je vous raconterai cela demain… Je vais approcher cette liseuse… Voici vos livres, les journaux… Ah! j'oubliais! J'ai pris pour vous des marrons glacés chez Gouache, en passant… Ne vous ennuierez-vous pas trop toute seule?

 Mme de Soubeynes sourit.

 - Je m'ennuie toujours sans toi.

 - Aussi je vous laisse le moins possible. Bonne nuit, mère; vous avez l'air fatigué, ne veillez pas trop tard.

 Il embrassa tendrement sa mère, sortit du salon, et, ayant pris son pardessus, descendit en allumant un cigare.

 Il n'était guère plus de neuf heures. La soirée était froide et claire, l'air vif invitait à la marche, et Yvan, se décidant tout à coup à faire la route à pied, traversa d'un pas rapide la place de la Concorde et prit les quais, trouvant à cette promenade nocturne un véritable charme: non seulement le plaisir de la marche par un beau temps sec, mais encore cette sorte de soulagement que procure la solitude (et la solitude peut être complète même dans les rues de paris,) à ceux qui en jouissent rarement.

 Les camarades d'Yvan le proclamaient le plus heureux des mortels, et sa mère se rendait à elle-même le témoignage qu'elle l'entourait de toutes les gâteries, de toutes les satisfactions que peuvent offrir la tendresse et la fortune combinées. Mais chaque âme a son idéal particulier, chaque être intelligent rêve son plan de vie, et la manière qu'avait Mme de Soubeynes d'entendre le bonheur n'était pas du tout celle de son fils.

 Pour elle, la vie mondaine primait tout, ou plutôt elle n'en connaissait pas d'autre. C'avait été son désir, son regret, son envie pendant les courtes années de son premier mariage; depuis que son rêve avait été réalisé, elle avait oublié la pauvreté et l'obscurité d'autrefois, ou ne s'en souvenait que pour priser davantage tout ce que lui avait procuré le vicomte de Soubeynes. Paraître avec éclat sur une scène brillante, y jouer un rôle, y remporter des succès, c'était le but vers lequel elle faisait converger sa fortune et son intelligence. Ce qu'elle avait toujours recherché pour elle-même, elle le souhaitait avec une ardeur plus grande encore pour son fils, l'unique passion de sa vie. Elle voulait que chacun reconnût sa beauté, ses talents, son mérite; elle était heureuse que sa fortune pût l'aider à les faire valoir, et elle consacrait à son succès toute son expérience mondaine. Maintenant surtout qu'elle voyait pâlir son astre, maintenant qu'elle devait laisser à d'autres le sceptre de la beauté et de la jeunesse pour se contenter de celui de l'esprit, qui n'est regardé que comme un pis-aller par les femmes qui ont tenu l'autre, elle faisait revivre en son fils tout son orgueil, toute sa vanité. Elle l'aimait assez ardemment, assez passionnément pour le considérer comme sa chose, et pour prendre une part personnelle à ses triomphes mondains, pour se parer de lui, si je puis ainsi parler. Toutefois, cette tendresse si vive était en même temps exclusive, tyrannique et égoïste. Elle prétendait bien recueillir en joies, en orgueil satisfait, et aussi en soins et en dévouement, ce qu'elle semait d'amour. Elle chérissait Yvan, à son point de vue, de même qu'elle avait cherché à le façonner de ses mains et à son image.

 Mais si l'influence des parents dans toute éducation est incontestable, elle n'est pas toujours absolue. Certaines âmes ou très hautes ou très viles peuvent recevoir les empreintes même profondes sans perdre leur physionomie propre. Si Yvan avait été dirigé par sa mère dans le sens de sa propre nature, il eût subi complètement, sans restriction, la domination qu'elle voulait lui imposer; néanmoins il voyait plus haut et plus grand qu'elle, et le rôle brillant, mais vide, qu'elle voulait lui faire jouer ne lui parut point à sa mesure.

 Il y eut entre eux une lutte véritable lorsqu'il manifesta le désir de servir son pays. Ce n'est pas que Mme de Soubeynes eût un préjugé conte l'armée: elle voyait tout simplement dans la décision de son fils une perspective de séparation qui lui semblait insupportable. Les maîtres d'Yvan plaidèrent sa cause. Mais les arguments élevés qu'ils firent valoir glissèrent sur ce cœur à la fois sec et passionné. Ce qui la fit céder, ce fut la déclaration froide et résolue de son fils, qui lui affirmait que s'il n'entrait point à Saint-Cyr, il s'engagerait dès qu'il serait majeur.

 De hautes influences ayant été mises en jeu pour faire rester son fils à Paris, Mme de Soubeynes finit par se résigner à son sort. Elle s'empara alors de lui, et mit à le rendre heureux une sorte de tyrannie, car, ainsi que je l'ai dit, il envisageait, lui, le bonheur à un point de vue différent. Il s'était assoupi, cependant, tout en conservant un fonds d'indépendance et d'impétuosité. L'état de santé de sa mère, qui souffrait d'une affection des nerfs, lui inspirait une profonde compassion, qui le rendait patient et complaisant, et communiquait à ses manières envers elle une sorte de douceur attendrie. Il s'était réservé du temps pour l'étude et, au secret déplaisir de Mme de Soubeynes, s'occupait avec ardeur de cercles ouvriers; mais il l'accompagnait dans le monde, d'ailleurs sans ennui, et l'entourait de soins dont plus d'une mère était jalouse.

 Toutefois, l'intimité était entre eux plus apparente que réelle. Plus la personnalité d'Yvan s'accentuait sous l'influence des années, de l'étude, de l'expérience qu'il acquérait des hommes et des choses, plus il constatait avec un secret désenchantement les dissonances nombreuses qui existaient entre sa mère et lui. Pour que l'accord régnât, il fallait éviter certains sujets, les plus intimes, les plus sérieux. S'ils venaient à les aborder, il semblait qu'ils parlassent des langues différentes. Enfin, en ce qui concernait cette question d'avenir qui hante avec une égale persistance les pensées d'une mère et celles de son fils, - le mariage, - Yvan sentait instinctivement que leurs vues étaient absolument opposées, et il redoutait le moment où il faudrait en venir à discuter des théories si différentes.

 Si douce qu'on lui fît la maison maternelle, il étouffait donc un peu dans ce nid trop soigneusement capitonné, et il éprouvait quelque chose qui tenait du soulagement lorsqu'il échappait momentanément au cercle, aux idées, aux gâteries même de sa mère.

 La promenade des quais est peu fréquentée le soir; et cependant, quel point de Paris offre un spectacle plus charmant! Le reflet des mille lumières dans l'eau sombre et rapide, la masse des monuments, les silhouettes majestueuses des tous de Notre-Dame et la flèche aérienne de la Saint-Chapelle, tout cela produit un ensemble à la fois grandiose et charmant, qu'Yvan admirait assez vivement pour regretter de voir finir sa promenade lorsqu'il arriva enfin sur le quai de Béthune.

 La façade du vieil hôtel était à peu près obscure, et il crut un instant s'être trompé. Mais lorsqu'il s'engagea dans le large escalier, un joyeux bruit de voix parvint jusqu'à lui. Il sonna. Un vieux valet de chambre aux allures engourdies le débarrassa de son pardessus, et, sans l'annoncer, l'introduisit dans un immense salon auquel, malgré l'aspect raide et froid d'un mobilier Empire, un feu brillant, une profusion de lumières et des rideaux soigneusement baissés donnaient un air confortable.

 Une trentaine de personnes s'y trouvaient réunies ce soir-là. Non loin de la cheminée, des têtes grises entouraient deux tables de whist. Une autre table, placée au milieu de la chambre, réunissait un groupe de jeunes filles, tandis que leurs parents causaient près du feu.

 Yvan chercha rapidement des yeux le colonel d'Angis qui, au même instant, s'avança au-devant de lui.

 - C'est vraiment aimable de votre part, mon cher Daumier… Venez, que je vous présente à ma tante.

 Il l'entraîna vers l'une des tables de whist.

 Mme Duverrier, posant un instant ses cartes, tendit la main au jeune lieutenant.

 - Je dois vous savoir d'autant plus gré d'avoir bien voulu répondre à l'invitation de mon neveu, dit-elle, attachant sur lui son regard pénétrant, que mon quartier est devenu, à ce qu'il paraît, un pays perdu et comme une petite province… Est-ce que vous demeurez aussi dans la ville nouvelle qu'on bâtit dans la plaine Monceau?

 Yvan sourit.

 - Non, Madame, ma mère habite la rue de la Ville-l'Evêque.

 - Ah! ceci est encore de mon vieux Paris, du Paris que j'ai connu… Raoul, présentez M. Daumier à toute notre jeunesse; peut-être trouvera-t-il quelque plaisir à cette partie de cartes, qui paraît fort animée.

 - Trop animée, grommela un vieillard qui, les yeux rivés sur son jeu, commençait à donner des signes d'impatience.

 - Allons, mon cher président, nous avons été jeunes, fit Mme Duverrier, reprenant ses cartes. J'ai joué l'as d'atout, c'est à vous, s'il vous plaît.

 Yvan, ayant salué Mme d'Angis, fut présenté à une demi-douzaine de jeunes filles, et prit place au milieu d'elles. L'élément masculin était représenté par deux ou trois jeunes gens imberbes qui regardaient avec un sentiment d'envie très évident ses moustaches noires et son élégant uniforme.

 Tout en prenant part eu trente-et-un, il examinait les jeunes filles. Il connaissait les trois demoiselles d'Angis. Deux autres étaient sœurs, très gaies, assez gentilles, visiblement désireuses de plaire. Une sixième portait une toilette quasi tapageuse. Enfin son regard tomba sur un visage très jeune, presque enfantin, d'une fraîcheur idéale. Le colonel s'était arrêté là dans ses présentations; Yvan était certain qu'il ne lui avait pas nommé cette jolie personne, et il fit aussitôt de rapides conjectures sur ce qu'elle pouvait être. Elle était très simplement habillée d'une robe en lainage d'un gris bleu, d'ailleurs bien faite et seyante; mais les demoiselles d'Angis aussi portaient des robes fort simples. Elle ne semblait pas connaître les jeunes filles qui l'entouraient; celles-ci ne lui adressaient la parole que lorsque le jeu l'exigeait absolument, et elle paraissait extrêmement intimidée, presque malheureuse de se trouver assise à cette table.

 La situation qu'elle occupait dans la maison fut bientôt révélée à Yvan. L'aînée des demoiselles d'Angis, qui se piquait de littérature, ayant émis la proposition de faire des bouts-rimés, sa sœur cadette se tourna vers la jeune fille blonde.

 - Mademoiselle Ethel, dit-elle d'un ton qui, peut-être à son insu, prenait une nuance impérative, voulez-vous avoir la complaisance de nous donner des crayons et du papier?

 Ethel se leva aussitôt, et Yvan comprit qu'elle était la compagne à gages de Mme Duverrier.

 Elle refusa de prendre part à ce nouveau jeu, et s'éloigna un peu de la table. Mme Duverrier, qui, de sa place, surveillait tout ce qui se passait autour d'elle, interpella aussitôt ses nièces.

 - Amélie, Clotilde, pourquoi Mlle Ethel ne joue-t-elle pas?

 - J'en serai incapable, Madame, mais je prends grand plaisir à écouter ces demoiselles, répondit Ethel précipitamment, rougissant et semblant intimidée au son de sa propre voix.

 - Il faut essayer; vous ne semblez point sotte, et je gage que vous réussirez. C'était un des jeux favoris de ma jeunesse.

 - Essayez, Mademoiselle, vous serez à couvert du voile de l'anonyme, ajouta en souriant Yvan Daumier, qui ne pouvait s'empêcher de plaindre une situation si fausse et une jeunesse si déshéritée.

 - Non, je vous en prie!

 Et d'un petit air effarouché plein de grâce, elle recula sa chaise encore plus loin.

 A vrai dire, les bouts-rimés, pas plus que le trente-et-un, n'offraient à Yvan un agrément très vif. Les demoiselles d'Angis, qui semblaient craindre très fort qu'il ne s'ennuyât, proposèrent un peu de musique. Tout cela était assez fade pour un homme très intelligent, accoutumé à fréquenter une société brillante, et presque blasé sur les plaisirs les plus raffinés de l'esprit. Il faisait néanmoins bonne contenance lorsque, le thé ayant mis un terme aux parties de whist et aux petits jeux, il fut accaparé par la maîtresse de maison.

 - Ma tante s'empare de lui! Comme il va s'ennuyer! Sûrement il ne reviendra pas!

 Mlle d'Angis se trompait. Yvan avait un faible pour l'originalité; or celle de Mme Duverrier était incontestable. De plus, chose rare à son âge, il se plaisait à l'entretien des vieillards. Les commensaux de Mme Duverrier étaient surtout des magistrats, dont la parole était facile, souvent éloquente, et dont les souvenirs offraient une mine inépuisable d'intérêt. Elle-même avait beaucoup lu, beaucoup vu et beaucoup observé, et son tour d'esprit donnait du piquant à ses récits comme à ses répliques. Elle plut donc beaucoup à Yvan, et Yvan la charma tout à fait. Ce fut de très bonne foi qu'il promit de revenir, mais il pensait que le véritable attrait de ce salon émanait de la partie respectable de l'assistance, et que les joueurs de whist valaient cent fois les joueuses de trente-et-un et les faiseuses de bouts-rimés.

XI.

 Yvan fit à sa mère une description piquante du salon de l'île Saint-Louis. Mme de Soubeynes se convainquit, par des questions adroites, qu'il ne s'y trouvait tien qui pût porter atteinte à son influence, ni détacher son fils du cercle qu'ils voyaient ensemble. Il n'avait pas d'ailleurs l'intention de pousser la déférence pour les désirs de son chef jusqu'à se rendre tous les dimanches à des réunions d'un attrait médiocre. Mais comme il était poli, et que, chose aussi rare chez la jeunesse que d'aimer les vieillards, il ne se dérobait point derrière les exigences de son service pour éviter la corvée des visites, il se rendit le vendredi suivant chez Mme Duverrier, qui, ne sortant pas, recevait tous les jours.

 A la lumière du soleil, le salon était assez fané; les meubles étaient raides et disgracieux, et les dimensions de l'appartement l'eussent fait juger insupportable à habiter pour une femme seule, recevant en somme assez peu de monde. Cependant Mme Duverrier, y ayant pris ses habitudes, lui avait communiqué quelque chose d'agréable et même d'intime. Un immense paravent en soie de Chine brodée y limitait une sorte de réduit, aux abords de la cheminée. Un guéridon était chargé de livres et de journaux; une grande corbeille, montée sur des pieds d'osier, débordait de laines de diverses couleurs, et un pupitre, placé sur une petite table, était disposé pour la correspondance.

 Lorsqu'Yvan entra, un murmure harmonieux se faisait entendre de l'autre côté du paravent. Ethel faisait la lecture à Mme Duverrier.

 Elle se tut immédiatement, et déposant le journal, sembla perplexe, ne sachant si elle devait rester ou sortir.

 - Je suis très aise de vous voir, dit Mme Duverrier, tendant la main au jeune lieutenant, mais je crains que votre visite n'ait une signification fâcheuse… Ne vous verrons-nous pas après-demain?

 - J'aurai le regret de ne pouvoir me rendre cette fois à votre aimable invitation, Madame; ma mère a pris pour moi un engagement auquel je ne saurais me soustraire.

 - Madame votre mère habite Paris?... Mademoiselle Ethel, voulez-vous finir ces petits chaussons? Vous avez de si bons yeux que vous verrez assez de votre place, ce qui vaut mieux que d'aller vous geler près de la fenêtre… Et naturellement, reprit-elle, s'adressant de nouveau au jeune homme, vous habitez avec vos parents?

 - Je n'ai plus que ma mère, et elle n'a que moi.

 - Alors, elle vous suivra le jour où votre carrière vous appellera à quitter Paris?

 Yvan sourit.

 - Vous évoquez là, Madame, un avenir gros de nuages. La seule discussion que nous ayons eue, ma mère et moi, remonte à l'époque où j'ai choisi cette carrière. Un jour viendra, évidemment, où il me faudra affirmer de nouveau une vocation qui, hélas! n'a pas les sympathies de la chère mère…

 - C'est cependant un noble métier. Si j'avais eu des enfants, j'aurais naturellement désiré que l'un d'eux continuât les vieilles traditions d'une famille de robe, mais j'eusse été fière qu'un autre fût soldat.

 - Ma mère ne comprend pas la vie hors de Paris, si ce n'est en passant, dans une ville d'eau ou dans une station hivernale. Elle serait malheureuse de me suivre dans une garnison, et moi, quelque amour que j'aie pour elle, je ne saurais me résigner à la vie d'oisif.

 - Ceci est en votre faveur. Il est si peu de jeunes gens qui comprennent le côté sérieux de l'existence! Si j'avais eu une fille, je ne l'aurais pas mariée à un homme oisif.

 Une des innocentes manières de Mme Duverrier consistait à discourir sur ce qu'elle eût fait de ses enfants, si le ciel lui en avait accordé. Elle arrangeait très sérieusement leur avenir imaginaire, après avoir émis d'ardentes théories sur l'éducation.

 - Je comprends, reprit-elle, que madame votre mère ne puisse se résoudre à quitter Paris. Moi, avant d'être infirme, j'avais horreur de franchir non seulement les barrières, mais même les ponts qui isolent mon quartier. A un certain âge, on ne change pas impunément d'habitudes. Mais si votre mère a un jour le regret de vous voir partir, il me semble que ce regret sera moins vif si vous ne partez pas seul: je veux dire si vous emmenez une aimable femme, si vous vous constituez un intérieur.

 Yvan retint un sourire.

 - Je ne sais, dit-il, si ma mère est pressée de me marier; nous sommes tout l'un pour l'autre, et peut-être son cœur saignera-t-il le jour où il faudra prendre cette grave décision.

 Mme Duverrier, qui se piquait de faire des mariages, sentit instinctivement qu'elle échouerait cette fois pour le compte de ses nièces.

 -Bon! se dit-elle, une mère égoïste et tant soit peu tyrannique, qui voudra marier son fils à son gré… Raoul s'est trompé s'il me l'a amené pour une de ses filles.

 On pouvait d'ailleurs se résigner à recevoir Yvan en la simple qualité d'hôte très aimable. Mme Duverrier abandonna de ce moment toute idée machiavélique, et commença avec Yvan une conversation fort animée, à laquelle Ethel ne prit aucune part. Le jeune lieutenant essaya à deux ou trois reprises de se tourner vers elle et de la faire parler, mais elle se renfermait dans son rôle muet, et Mme Duverrier dit une fois en riant:

 - Cette enfant n'entend rien à ce que nous disons; elle sort du couvent… D'ailleurs, elle est trop absorbée par son petit travail.

 Qu'Ethel ne s'intéressât pas à la conversation, ceci était une autre affaire. Elle avait un esprit ouvert, une imagination aussi riche que neuve, et un goût instinctif pour les choses artistiques; toutes ces qualités lui faisaient trouver un véritable charme à cet entretien d'une vieille femme très spirituelle et d'un homme intelligent, aux idées singulièrement élevées.

 Comme cinq heures sonnaient, Yvan se leva, s'excusant d'avoir laisse passer le temps sans en avoir conscience. Mme Duverrier le retint.

 - Vous ne refuserez pas de goûter avec moi, c'est une vieille habitude à laquelle, me dit-on, la mode revient de nos jours, en y adaptant un sobriquet étranger… Mademoiselle Ethel, voulez-vous demander à Julien de nous servir du madère? Quant aux sandwiches, il vous appartient de les faire, en votre qualité d'Anglaise; c'est un talent national.

 - Je serais désolé, commença Yvan, que Mademoiselle prît la peine de…

 - Si j'avais eu une fille, cher Monsieur, elle eût été dressée à remplir ces menus devoirs féminins… Ma jeune compagne trouve tout naturel de servir une vieille femme qui pourrait être son aïeule.

 Il y avait dans son ton une nuance de brusquerie qui n'avait rien de choquant, car, après tout, la bonté y dominait. Ethel ne s'y méprit point, car bien que sa compagne l'intimidât énormément, elle lui sourit en se levant pour lui obéir.

 - Je n'aurais pas cru que cette jeune fille fût étrangère, dit Yvan, aussitôt que la porte se fut refermée. Elle parle le français avec une incroyable pureté.

 - Ce n'est pas aujourd'hui que vous avez pu le constater, répliqua en riant Mme Duverrier. D'ailleurs je suis loin de blâmer sa réserve, qui est une des obligations de sa situation… Elle a été élevée en France, et ne se souvient même pas de son pays; mais elle est Anglaise ou Américaine, je ne sais lequel des deux.

 Au moment où Ethel rentrait, suivie du domestique qui portait un plateau, un vieux conseiller, qu'Yvan avait vu le dimanche précédent, apparut juste à temps pour accepter un verre de madère et des sandwiches. Il adressa à la une fille un compliment galamment tourné, avec une allusion à la blonde Hébé, puis commença à entretenir sa vieille amie des procès du jour, et même de questions de droit si compliquées qu'Yvan, n'y prenant pas le même intérêt que Mme Duverrier, jugea que le moment était venu de prendre congé.

 Mais il revint dans ce salon de l'autre siècle – ou de l'autre Paris, - qui mettait une note variée dans la vie mondaine qu'il menait un peu malgré lui. Il avait été franchement adopté par le cercle des cousines; leur naturel et leur gaieté le reposaient de ce qu'offraient de factice la plupart des jeunes filles qu'il rencontrait.

 Peu à peu Ethel avait été, elle aussi, acceptée dans la famille, sinon avec enthousiasme, du moins avec une politesse suffisante. Les parents ne désarmaient pas vis-à-vis d'elle: ses manières presque enfantines, la limpidité extraordinaire de son regard, sa réserve extrême, n'empêchaient pas qu'on la surveillât avec une attention jalouse. Mais les jeunes filles, moins défiantes, se laissaient parfois aller à sympathiser avec sa jeunesse.

 Cependant, elle ne jouissait pas sans arrière-pensée des plaisirs dont on ne lui faisait pas très franchement sa part. Elle sentait instinctivement qu'elle était seulement tolérée par la famille de Mme Duverrier, et, bien qu'elle fût trop jeune et trop ignorante du monde pour deviner le motif qui rendait sa présence peu agréable, elle souffrait de ce que sa position avait de faux et d'inférieur. Combien elle préférait être seule avec Mme Duverrier, qui l'avait prise en amitié et qui, tout en exigeant beaucoup d'elle, la traitait avec une bonté véritable! Elle redoutait donc le dimanche, surtout quand Yvan n'était pas là. Ce n'était pas qu'il fît grande attention à elle; mais il était scrupuleusement poli, il la plaçait tacitement sur le même pied que les jeunes filles, et quand il était présent tout le monde semblait, entraîné par son exemple, se montrer plus bienveillant pour elle.

 S'occupait-il donc secrètement de cette jeune et jolie fille, si isolée, si abandonnée en ce monde? Eprouvait-il pour sa situation une compassion romanesque, pour sa gracieuse figure une admiration enthousiaste? Non, il était trop sérieux pour se laisser aller à un caprice de ce genre, il voyait trop de monde pour qu'une pauvre demoiselle de compagnie fît à première vue impression sur son cœur, et enfin il avait trop d'honneur pour afficher par des attentions déplacées une enfant se trouvant dans une situation inférieure. Il était donc simplement bon et compatissant pour elle, et il ne croyait pas devoir l'exclure de la politesse banale qu'il témoignait à toutes les femmes.

 Ce n'est pas, cependant, qu'elle ne lui plût point. Cette figure délicate, ces yeux d'un bleu violet, confiants et purs comme ceux d'un enfant, ces manières un peu craintives, ce silence habituel, même, qui empêchait de la connaître et lui laissait par là même une sorte de charme mystérieux, tout ce la éveillait chez lui un sentiment sympathique, avec je ne sais quelle impression confuse de l'avoir déjà rencontrée, elle ou une autre personne lui ressemblant singulièrement. Elle lui paraissait faire partie intégrante du salon de Mme Duverrier; il aurait trouvé étrange de ne point l'y voir, et il admirait la grâce et même l'instinctive dignité qu'elle mettait à remplir ses modestes fonctions.

 -Où donc l'ai-je vue? se répétait-il lorsque son regard tombait sur cette douce et enfantine figure. Bah! tous ces visages d'Anglaise se ressemblent, et c'est peut-être quelque type de keepsake qui me hante en ce moment.

XII.

 - Ethel, dit la mère Anselme, un jour que la jeune fille avait été autorisée à se rendre à son cher couvent, j'ai reçu la visite de cet homme qui a connu vos parents… Il a encore insisté pour vous voir.

 - M. Lemire? Ne lui aviez-vous pas dit que je ne puis recevoir de visites dans la maison où je suis?

 - Je le lui ai répété. Mais il prétend qu'il doit incessamment quitter la France, et qu'après toutes les preuves d'intérêt qu'il vous a témoignées, il serait à la fois ingrat et cruel de votre part de refuser de voir un vieil ami.

 - Il est très vrai qu'il a eu des attentions pour moi… N'était-il pas mal à moi de ressentir une si violente antipathie à son égard?

 La supérieure sourit.

 - Je me souviens en effet que ce sentiment, si involontaire qu'il fût, tourmentait votre conscience.

 - Et pour m'en punir, je distribuais aux orphelines les bonbons qu'il m'apportait… Que pensez-vous que je doive faire, ma Mère? Mme Duverrier m'a déclaré une fois pour toutes qu'elle ne veut pas que je reçoive de visites chez elle.

 - Et cet homme moins que personne, dit vivement la supérieure. Je puis me tromper, mais un secret instinct m'avertit de vous tenir en garde contre lui. Quel qu'il puisse être, il n'est certainement pas de votre monde, et l'amitié qu'il dit avoir professée pour votre père me semble suspecte. Cependant, comme encore une fois je puis me tromper, je vous offre de le recevoir avant son départ, ici, en ma présence. Lui a accepté cet arrangement, et il m'a priée de lui envoyer un commissionnaire le jour où vous viendriez. Voulez-vous que je le fasse avertir?

 - Oui, surtout si c'est la dernière fois que nous nous rencontrons…

 La supérieure sonna, donna ses instructions à une sœur, puis invita Ethel à faire ses visites dans la maison en attendant M. Lemire.

 Celui-ci ne se fit pas attendre. Comme la jeune fille, survenue dans la cour en pleine récréation, guidait les méandres d'une ronde entraînante, sœur Saint-Edme vint l'avertir que la supérieure l'attendait au parloir.

 L'homme d'affaires de la rue de Dames, qui était assis près d'elle, se leva avec empressement dès qu'il aperçut la jeune fille. Il avait vieilli, son embonpoint s'était accru; ce qui n'avait pas changé chez lui, c'était son regard mobile, son sourire obséquieux, et aussi son ancienne passion pour les couleurs voyantes et les bijoux vrais ou faux.

 - Enfin, vous voilà, Mademoiselle de Soubeynes! Je n'ose plus vous appeler Ethel comme autrefois, vous êtes si grande!

 - Ce ne serait plus convenable, en effet, dit la religieuse avec une nuance de froideur.

 - Mais je ne vous oublie pas; j'aimais tant votre père!... Vous trouvez-vous bien là où vous êtes placée?

 - Très bien, Monsieur; on est très bon pour moi.

 - Les enfants ne vous tourmentent pas trop, eh?

 - Mme… La personne qui m'emploie n'a pas d'enfants; je remplis auprès d'elle les fonctions de demoiselle de compagnie.

 - Et vous l'appelez?

 - Qu'importe son nom? Vous ne la connaissez pas, di la supérieure, intervenant.

 M. Lemire lui jeta un regard plein de colère, ce qui ne l'empêcha pas de reprendre la parole avec une douceur mielleuse.

 - Mme la supérieure ne paraît pas comprendre l'intérêt que je vous porte, mademoiselle de Soubeynes. Je ne sais pourquoi elle refuse de me dire le nom et l'adresse de la personne chez qui vous habitez. En ce moment, je tiens un fil, encore bien mince, mais qui peut me conduire à une découverte avantageuse pour vos intérêts... Je crois que vous avez encore une parente en France… Si j'arrivais à en acquérir la certitude, comment pourrais-je vous en avertir?

 - Par mon intermédiaire, dit la supérieure d'un ton ferme. Je serai très franche avec vous, Monsieur. Puisque vous vous intéressez à Mlle de Soubeynes, vous ne devez pas vous étonner de me voir prendre toutes les garanties de nature à ménager sa situation. Vous n'êtes pas assez jeune pour être compromettant, me disiez-vous l'autre jour; soit, mais vous n'êtes point son parent, et elle ne peut ni de doit recevoir de visites ni de lettres d'un étranger. Vous m'avez affirmé avoir connu son père; j'ai ajouté foi à votre assertion, puisque je vous ai permis à plusieurs reprises de voir Mlle de Soubeynes pendant qu'elle habitait cette maison. Mais d'autres pourraient être plus incrédules. La dame chez qui elle demeure actuellement a mis à son entrée la condition expresse qu'elle ne recevra point de visites. Dès lors, à quoi bon bous donner une adresse dont vous ne sauriez user? Je vous le répète, je serai toujours disposée à transmettre à ma jeune amie tout ce que vous aurez à lui communiquer dans son intérêt.

 M. Lemire se mordit violemment la lèvre; son visage s'empourpra, et il parut lutter contre une véritable rage. Il reprit cependant bientôt son empire sur lui-même, et se leva pour prendre congé.

 - J'espère, Mademoiselle, avoir bientôt l'occasion de profiter de l'aimable intermédiaire de Mme la supérieure. Je pense quitter la France, mais ce ne sera pas, j'y compte bien, sans avoir appris quelque chose vous concernant.

 - S'agit-il d'une parente de mon père? demanda Ethel, troublée à l'idée de retrouver quelqu'un de son nom ou de son sang.

 - Oui, mais mes informations sont encore trop vagues pour que je puisse rien vous dire à ce sujet… Adieu, Mademoiselle, veuillez ne pas m'oublier…

 La jeune fille lutta un instant contre un sentiment de répugnance instinctive, puis tendit la main à l'homme d'affaires.

 - Vous avez été bon pour moi, dit-elle avec effort. Merci encore une fois…

 M. Lemire salua avec l'affectation de mauvais goût qui caractérisait ses manières, et Ethel resta seule avec la supérieure.

 - Croyez-vous qu'il dise vrai, qu'il s'occupe en effet de retrouver ma famille, ma Mère?

 - Mon enfant, je ne connais de cet homme que ce qu'il dit lui-même. Soyez très prudente, et, quoi qu'il fasse; n'entrez jamais en rapport direct avec lui.

 Sur ce conseil, l'heure avançant, la supérieure chargea une des orphelines employées dans la maison d'accompagner Ethel jusqu'à la station d'omnibus.

 La jeune fille se trouva placée près de la portière. Au départ de la voiture, elle remarqua un fiacre de la compagnie l'*Urbaine* qui suivait l'omnibus. Son parcours était sans doute le même, car elle le revit à plusieurs reprises, et crut le reconnaître encore sur la quai de Béthune, lorsqu'elle rentra à l'hôtel qu'habitait Mme Duverrier.

 Le lendemain de ce jour, la vieille dame, en dépouillant son courrier que Julien venait de lui apporter, retint quelques instants une lettre portant le timbre de Paris, puis appela Ethel, qui époussetait avec précaution de précieuses statuettes en porcelaine de Saxe, pour lesquelles Mme Duverrier redoutait les mains rhumatisantes de Lise.

 - Mademoiselle Ethel, voici une lettre pour vous.

 - Pour moi! répéta la jeune fille avec un étonnement sincère.

 Elle n'avait point de correspondants, si ce n'est, une fois ou deux par an, la bonne Mme Burdot, qui s'était retirée en province et qui s'intéressait toujours à la jeune fille de "la pauvre jeune dame".

 Elle crut d'abord que la lettre était de la supérieure; mais l'écriture fine et régulière de mère Anselme n'avait aucun rapport avec les caractères franchement masculins tracés sur l'enveloppe.

 Mme Duverrier était curieuse. De plus, elle portait à cette enfant une affection quelque peu tracassière, mais d'ailleurs sincère et cordiale.

 - De qui est donc cette lettre, Mademoiselle Ethel?

 La jeune fille leva vers elle son clair regard.

 - Je n'en sais rien, Madame. Je ne connais pas cette écriture.

 - Eh bien! il faut voir ce que c'est. Lisez-la pendant que j'ouvre mon courrier.

 Et Mme Duverrier se mit à déchirer ses enveloppes, tout en examinant du coin de l'œil la physionomie de la jeune fille.

 Elle la vit rougir en regardant la signature, puis ses traits s'altérèrent visiblement tandis qu'elle lisait la lettre. Enfin, elle la replia distraitement, et, jetant autour d'elle un regard presque égaré, se rapprocha de Mme Duverrier.

 - Madame… Oh! je suis si honteuse d'abuser de votre bonté!... Mais le contenu de cette lettre m'oblige à voir sans retard mère Anselme.

 - Vraiment? Il s'agit donc d'un fait bien sérieux ou d'un conseil bien pressant?

 - J'ai promis à mère Anselme de n'avoir aucune communication avec la personne qui m'écrit, et qui me demande de lui répondre.

 Mme Duverrier eut un petit soubresaut et regarda attentivement Ethel. Celle-ci rencontra ce regard avec une confiance naïve.

 - Vous verrez mère Anselme tant que vous voudrez, mon enfant. Mais vous demeurez chez moi, nous devons vraisemblablement passer ensemble un temps assez long… Ne pensez-vous pas d'une part qu'un peu de confiance rendrait nos rapports plus intimes et plus doux, et de l'autre, que mon âge et mon expérience me mettent à même de vous conseiller utilement?

 Les yeux d'Ethel se remplirent de larmes, et, par un élan involontaire, elle se pencha vers la vieille dame et l'embrassa avec effusion.

 - Oh! j'ai toute confiance en vous! dit-elle d'un ton sincère. Lisez cette lettre, et dites-moi ce que je dois faire…

 Mme Duverrier lui rendit son baiser, prit la lettre, et regarda tout d'abord la signature.

 - Lemire… Qui est-ce, cela? Connaissez-vous cette personne?

 - Très peu. Environ cinq ans après la mort de ma mère, M. Lemire se présenta au couvent comme un ami de mon père, et demanda à me voir.

 - Apportait-il des preuves à l'appui de son dire?

 - Il avait en sa possession une photographie de mon père, et il donnait sur ma famille des détails concordant de tous points avec les renseignements que mère Anselme tenait de ses sœurs d'Amérique. Mère Anselme le trouva vulgaire, et s'étonna que mon père, qui était de bonne famille, eût pu frayer avec lui… Mais après tout, ses visites étaient désintéressées, et elle pensa, me dit-elle plus tard, qu'elle n'avait pas le droit, dénuée d'amis comme je l'étais, d'éloigner de moi la seule personne en France qui eût connu mes parents.

 - Vint-il souvent?

 - Oh! non; on le tenait un peu à distance… Quand je suis venue ici, mère Anselme a refusé de lui donner votre adresse.

 - Elle a bien fait; je lui avais déclaré que je ne me souciais point de visites pour vous.

 - Hier, elle a consenti à le recevoir et lui a permis de m'adresser ses adieux: il va à l'étranger. Il m'avait parlé d'une parente de mon père, dont il pensait avoir retrouvé la trace. Il devait faire part du résultat de ses démarches à mère Anselme, et voici qu'il m'écrit, à moi, pour me dire des choses si étranges!... Je me demande comment il a su où je demeure.

 - Il vous aura suivie. Comment êtes-vous revenue?

 - Par l'omnibus du jardin des Plantes… Oh! mais je me rappelle maintenant qu'un fiacre de l'*Urbaine*, attelé à un cheval pie, a constamment suivi l'omnibus!

 Mme Duverrier sourit, et, sans ajouter un mot, commença à lire la lettre.

 Elle était ainsi conçue:

 "Mademoiselle,

 "La défiance injuste de la supérieure m'a obligé à recourir à un moyen détourné pour connaître votre adresse. Elle m'a aussi empêché de vous faire part des découvertes importantes que je crois avoir faites à votre sujet, et qui, je l'espère, se trouveront bientôt confirmées.

 "Vous avez une parente, - une parente riche, qui ignore votre existence ou qui prétend l'ignorer. J'ai lieu de penser, sans en être encore tout à fait certain, que vous avez un droit sur une part de sa fortune. Mais il faut, pour assurer le succès de mes recherches, une discrétion qui m'empêche d'en confier davantage au papier. Consentez à voir le vieil ami de votre père. Quel jour et à quelle heure pourrais-je vous rencontrer au Jardin des Plantes ou à la gare d'Orléans, à votre choix? C'est presque un vieillard qui sollicite votre confiance.

 "Surtout, ne parlez de rien à la supérieure. Ces femmes, qui font profession de pauvreté, n'admettent pas la juste revendication des biens de ce monde.

 "Et si vous ressentez quelques répugnance à accepter le rendez-vous que vous demande votre vieil ami, pourquoi n'obtiendriez-vous pas de la dame chez qui vous habitez la permission de me recevoir? Je ne suis pas jeune, et je vous ai connue toute petite.

 "Ecrivez-moi *poste restante*, *A. L*., *Passy*. Je liquide ma maison d'affaires et ne m'y fais plus adresser de lettres.

 "Recevez, Mademoiselle, l'assurance de mon respect et de mon dévouement.

 "A. Lemire.

 "*P.S*. – Je suis prêt, si, comme je pense, vos droits sont certains, à trouver les fonds nécessaires pour entamer un procès en revendication. Je ne vous demanderais, une fois ce procès gagné, ce qui ne tarderait pas, que la juste rémunération de la peine que j'aurais prise, et le remboursement des frais nécessaires à l'établissement de vos droits."

 Mme Duverrier relut deux fois cette lettre, puis leva sur le visage anxieux d'Ethel deux yeux singulièrement brillants.

 Une autre de ses manies consistait à se croire compétente en matière judiciaire et en matière de droit. Elle était persuadée que son origine, aussi bien que la société habituelle des magistrats, lui avait infusé des capacités particulières en ce genre. Si jusqu'alors elle s'était intéressée, souvent avec passion, aux questions qui agitaient le Palais, jamais elle ne s'était trouvée mêlée de si près à une affaire incontestablement grosse de mystère.

 Elle secoua les brides de son bonnet avec une expression déterminée.

 - Mon enfant, dit-elle, vous avez été bien inspirée en vous confiant à moi. Mère Anselme – que Dieu la bénisse! – n'entend rien à ces choses, ce qui ne veut pas dire qu'elle manque d'expérience ou de pénétration; mais enfin, ni son entourage ni son genre de vie ne l'ont préparée à débrouiller des affaires de cette sorte… Tout d'abord, il faut que cet homme vienne ici. Je veux le voir.

 Ethel parut embarrassée.

 - Mère Anselme m'avait défendu de lui écrire.

 - Qui vous parle de lui écrire? C'est moi qui me charge de cette négociation. Donnez-moi avant tout quelques détails… A quelle maison d'affaires cet homme fait-il allusion? Quelle est sa profession?

 - Il nous a dit être agent d'affaires.

 Mme Duverrier fit une légère grimace.

 - C'est bien vague. Cette qualification peut s'appliquer à toutes sortes d'opérations, même à celles que pratiquent les filous. Ce qui déconcerte mes suppositions, c'est son offre de faire les fonds pour un procès… Quel est votre tuteur, ma petite?

 - Mère Anselme s'est fait désigner comme ma tutrice. Mais comme j'ai un peu plus de dix-huit ans, elle m'a fait émanciper avant que je quitte le couvent… Est-ce que vous croyez que…

 - Que cet homme dit vrai et que vous avez droit à une fortune quelconque? Ne vous bercez pas d'idées de ce genre; il peut suivre une fausse piste ou se faire illusion.

 - Ce n'est pas cela que je voulais dire. Je pensais à cette parente qu'il croit avoir retrouvée. J'abandonnerais tout espoir de fortune pour la joie de n'être pas seule au monde, de connaître quelqu'un qui me soit uni par les liens du sang…

 - Ta, ta, ta! Quelle petite tête romanesque! Ne faites pas non plus trop de fond là-dessus. Il y a des parents qui valent infiniment moins que les étrangers… Mais je suis d'avis que ni vous ni moi ne devons nous épuiser en conjectures avant d'avoir vu cet homme, et je veux l'entretenir sans retard. Donnez-moi mon pupitre, et allez me chercher une de mes cartes de visites.

 Ethel se hâta d'obéir. La vieille dame trempa sa plume dans l'encre, la tint levée un instant en réfléchissant à ce qu'elle allait écrire, puis traça rapidement ces mots sur sa carte:

 "Mme Duverrier d'Angis autorise Mlle de Soubeynes à recevoir chez elle M. Lemire, qu'elle sera bien aise d'entretenir elle-même des intérêts de sa jeune amie."

 Elle garda un moment ses yeux attachés sur la carte, se consultant au sujet d'une formule de salut ou de compliment. Masi en récapitulant ce qu'Ethel avait dit de M. Lemire, elle s'en tint à ce qu'elle avait écrit, et plaça la carte dans une enveloppe.

 - Que Julien aille porter ceci à la poste… Et maintenant, ma chère, ne me parlez plus de votre ami mystérieux, et essayez même de ne plus penser à lui. Rien ne sert de se monter l'imagination, et nos prévisions même les plus vraisemblables sont presque toujours déjouées par la réalité. Lisez-moi on journal, et tâchez de vous y intéresser.

 Ethel prit le journal, et s'appliqua à lire distinctement et avec le ton voulu. Ce fut pour elle un effort difficile. Il ne lui sembla pas plus aisé de répondre pendant le dîner et la soirée aux observations et récits de Mme Duverrier. Elle essayait sincèrement de secouer l'idée fixe qui s'était emparée d'elle, mais cette idée la hantait, et elle avait des élans de joie irraisonnée à la pensée qu'elle pourrait retrouver une famille, qu'il pût exister un foyer où elle eût le droit de s'asseoir autrement qu'en étrangère.

 Elle n'avait pas beaucoup souffert de son isolement tant qu'elle était restée chez les sœurs. Certes elle pensait souvent, avec un regret vif et tendre à la jeune mère dont elle ne possédait plus qu'une image insensible; mais elle était si aimée, elle sentait autour d'elle tant de sollicitude et de sympathie, ses heures, en outre, étaient si bien remplies que, sauf les jours de parloir, où elle voyait ses compagnes courir avec empressement au-devant d'un père ou d'une mère, elle n'avait vraiment pas compris la douloureuse signification du mot orpheline.

 Depuis qu'elle avait quitté le couvent, tout avait pris pour elle un aspect bien différent. Elle sentait, à la vérité, que la sollicitude de mère Anselme la suivrait partout; elle savait trouver près d'elle le conseil, l'encouragement, la compassion, si elle en avait besoin. Mais enfin, elle avait pris son vol dans le vaste monde, et elle s'y trouvait terriblement isolée. Mme Duverrier était bonne, mais elle lui inspirait trop d respect, elle était trop âgée pour que des relations autres que la protection d 'un côté, la reconnaissance de l'autre, pussent, du moins d'ici longtemps, s'établir entre elle. Les parents de la vieille dame la traitaient avec indifférence ou avec hauteur. Elle était dépendante à l'âge où l'on aspire le plus ardemment à la liberté, privée d'affection au moment où le cœur est le plus avide d'amitiés; enfin, l'avenir lui apparaissait terne et ennuyeux, sous la forme d'une longue vie de travail et d'esclavage à peine déguisé, et ce que la raison lui permettait d'envisager de plus doux, à la fin de son existence, c'était avec une mesquine indépendance, chèrement achetée, la solitude du foyer aussi bien que la solitude du cœur.

 Mme Duverrier avait gardé la lettre de M. Lemire, mais les termes s'en étaient gravés dans la mémoire d'Ethel, et elle y songea toute la nuit. Sa jeune tête romanesque ne s'arrêtait guère à l'espoir de fortune entrevu dans cette lettre. Quoi! elle aurait le bonheur de retrouver une parente, et ce serait pour se tourner contre elle et entreprendre vis-à-vis d'elle une œuvre de contestations et de haine! Non, non. Si cette parente était riche, elle ne refuserait pas d'assurer, fût-ce très modestement, le sort de sa jeune cousine. Si elle ne l'était pas, loin, bien loin l'idée de lui disputer son nécessaire! Ethel continuerait à travailler, à vivre chez autrui; seulement, quel rafraîchissement ce serait pour elle de prendre place quelquefois à une table de famille, d'entendre peut-être de jeunes enfants l'appeler "cousine Ethel", de parler de son père avec quelqu'un qui l'aurait connu!

XIII.

 Il eût semblé naturel que Mme Duverrier qui, elle aussi, avait pensé toute la nuit à l'entrevue qui aurait vraisemblablement lieu le lendemain, prît conseil d'un des vieux amis qu'elle voyait presque chaque jour. Mais la perspective de mener à elle toute seule une affaire délicate et mystérieuse lui était essentiellement agréable. Elle ne doutait pas qu'elle ne réussît, soit à démasquer M. Lemire si c'était un imposteur, soit à l'aider à faire valoir les droits d'Ethel si celle-ci en possédait réellement, et elle se promettait un plaisir infini à l'idée d'émerveiller plus tard les vieux conseillers et les graves présidents en leur racontant l'affaire par le menu.

 Ainsi qu'elle s'y était attendue, M. Lemire s'empressa de répondre à l'invitation qu'elle lui avait adressée. Ce fut dans la matinée que le vieux Julien entra dans le salon, portant une carte sur laquelle le nom de l'homme d'affaires s'étalait en caractères tourmentés et prétentieux.

 - Faites-le entrer, dit brièvement Mme Duverrier, rejetant en arrière les brides de son bonnet, ce qui était son geste familier lorsqu'elle se préparait à traiter une affaire importante. Et vous, Mademoiselle Ethel, laissez cette tapisserie et venez près de moi.

 Presque aussitôt M. Lemire fit son entrée dans le salon.

 Quel que fût son aplomb, il se sentit légèrement décontenancé lorsque, ayant salué la maîtresse du logis et serré la main qu'Ethel ne lui tendait qu'avec répugnance, il se trouva assis en face de cette vieille femme imposante, dont l'œil noir et brillant semblait scruter ses traits, et sous les regards fixes d'une dizaine de portraits à perruques poudrées, portant la robe noire ou rouge et l'hermine de hauts dignitaires des anciens parlements.

 Les renseignements qu'il avait pris l'avant-veille dans le quartier lui avaient dépeint la compagne d'Ethel comme une vieille femme impotente et légèrement maniaque. Ce salon, d'un grand caractère malgré son aspect démodé, cette dame aux yeux pleins de feu et à la physionomie intelligente, et enfin ces portraits qui lui rappelaient vaguement la *loi*, cette chose mystérieuse et terrible qu'il avait passé sa vie à éluder ou à transgresser, mais qui lui inspirait encore la seule terreur dont son âme vulgaire fût capable, tout cela lui fit regretter d'être venu, et lui donna la conscience qu'il était tombé dans un guêpier.

 - Vous vous intéressez à ma jeune amie, dit Mme Duverrier, prenant la parole d'un ton légèrement hautain. J'éprouve moi-même pour elle une vive sympathie, et je serai bien aise d'apprendre ce que vous pourrez faire pour elle, et même de vous y aider.

 M. Lemire ne répondit pas immédiatement. Sa profession l'avait quelquefois mis en rapport avec des femmes élégantes, mais il comprenait vaguement qu'un monde les séparait de cette vieille dame au regard perçant et au maintien impérieux. L'atmosphère de respectabilité qu'il sentait autour de lui l'oppressait singulièrement, et ce ne fut qu'au bout de quelques instants qu'il put prendre la parole à son tour, essayant de retrouver son aplomb, mais déconcerté dans ses plans par la différence qu'offrait la réalité avec ce qu'il s'était attendu à trouver.

 - J'ai toujours éprouvé de l'intérêt, en effet, pour Mlle de Soubeynes… Elle peut vous dire, Madame, que j'allais la voir au couvent, et lui apporter les modestes présents que ma situation me permettait d'offrir…

 - Où avez-vous connu les parents d'Ethel? interrompit Mme Duverrier.

 - En Amérique, Madame. Lionel n'était pas encore marié. Il était brouillé avec sa famille et cherchait, mais sans succès, une situation qui le menât à la fortune.

 - Sa famille habitait la France? La connaissez-vous?

 - Non; mais il résulte de ce que j'ai appris que la femme de son frère vit encore…

 Il parlait avec hésitation, comme s'il craignait d'en trop dire.

 - Où est-elle?

 - Je n'en sais rien; mes recherches n'ont pas encore abouti. Elle a voyagé, j'ai retrouvé et perdu sa trace à plusieurs reprises… Je suis obligé de quitter la France, mais j'ai le moyen de continuer ces démarches.

 - Cette dame n'est que la belle-sœur de mon père? demanda Ethel, légèrement désappointée. Son frère est mort?

 - Oui, depuis longtemps, je crois.

 - Et qu'a à faire cette dame avec une part de fortune revenant à Mlle de Soubeynes? dit à son tour Mme Duverrier.

 - Elle a hérité de son mari qui, lui, avait touché indûment la totalité de l'héritage paternel.

 Les yeux de Mme Duverrier étincelèrent, et elle rejeta d'un geste vif ses barbes de dentelle. Elle se trouvait dans son élément.

 - M. Lionel de Soubeynes était donc mort lors du décès de son père?

 - Non, mais il avait cessé de donner de ses nouvelles.

 - Alors, dit Mme Duverrier d'un ton péremptoire, son frère n'a pu hériter de la totalité des biens: on a dû nommer un curateur à l'absent.

 Les yeux de M. Lemire s'agrandirent démesurément. Il n'avait pas été accoutumé à trouver chez les femmes tant de connaissance de la loi.

 - Lionel de Soubeynes avait fait naufrage. Son nom ayant été inscrit sur la liste des morts, et les recherches faites par sa famille s'étant d'autre part trouvées déjouées par un changement de nom, on obtint à la mort de son père un jugement de déclaration d'absence.

 - A la bonne heure! Et il vivait réellement à cette époque?

 - Oui, comme le prouvent des lettres et des témoignages postérieurs à la mort de son père.

 - Pourquoi ne faisait-il pas valoir ses droits?

 - Il n'a connu la mort de son père que lorsqu'il était lui-même sur le point d'expirer. Sa femme est venue en France, elle a parlé de sa situation à l'un de mes confrères, et elle possédait alors des preuves incontestables de ces droits, preuves que sa belle-sœur refusa d'examiner.

 - Où sont ces preuves?

 - J'ai lieu de croire que celui entre les mains de qui elles sont tombées a essayé d'en tirer profit. Il est à l'étranger, et il faudra, je crains, du temps et de l'argent pour le retrouver et le décider à les livrer.

 Mme Duverrier réfléchit un instant; puis, avançant légèrement son fauteuil et se penchant vers M. Lemire:

 - Vous offriez, dit-elle, d'avancer l'argent nécessaire à ces démarches?

 Il se troubla légèrement.

 - J'y suis encore disposé; mais j'ai appris ce matin même qu'une partie de mes fonds, que j'avais placés dans une entreprise commerciale, se trouvent compromis. Je sais que Mlle de Soubeynes n'a pas le moyen de faire les débours nécessaires… Il faut donc que moi-même j'emprunte, à moins que les amis de Mlle Ethel ne veuillent bien me confier…

 Mme Duverrier l'interrompit brusquement.

 - Jouons cartes sur table, dit-elle avec hauteur, et dites-moi, je vous prie, où vous voulez en arriver, et ce que vous venez demander à Mlle de Soubeynes.

 M. Lemire se trouva de nouveau déconcerté.

 - Je désire sincèrement procurer à la fille de mon ami des avantages considérables, répondit-il enfin. Si tel n'avait pas été mon but, j'aurais pu faire ces recherches dans un sens opposé… La veuve de M. Gaston de Soubeynes donnerait un bon prix des papiers que j'offre de trouver.

 - Oui, si c'est une malhonnête femme, dit sèchement Mme Duverrier.

 Il attendit un instant qu'elle l'interrogeât de nouveau; mais voyant qu'elle gardait le silence et qu'elle attachait fixement sur lui ses yeux perçants, il dut se résoudre à parler.

 - Si mes affaires avaient prospéré, dit-il, essayant de prendre un ton dégagé, je n'aurais pas ambitionné d'autre profit que la satisfaction d'être utile à la fille de mon vieil ami. En présence de la mauvaise fortune, et étant donné le préjudice que me causeront des recherches compliquées, je me crois fondé à demander à Mlle de Soubeynes une rémunération, payable lorsqu'elle aura touché la part d'héritage de son aïeul… Cette part, en admettant que M. de Soubeynes ait avantagé son fils aîné de la quotité disponible, ne peut, d'après mes renseignements, être inférieure à huit cent mille francs. Je ne crois pas trop exiger en en demandant la dixième partie, soit quatre-vingt mille francs…

 Mme Duverrier réprima un mouvement.

 - Il vous faudrait obtenir tout d'abord l'agrément du tuteur de Mlle de Soubeynes. Elle est mineure.

 - Elle est émancipée, je m'en suis assuré, répliqua vivement M. Lemire.

 Mme Duverrier imposa silence d'un geste à Ethel, qui avait déjà essayé à plusieurs reprises d'intervenir.

 - Je doute, dit-elle d'un ton ironique, qu'une mineure émancipée puisse engager à ce degré même sa fortune à venir… Nous allons d'ailleurs nous en assurer…

 Elle sonna, sans paraître remarquer l'expression furieuse et dépitée du visage de M. Lemire, et tout en attendant Julien, elle traça quelques mots sur une carte de visite.

 - Apportez-moi mon code, le premier volume, dit-elle au vieux domestique.

 Celui-ci s'en allait en boitillant: elle le rappela.

 - Ah! dit-elle négligemment, vous porterez ensuite ceci à son adresse… Ethel, avancez mon pupitre… Pardon, Monsieur, je suis à vous…

 Elle plaça dans une enveloppe la carte qu'elle venait d'écrire, et montra du doigt l'adresse à Julien avant de la lui remettre. Il jeta un regard sur l'étrange visiteur de sa maîtresse, inclina la tête et sortit.

 M. Lemire mâchonnait furieusement sa moustache, rongeant son frein. Ethel, demi surprise, demi consternée, regardait Mme Duverrier de l'air dont on essaye de deviner une énigme. Le silence régna dans le salon jusqu'au moment où, Julien ayant apporté un petit volume sobrement relié en maroquin noir, Mme Duverrier le feuilleta d'un geste rapide.

 - Tenez, monsieur, dit-elle, posant le doigt sur le paragraphe qu'elle venait de trouver, lisez, je vous prie, l'article 484. Je suis surprise, je l'avoue, d'avoir à en remontrer en matière de droit à un homme s'intitulant agent d'affaires.

 M. Lemire repoussa le volume d'un air de dépit.

 - Et moi, dit-il d'un ton impertinent, je ne m'attendais pas à rencontrer ici un docteur en jupons… Je sais parfaitement que Mlle de Soubeynes ne peut s'engager sans l'autorisation de son curateur…

 - Qui la lui refuserait, interrompit sèchement Mme Duverrier.

 - Je me serais contenté d'une assurance, d'un engagement pris sur son honneur et sa signature. Si j'avais voulu mettre de mon côté les garanties légales, j'aurais attendu sa majorité. J'ai préféré me fier à sa bonne foi.

 - Trois ans à attendre, c'est long, et il peut, dans cet intervalle, se passer bien des choses… Vous n'avez pas mal calculé: si vous aviez réussi à obtenir la signature de ma jeune amie, elle eût tenu, certainement, à y faire honneur, alors même que les tribunaux eussent considéré son engagement comme nul... Mais elle n'est pas dénuée de conseils, heureusement!

 - Vous le prenez de bien haut, Madame! Ne craignez-vous pas de compromettre les intérêts de votre amie? Moi seul sais où se trouvent les preuves de ses droits…

 - Ces documents consistent évidemment dans la preuve que son père a survécu à son aïeul, et dans sa propre identité… Nous pouvons les reconstituer; je sais que la supérieure des Sœurs de la Présentation possède l'acte de naissance d'Ethel et l'acte de décès de son père; en outre elle est en correspondance avec des personnes ayant connu ses parents en Amérique.

 - Et savez-vous aussi où habitait son grand-père et où se trouve sa tante?

 - Il sera aisé de découvrir, avec un peu de temps et d'argent, une personne à laquelle la grande fortune dont vous parlez donne évidemment une certaine notoriété. Toutefois, si vous voulez me remettre les documents que, j'en ai la certitude, vous êtes parfaitement à même de vous procurer, je vous récompenserai selon la valeur qu'ils peuvent avoir.

 - L'autre partie me els paierait sans compter! s'écria M. Lemire, blême de colère.

 - J'ai quelque soupçon, répliqua Mme Duverrier, que si votre avantage eût été de les lui vendre, vous n'auriez pas manqué de la faire.

 M. Lemire essaya de dominer sa rage et de prendre un air ironique.

 - Et si je refuse le marché que vous me proposez?

 - Cela ne m'importunerait pas beaucoup parce que, je le répète, je puis faire la preuve des droits de Mlle de Soubeynes, s'ils existent réellement. Mais en ce cas, un agent que mon domestique ramène en ce moment vous arrêtera sur ma plainte comme coupable d'une tentative de chantage, en attendant qu'on vous convainque de dol.

 Un affreux jurement s'échappa des lèvres du misérable. Il fit un geste menaçant, et Ethel poussa un cri d'effroi.

 - Pas de violence, dit froidement la vieille dame, saisissant le cordon de la sonnette. Mon concierge est dans l'antichambre; c'est un ancien soldat, capable de nous protéger. Je puis me taire vis-à-vis de la police, mais à la condition que vous me remettrez immédiatement les papiers concernant Mlle de Soubeynes. Rappelez-vous que vous ne m'échapperez pas, et que, ainsi que je vous le disais, je puis reconstituer ces preuves si vous ne m'avez pas menti… Peu m'importerait donc qu'elles fussent détruites ou vendues à d'autres.

 - Et si je ne les ai pas sur moi?

 - L'agent que j'entends là, derrière cette porte, ira les chercher avec vous.

 M. Lemire jura encore une ou deux fois effroyablement.

 - Renvoyez l'agent, et je vous remettrai les papiers.

 - Remettez-les-moi d'abord.

 Toujours pâle de rage, il prit un portefeuille et le jeta à la vieille dame.

 Celle-ci parcourut d'un regard rapide les papiers qu'il contenait.

 - C'est bien… Je ne suppose pas que ma jeune amie vous doive une grande reconnaissance… Vous avez donc lieu de la croire absolument quitte envers vous en recevant ceci…

 Elle prit dans son pupitre un billet de banque, qu'il palpa entre ses doigts d'un geste grossier, puis elle sonna.

 - Julien, dites au sergent de ville que je retire ma plainte, et donnez-lui dix francs pour le dérangement que je lui ai causé… Que le concierge reste là…

 Un silence absolu régna encore dans le salon; puis, au bout de quelques minutes, Mme Duverrier sonna de nouveau.

 - Julien, reconduisez monsieur…

 M. Lemire remit malhonnêtement son chapeau sur sa tête.

 - Comment osez-vous vous couvrir devant Madame! s'écria le vieux serviteur, indigné.

 - Laissez-le, Julien, ne lui parlez pas, dit sa maîtresse d'un ton impératif.

 Elle le suivit des yeux jusqu'au moment où la porte du salon se fut refermée, puis elle se tourna vers Ethel d'un air de triomphe.

 Mais l'expression de son visage changea tout à coup. Ethel avait glissé de la chaise basse sur laquelle elle était assise, et gisait inanimée sur le tapis.

 - La jeunesse d'aujourd'hui manque de ressort… Je crains que cette enfant ne soit délicate…

 Elle releva la jeune fille, lui fit respirer des sels, et, ne réussissant pas à la faire revenir à elle, sonna brusquement.

 - Quel exercice je donne aujourd'hui à cette sonnette! Mais aussi c'est une aventure étrange… Lise, Mlle Ethel est évanouie. Apportez vite de l'eau, et dégrafez sa robe…

 Quelques instants après, Ethel, qu'on avait étendue sur le canapé, ouvrit les yeux, mais ne parut pas tout d'abord se rendre compte d ce qui lui était arrivé.

 - Voyons, c'est fini, n'est-ce pas? Revenez à vous, et réjouissez-vous, mon enfant… Cet homme est un coquin, mais je tiens réellement de quoi vous donner de l'espoir… Il faut que je corrobore tout ce dossier… Eh bien! ma chère, qu'avez-vous? Que veulent dire ces larmes?

 Ethel, malgré ses efforts pour être calme, éclatait en sanglots nerveux.

 - Lise, faites un peu de tilleul pour cette enfant… Comment, c'est une scène qui vous a émue à ce point? Ce n'était qu'un coquin, vous dis-je! L'ai-je assez malmené! Il s'est pris dans ses propres pièges, croyant avoir facilement raison d'une vieille femme et d'une jeune fille… Voyons, cesserez-vous de pleurer, petite folle?

 - Je… je voudrais pouvoir vous remercier… Mais j'ai été si effrayée d'abord, puis si trompée, si cruellement déçue!

 - Bah! pas au sujet de cet homme, je pense! Vous me disiez ne pouvoir le souffrir.

 - J'avais espéré trouver une parente affectueuse, disposée à m'accueillir… Ce n'est que la belle-sœur de mon père…

 - Il n'est pas probable, en effet, qu'elle reçoive avec beaucoup de joie la nouvelle que vous existez et que vous allez revendiquer une part de son bien. Il résulte de ce que je viens de parcourir qu'elle refusa jadis d'examiner les droits de votre mère. Mais si vous avez une bonne dot, cela vaudra tout autant, et vous aidera à trouver un mari… Cela va mieux maintenant, n'est-ce pas?... Relevez ce rideau, approchez la table, et buvez bien tranquillement votre tilleul pendant que je parcours ces papiers.

 La vieille dame s'enfonça aussitôt dans un examen minutieux. Ethel n'osait pas demander à lire à son tour des documents qui, cependant, la touchaient de si près.

 Aux lettres et aux actes jadis confiés par la veuve de Lionel à M. Dumont, se trouvaient jointes des notes collationnées par M. Lemire, entre autres une lettre d'un notaire contenant des renseignements sur l'héritage du vieux vicomte de Soubeynes, le père de Gaston et de Lionel. Il résultait de cette lettre la certitude que cet héritage, échu tout entier à Gaston, était considérable.

 - Cela sonne bien pour vous, ma petite… Mon vieil ami de Montbel viendra demain, samedi, dans la journée, pour faire sa partie d'échecs; je lui conterai cette histoire et lui demanderai conseil pour le choix d'un homme d'affaires, - un vrai, cette fois… Il aura quelque surprise de voir la manière dont j'ai mené tout ceci… Il me reprochera de n'avoir pas fait arrêter cet escroc, mais ce n'est guère l'affaire d'une femme… Ah! quelle chose bizarre! ajouta-t-elle, continuant à dépouiller les papiers. Mme de Soubeynes, votre tante par alliance, qui, ainsi que je vous le disais, refusa autrefois de recevoir votre mère et d'examiner ses revendications, demeurait alors rue de la Ville-l'Evêque, dans l'hôtel même où habite mon jeune ami l'officier de dragons… Il faudra que je lui demande si sa mère, Mme Daumier, a connu cette vicomtesse de Soubeynes… Que vous êtes pâle! Voyons, il faut vous secouer… Je n'aime pas à vous voir seule en omnibus, mais je vous autorise à prendre un fiacre après le déjeuner, et aller voir mère Anselme. Je vous donne congé jusqu'à six heures.

 Ethel accepta avec reconnaissance cette offre bienveillante. Rester en place, dans l'état d'agitation où elle se trouvait, eût été pour elle un véritable supplice.

 Aussitôt le déjeuner, elle sortit, prit une voiture sur le quai, et se fit conduire au couvent. A son grand désappointement, la supérieure et sœur Saint-Edme étaient toutes deux sorties.

 Elle songea alors qu'elle avait assez de temps devant elle pour aller prier sur le tombeau de sa mère. Elle remonta en voiture, et donna au cocher l'ordre de la conduire au cimetière Saint-Ouen.

XIV.

 Il n'y avait sur la tombe de la pauvre Mary qu'une croix de bois, déjà une fois renouvelée et entretenue par les soins de mère Anselme. Ethel se proposait de consacrer ses premières économies à faire élever un monument plus durable. En attendant, elle soignait de son mieux cette humble tombe, et elle s'arrêta à la porte du cimetière pour acheter un bouquet de violettes.

 Elle pria d'abord avec ferveur, puis, fermant les yeux, essaya de revoir l'image vague et lointaine qu'elle conservait de sa mère. Sa mémoire, aidée d'une modeste petite photographie, avait gardé un faible souvenir de cette jeune mère au visage presque enfantin dont elle était d'ailleurs la ressemblance vivante. La photographie rendait fidèlement ces traits délicats, et même l'expression tendre et rêveuse de ces yeux profonds; mais Ethel se rappelait vaguement la nuance dorée de ses cheveux, le bleu pur du regard, le teint de neige que la fièvre, hélas! empourprait d'un éclat trompeur.

 Elle était peut-être à la veille de devenir riche et indépendante. Mais pourrait-elle jouir toute seule de ce que cette mère, tendrement chérie à travers l'absence, ne partagerait pas avec elle? Pourrait-elle jamais oublier ce que la pauvre Mary avait souffert de soucis, de privations? Elle avait demandé aux sœurs et à Mme Burdot des détails sur les derniers jours de sa mère, et, bien qu'on lui eût adouci ce qu'ils avaient eu de cruel, elle sentait d'une manière poignante tout ce que la pauvreté et l'incertitude du sort de son enfant avaient jeté d'amertume sur ces derniers moments. Ainsi expérimentait-elle bien jeune cette triste réalité, que les biens de ce monde viennent le plus souvent trop tard.

 Les yeux pleins de larmes et perdue dans ses pensées, elle ne leva pas la tête en entendant un pas vif et ferme résonner sur le sol durci par la gelée. Mais ce pas s'arrêta tout à coup, et elle releva involontairement la tête, s'attendant à voir une des figures qu'elle avait quelquefois aperçues sur les tombes voisines de celle de sa mère.

 Un homme de haute taille, enveloppé dans une pelisse de fourrure, se tenait près d'elle, et laissa échapper une exclamation.

 - Mademoiselle Ethel!

 Ethel rougit en reconnaissant Yvan Daumier. Il tenait à la main, lui aussi, un bouquet de violettes, non pas modeste et à demi gelé comme celui de la jeune fille, mais énorme, épanoui, idéal de fraîcheur et de parfum.

 Il se baissa, et, à l'étonnement indescriptible d'Ethel, posa les fleurs sur le gazon qui croissait au pied de la croix.

 - Vous connaissiez donc cette pauvre étrangère, Mademoiselle, ou du moins quelqu'un de sa famille, car vous étiez un baby lorsqu'elle est morte?... Ou bien, si ma question n'est pas indiscrète, est-ce à titre de compatriote que vous venez prier sur sa tombe?

 Encore plus étonnée, et très agitée, la jeune fille montra la tombe.

 - Mais… c'était ma mère! balbutia-t-elle.

 - Votre mère!!

 Il pâlit et la regarda avec une attention ardente.

 - Mais elle alors, elle ne s'appelait pas ainsi? reprit-il vivement, désignant le nom inscrit sur la croix. Ne vous donne-t-on pas Mlle Ethel?

 - Oui, Ethel de Soubeynes… Ethel est mon nom de baptême…

 Yvan tressaillit. Il ne se souvenait pas d'avoir jamais entendu appeler la jeune fille autrement que Mlle Ethel, et il avait pris ce prénom, peu ordinaire et presque inconnu en France, pour un nom de famille.

 - Mais vous, dit Ethel, assez anxieuse pour oublier sa timidité ordinaire, comment se fait-il que je vous trouve ici? Vous n'avez pas connu ma mère?

 Il se rendit compte, tout à coup, de la mystérieuse ressemblance qui lui rendait familiers les traits de cette jeune fille. En la voyant devant lui, pâle, agitée, il se rappela avec une extraordinaire lucidité le visage bouleversé de la pauvre Mary, le jour où Mme de Soubeynes l'avait chassée, et où il avait trouvé sa mère cruelle. Un trait de souffrance s'enfonça dans son cœur.

 - Votre mère, dit-il gravement, après un moment de silence, portait le nom du second mari de la mienne. Y avait-il entre elle et lui une parenté ou une alliance? Je ne sais; mais un jour j'ai trouvé ici cette tombe, ce nom, et j'y viens quelquefois, en souvenir de l'unique entrevue que j'ai eue avec cette pauvre jeune femme.

 - Vous avez vu ma mère?... Quand? Où? s'écria Ethel, que ces étranges confidences bouleversaient, et qui craignait maintenant de trouver dans la mère d'Yvan la parente inconnue qui, au dire de M. Lemire, détenait sa part d'héritage.

 Le visage du jeune homme s'assombrit.

 - J'étais très jeune alors, mais je me souviens de l'avoir vue une fois, et vous aussi. Vous étiez un tout petit baby, vous pleuriez de fatigue, et je vous donnai un jouet, un petit mouton qui réussit à sécher vos larmes.

 - Je l'ai encore! Je l'ai gardé en souvenir de mon enfance! s'écria Ethel avec un sourire involontaire. Mais, reprit-elle avec un redoublement d'anxiété, comment avez-vous su que la tombe de ma mère était… ici?

 - Je vous l'ai dit, j'y ai lu par hasard son nom.

 - Et c'est vous qui avez assuré à ses restes le repos suprême quand j'étais trop jeune et trop pauvre pour acheter sa demeure dernière! s'écria la jeune fille, fondant en larmes.

 Yvan se sentit singulièrement troublé. Il hésita un instant.

 - Qu'importe qui lui a payé ce tribut de sympathie? N'y pensez plus, et ne pleurez pas ainsi…

 - N'y plus penser! Mais chaque jour, depuis que j'ai appris que de généreux étrangers avaient acheté ce terrain, j'ai prié ardemment pour eux, demandant à Dieu de donner la paix et la joie de l'existence à ceux qui ont assuré à ma pauvre mère le repos de la tombe!...

 Elle s'interrompit et pleura de nouveau. Yvan la regardait avec une émotion involontaire et une véritable surprise. Etait-ce bien là cette jeune fille effacée, au regard paisible, à l'allure silencieuse? Comment sa voix, d'ordinaire si douce et si basse, pouvait-elle prendre ces accents pleins d'émotion contenue? Comment ses traits étaient-ils capables de réfléchir des impressions si vives et si profondes?

 Il se rendit compte tout à coup qu'il ne pouvait prolonger cette entrevue.

 - J'aurai l'honneur de vous revoir chez Mme Duverrier, dit-il rapidement; il me semble qu'il doit y avoir quelque chose à éclaircir entre nous. Si, comme je suis incliné à le penser, cette similitude de noms n'est pas purement accidentelle, ma mère ne vous laissera certainement pas dans une situation dépendante…

 Il s'inclina sur la petite grille de bois qui enserrait la tombe, fit un signe de croix grave et lent, et, saluant respectueusement Ethel, s'éloigna d'un pas rapide.

 La jeune fille demeura à la même place, agitée d'une émotion indescriptible. La mère d'Yvan était donc sa tante… Et elle avait repoussé jadis les réclamations de sa mère… Celles-ci étaient-elles fondées? Mme Duverrier ne s'était-elle pas trompée en les déclarant légitimes après un examen sommaire des papiers arrachés à M. Lemire? Dans tous les cas, la mère d'Yvan devait être de bonne foi; peut-être, d'ailleurs, n'étaient-elles pas de la même famille…

 Puis elle songea au jeune lieutenant.

 Son cœur débordait d'une reconnaissance exaltée pour celui à qui elle devait cette consolation de pouvoir s'agenouiller sur le tombeau de sa mère. Sans le connaître, elle l'avait comblé de ses plus ardentes bénédictions, elle avait offert pour lui des prières ferventes. Elle éprouvait un sentiment plein d'un trouble involontaire en découvrant aujourd'hui que ce bienfaiteur mystérieux, ce jeune garçon qui avait jadis obtenu de sa mère d'accomplir une œuvre si délicate et si touchante, était le brillant officier dont les regards discrets l'avaient plus d'une fois consolée de dédain à peine déguisé de ceux qui l'entouraient.

 Sa reconnaissance en était accrue, parce qu'elle se rendait compte que l'acte généreux qui lui avait conservé la tombe de sa mère n'était pas une bonne œuvre isolée, mais découlait tout naturellement d'un caractère élevé, d'un ensemble de sentiments délicats. Il lui semblait maintenant que la sympathie inconsciente qu'elle avait éprouvée pour Yvan était une sorte de pressentiment, et lorsque sa pensée, errant, dans l'état d'agitation où elle était, d'un sujet à l'autre, effleura la possibilité d'une revendication, d'un procès visant la fortune qui devait revenir un jour au jeune homme, elle ressentit une révolte instinctive à l'idée de reconnaître par une ingratitude si noire ce qu'il avait fait pour sa mère.

 Plus tard, l'expérience de la vie vient extirper ou dessécher ces pousses folles de générosité qui sont l'erreur, peut-être, mais surtout l'honneur de l'extrême jeunesse. Elle dure peu, hélas! à notre époque, cette période pendant laquelle le sentiment l'emporte sur l'intérêt, pendant laquelle on se laisse emporter à ces beaux et nobles mouvements du cœur, attirer à ce qui est élevé et séduire par l'austère beauté du sacrifice. Heureux ceux qui, ignorant le rôle prépondérant, mais profondément triste de l'argent dans notre société moderne, dédaignent ce qui leur semble au-dessous de leur propre cœur… La vie, avec son cortège d'expériences décevantes, et la froide lumière de la raison les ramèneront sans doute à un point de vue plus positif et plus banal. Peut-être songeront-ils avec regret, avec une sorte de mauvaise honte au temps où les idées et les sentiments recevaient d'eux le culte qu'ils rendent aujourd'hui aux faits accomplis et aux réalités matérielles. Ce n'en sera pas moins leur honneur d'avoir un jour été jeunes, généreux, désintéressés, bien que peut-être imprudents…

 Ethel, dans son inexpérience, ne croyait pas payer trop cher d'une fortune les six pieds de terre qui gardaient les restes de sa mère, l'impulsion généreuse qui lui avait un jour épargné la douleur de voir ces cendres précieuses dispersées aux quatre vents du cimetière…

 Quand elle rentra, elle trouva Mme Duverrier encore plongée dans l'examen de ses papiers.

 - Arrivez, ma chère, je viens de lire, de relire, de peser tous ces documents… Savez-vous qu'il y a dans tout cela quelque chose de surprenant? Ce misérable Lemire épiait le moment où il pourrait vous les vendre; je ne sais trop pourquoi il n'a pas attendu l'époque où vous auriez été majeure, et libre de faire une folie en accédant à ses demandes… Je suppose que s'il quitte la France, c'est qu'il a commis quelque filouterie; c'est ce qui aura fait manquer son plan en en précipitant l'exécution… Qui sait depuis combien de temps il détient ces papiers?... Dès demain je vais les remettre à M. de Montbel.

 Ethel rougit et recueillit tout son courage. En ce moment elle désirait surtout gagner du temps.

 - Ne pourrais-je les voir auparavant? demanda-t-elle d'une voix mal assurée.

 Mme Duverrier jeta un regard sur sa figure anxieuse, et se mit à rire.

 - Oui certainement, c'est bien juste. Vous n'y comprendrez pas grand'chose; - je veux dire que l'enchaînement des preuves et la concordance des dates ne vous frappera pas comme moi… Mais il ne faut pas perdre de temps; vous me rendrez ces papiers demain, car je veux que mon vieil ami les emporte pour les examiner et les classer.

 Ethel rougissait et pâlissait tout à tout. Elle se demandait si elle avouerait maintenant à Mme Duverrier quelle ne voulait à aucun prix entamer un procès.

 - Peut-être se trompe-t-elle; peut-être M. de Montbel sera-t-il d'un avis différent quant à la valeur de des papiers, se disait-elle.

 D'autre part, si Yvan venait le lendemain et s'expliquait franchement avec Mme Duverrier, que penserait celle-ci du silence gardé sur l'entrevue du cimetière?

 La crainte d'être accusée de réticence l'emporta. Sans pouvoir retenir les larmes qui lui venaient aux yeux, elle s'agenouilla sur le tapis, près de la vieille dame, et lui prit fiévreusement les deux mains.

 - Madame, oh! chère Madame, ne vous précipitez pas tant! Ne montrez pas encore ces papiers à M. de Montbel!...

 Mme Duverrier le regarda avec étonnement.

 - Qu'est-ce qui vous prend, ma chère? s'écria-t-elle avec sa brusque bonhomie. Votre émotion de ce matin a évidemment détendu vos nerfs. Comment n'êtes vous pas pressée de voir élucider une affaire qui vous touche de si près, alors que moi, qui n'y ai qu'un intérêt d'affection, je me sens la fièvre à la seule idée de la voir traîner en longueur?

 - J'ai horreur des procès…

 - Bah! vous les voyez plus noirs qu'ils ne sont. Un procès est une affaire comme une autre, et je suis là pour épargner à votre petite tête d'enfant tous les soucis capables de la troubler. D'ailleurs, nous nous arrangerons peut-être à l'amiable, si cette dame est raisonnable… Si l'indépendance vous effraye parce qu'elle serait pour vous synonyme d'isolement, ma maison vous restera ouverte, ma mignonne, avec plus de liberté que vous n'en avez eu jusqu'ici, et la même cordiale affection.

 Ethel baisa les petites mains blanches et ridées qu'elle gardait entre les siennes.

 - Vous êtes très bonne, dit-elle d'une voix tremblante. Je n'ose pas vous le dire souvent, mais je vous aime beaucoup… Je veux être très franche avec vous, vous ouvrir tout mon cœur. J'espère que vous comprendrez le motif qui me guide…

 - Parlez donc, petite folle! Savez-vous que les jeunes filles d'aujourd'hui sont des énigmes vivantes?

 - Ma mère est morte très pauvre, dit Ethel parlant avec une émotion si vive que sa voix était à peine intelligible, si pauvre que l'on m'éleva gratuitement chez les sœurs, mère Anselme réservant pour l'époque où je quitterais le couvent les quelques centaines de francs qu'elle avait laissés pour tout bien…

 - Ceci est un beau trait de mère Anselme, mais elle en est coutumière. Après?

 - Une autre humble amie épargna au cercueil de ma mère l'horrible banalité de la fosse commune, et paya de son argent une concession temporaire…

 Quelque chose d'humide passa dans le regard brillant de Mme Duverrier.

 - Il ya de braves cœurs dans ce vilain monde, voilà ce que cela prouve… Vous n'avez pas été ingrate envers cette amie-là, j'aime à le croire?

 - Oh! non! Elle n'est plus à Paris, mais je lui écris toujours, et je lui ai envoyé quelques modestes ouvrages.

 - C'est bien. Continuez.

 - Cette amie se souvint un jour que le temps de la concession devait être expiré. Elle courut au cimetière, émue et effrayée, craignant de ne plus retrouver la tombe. Mais la croix, restaurée et repeinte, portait le numéro d'une concession perpétuelle. Elle s'informa de ce qui s'était passé. Une dame élégante, accompagnée d'un jeune garçon, avait acheté le terrain le jour même où…

 Ethel frissonna.

 - … Le jour où les restes de la mère allaient être enlevés de leur dernier asile… C'était à la prière instante du jeune garçon que cette dame accomplissait cet acte de bonté, assura le conservateur du cimetière. Il revint plusieurs fois… J'ai souvent trouvé des fleurs sur cette chère tombe…

 Elle s'essuya les yeux et reprit, levant son visage vers Mme Duverrier:

 - Vous comprenez quelle reconnaissance j'ai vouée à cette mère et surtout à son fils qui, me disait-on, revenait de temps en temps dans ce cimetière éloigné…

 Mme Duverrier inclina la tête en signe d'assentiment.

 - Eh bien! aujourd'hui, je l'y ai rencontré…

 La vieille dame ouvrit de grands yeux.

 - Qui? Le jeune homme qui a acheté la tombe de votre mère? Comment avez-vous su que c'était lui?

 Les joues d'Ethel se couvrirent de rougeur.

 - Parce que je l'ai reconnu… C'est… c'est M. Daumier, ajouta-t-elle plus bas.

 Mme Duverrier dégagea ses mains par un brusque mouvement de surprise.

 - M. Daumier! Il vous connaît? Vous l'avez rencontré? Qu'est-ce que cela signifie? s'écria-t-elle, fronçant légèrement le sourcil.

 - Il ne connaissait pas mon nom… Il ne sait que d'aujourd'hui que je m'appelle de Soubeynes…

 - Eh bien! je n'y comprends plus rien, à votre histoire. Quel rapport existe-t-il entre M. Daumier et la singulière hésitation que vous éprouvez à revendiquer vos droits?

 - La mère de M. Daumier s'appelle Mme de Soubeynes. Elle a été mariée deux fois… Et j'ai lieu de croire… de craindre qu'il ne s'agisse d'elle dans ces notes.

 Une véritable stupéfaction se peignit sur le visage de Mme Duverrier, et elle resta un instant silencieuse, ce qui était chez elle le plus sûr indice d'une surprise poussée à l'extrême.

 - Quel étrange imbroglio! s'écria-t-elle enfin. Il n'y a qu'à Paris que de telles choses sont possibles, et qu'on connaisse si peu ou si mal les gens qu'on reçoit. J'ignorais que sa mère s'appelât autrement que lui… Mais comment ne savait-il pas votre nom?... Il est vrai, au fait, qu'on ne vous appelle jamais ici par votre nom de famille… Laissez-moi réfléchir, Ethel, et donnez-moi ma canne…

 Elle se leva et, s’appuyant sur une petite canne d'ébène, fit en silence quelques tours dans le salon.

 - Je pense, dit-elle, s'arrêtant devant la jeune fille, qu'il faut essayer tout d'abord de la conciliation. Cette dame est sans doute de bonne foi, et elle ne refusera pas à reconnaître ce qui est d'une si extrême évidence. M. Daumier viendra me voir demain, je suppose…

 - Il me l'a dit, Madame, répondit Ethel, rougissant.

 - Eh bien! attendons sa visite; je suppose qu'il aura parlé à sa mère. Essayons de penser à autre chose, ma chère, et comme il n'est pas six heures, lisez-moi, avant le dîner, dans la *Gazette des Tribunaux*, ce que j'ai marqué au crayon rouge.

XV.

 Une heure après avoir quitté le cimetière, Yvan était de retour rue de la Ville-l'Evêque. La porte cochère était grande ouverte; des lauriers du japon, placés dans d'énormes jarres bleues et blanches, étaient disposés des deux côtés du perron; un valet de pied en livrée se tenait, immobile, sous la marquise; enfin, trois ou quatre voitures stationnaient dans la cour.

 Yvan ne put retenir une exclamation de désappointement: il avait oublié que c'était vendredi, le jour de sa mère.

 Il gravit les marches en deux bonds, et, ouvrant une porte à gauche du vestibule, se trouva chez lui.

 La chambre d'étude d'autrefois avait été transformée en un riche cabinet de travail. Quelles que fussent les préférences personnelles d'Yvan pour la simplicité et les arrangements austères, les goûts de Mme de Soubeynes avaient prévalu, et elle s'était réservé le soin de disposer à son gré l'appartement de son fils. Elle avait trop de tact, toutefois, pour donner à cette installation un cachet efféminé. Les tapis étaient de nuances sobres, les tentures avaient des plis amples; de superbes fourrures étaient jetées sur les divans, des armes splendides s'étalaient en panoplies; des bronzes et des tableaux d'un goût sévère ornaient les murailles et les encoignures. Tout ce confort restait bien masculin; la main d'une femme s'y trahissait en un seul détail: un brin de lilas blanc trempant dans un cornet en verre de Venise, sur un coin du bureau.

 Yvan jeta sa pelisse sur un siège et, s'approchant du feu, regarda avec impatience le cartel suspendu au-dessus de la cheminée.

 Il faisait déjà presque nuit dans cette chambre aux tentures sombres, mais la journée n'était pas très avancée, et il s'écoulerait sans doute deux heures avant que sa mère fût libre. Deux heures! En ce moment, c'étaient deux siècles! Il se mit à arpenter la chambre, perdu dans ses pensées, et n'entendant pas même le roulement des voitures sur le pavé de la cour.

 Quel étrange rapprochement! C'était aussi un vendredi, quinze ans auparavant, que s'était déroulé, dans cette même chambre, le petit drame dont le souvenir poignant n'était qu'assoupi dans un recoin de sa mémoire. Aujourd'hui il en reconstituait presque malgré lui les éléments. Il se revoyait, enfant volontaire, mais généreux, contraignant la pauvre Mary à franchir le seuil de cette maison, où l'attendait un affront si cruel. Il se rappelait ce visage émacié, dont celui d'Ethel était une fraîche et brillante copie; il voyait la petite fille, dont les pleurs avaient éveillé sa compassion, se calmant dans la chaude et tranquille atmosphère de la chambre d'étude, puis le suivant avec confiance dans la pièce voisine, toute remplie de jouets.

 Il ouvrit brusquement la porte de communication. La chambre aux jouets avait été transformée, elle aussi; on avait abattu une cloison pour y placer un billard. Mais il reconstituait aisément la scène d'autrefois: les jeux épars sur le tapis, l'enfant, ravie, fourrageant de ses petites mains potelées les bergeries et les boîtes de soldats, et se laissant placer sur le cheval mécanique avec un mélange de ravissement et d'effroi…

 Quelle scène violente avait suivi ce joli tableau! Yvan avait cherché à oublier l'expression jusqu'alors inconnue qu'avait revêtue le visage de sa mère; mais il n'avait pu étouffer ce souvenir cruel, pas plus qu'il n'avait oublié la douleur navrante empreinte sur la figure pâle et amincie de l'étrangère. Il croyait, en ce moment même, entendre sa propre voix – sa voix vibrante et indignée, - s'écrier: "Vous êtes méchante, maman!"

 Tout cela avait été le secret souci de sa vie brillante et adulée, le ver rongeur de l'affection passionnée qu'il portait à sa mère. L'avoir vue un jour sans pitié était pour lui une douleur indicible. D'autre part, il lui semblait que l'agonie solitaire de cette jeune femme étrangère, mourant peut-être de misère et de chagrin, devait peser d'un poids effrayant sur celle qui ne l'avait pas secourue. Il s'était souvent inquiété du sort de l'enfant laissée sans ressources, cette jolie petite créature si tendrement chérie et soignée par sa mère. Etait-elle morte elle-même, ou portait-elle les livrées de la pauvreté au fond de quelque asile? Il avait fait des démarches pour la découvrir, il s'était adressé à l'Assistance publique; mais son sort était resté mystérieux pour lui jusqu'à ce jour…

 Cependant il n'avait pas cessé de se rendre deux ou trois fois l'an au cimetière Saint-Ouen. La tombe de Mary de Soubeynes était soigneusement entretenue. Il chercha à savoir qui venait y placer des fleurs, mais sans réussir à obtenir ce renseignement.

 Et voilà que l'étrange rencontre de ce jour évoquait de nouveau la triste histoire d'autrefois! Le problème qui s'était souvent dressé devant lui allait être résolu: Ethel avait-elle réellement droit au nom de Soubeynes?

 Les voitures se succédaient dans la cour. Yvan compara sa montre et le cartel: il n'était que cinq heures.

 Il ne pouvait rester ainsi. Pourquoi ne se rendrait-elle pas chez Mme Duverrier? L'explication qu'il désirait avoir avec sa mère ne serait-elle pas très simplifiée quand il saurait sur quelles preuves Ethel établissait ses droits au nom qu'elle portait.

 Il reprit sa pelisse, sortit rapidement et, appelant un fiacre qui passait, donna au cocher l'adresse de Mme Duverrier, lui promettant un gros pourboire s'il se hâtait.

 Le cocher trouva le moyen de presser l'allure de sa bête. Yvan, sautant à terre devant le vieil hôtel, monta rapidement le large cavalier, et demanda d'une voix presque étranglée par l'émotion à voir Mme Duverrier.

 Celle-ci était seule dans le grand salon qu'éclairait très imparfaitement une lampe posée près d'elle. Elle ne reconnut Yvan que lorsqu'il se trouva dans le rayonnement de cette lampe. Elle poussa un petit cri de joie.

 - Vous! A la bonne heure! Vous jugez, comme moi, que ce qui peut se faire aujourd'hui ne doit pas être remis à demain.

 Yvan, pâle et agité, se laissa tomber dans le fauteuil qu'elle lui désignait.

 - Madame, je viens d'apprendre que la jeune fille qui habite chez vous porte un nom qui est aussi celui de ma mère.

 - Oui, il est étrange, n'est-ce pas, que ni vous ni moi n'ayons fait plus tôt cette découverte. J'ignorais que madame votre mère s'appelât autrement que vous.

 - Ma mère a épousé en secondes noces le vicomte de Soubeynes. Ce nom, avec sa particule et son orthographe, assez particulière, n'est ni banal ni répandu… Je voudrais savoir si Mlle Ethel de Soubeynes appartient à la famille de mon beau-père.

 - J'ai tout lieu de croire que ma jeune amie possède des droits absolument authentiques… Vous êtes un homme loyal, je sais que je puis me fier à vous et vous parler avec une complète franchise…

 Yvan s'inclina.

 - Ce n'est qu'aujourd'hui que j'ai connu les faits singuliers dont je vais vous entretenir… N'est-ce pas une étrange coïncidence que vous-même ayez su, aujourd'hui même, ce que, d'ailleurs, vous auriez appris un peu plus tard, le nom de famille d'Ethel? Mais dites-moi d'abord si vous êtes au courant de la situation de famille de votre beau-père. L'avez-vous connu?

 - J'étais trop jeune lorsqu'il mourut. Je me souviens qu'il était très bon pour moi, et il m'a prouvé son affection en laissant en toute propriété à ma mère une fortune qui, naturellement, devait me revenir dans de telles conditions.

 - Vous ne lui connaissez pas de parents?

 - Des cousins plus ou moins éloignés. Il avait eu un unique frère, mort depuis de longues années.

 Mme Duverrier repoussa vivement ses barbes de dentelle, et ses yeux noirs brillèrent.

 - Savez-vous le nom de ce frère?

 - Il s'appelait Lionel, répondit Yvan, surpris. Il a disparu dans un naufrage, m'a dit ma mère. C'était un esprit inquiet, sans équilibre. Il avait eu avec son père de graves dissentiments, et mon beau-père craignait toujours qu'il ne compromît son nom par quelque folle équipée.

 - Et vous n'avez pas entendu dire qu'il eût laissé de famille?

 Le visage d'Yvan exprima l'étonnement le plus complet.

 - Non, je suis sûr du contraire.

 - Eh bien! vous vous trompez. Il résulte très clairement des renseignements que j'ai à ma disposition, qu'Ethel est la fille légitime de M. Lionel de Soubeynes.

 Yvan fit un brusque mouvement de surprise, puis secoua la tête d'un air incrédule.

 - Veuillez ne pas voir dans mes paroles, dit-il vivement, l'intention de nier une alliance quelconque entre ma mère et Mlle Ethel, mais le simple désir de rechercher la vérité… L'âge de cette jeune fille (elle n'a pas plus de dix-huit ou dix-neuf ans, n'est-ce pas?) permet difficilement de croire qu'elle était née à l'époque où M. de Soubeynes périt en mer. Je ne me rappelle pas la date du sinistre, mais il a précédé la mort du vieux vicomte, qui a eu lieu il y a au moins vingt ans.

 - Et moi j'ai la preuve que M. Lionel de Soubeynes n'a pas péri dans ce naufrage, et je possède les actes réguliers de son mariage et de la naissance de sa fille, puis de son décès, arrivé lorsqu'Ethel avait deux ans et demi.

 Yvan tressaillit.

 - Mais alors, s'écria-t-il, elle est la propre nièce de mon beau-père!... Et… Et comment cette branche n'a-t-elle pas réclamé sa part de la succession de M. de Soubeynes?

 - La mère d'Ethel est morte à l'époque même d'où sont datées ces notes, rassemblées par elle, répondit Mme Duverrier, désignant d'un geste la liasse de papiers posés sur la table. Ces documents sont restés en la possession d'un agent d'affaires à qui, je suppose, elle les avait confiés, et un hasard providentiel les a aujourd'hui même rendus à sa fille.

 Yvan écoutait avidement. Tout à coup il cacha son front dans ses mains avec un geste accablé. Il comprenait soudain le motif de la visite que Mme Lionel de Soubeynes avait faite autrefois à sa mère…

 Mme Duverrier le regardait curieusement, cherchant à pénétrer le secret de son émotion. Il releva enfin la tête.

 - Voulez-vous me permettre de jeter un coup d'œil sur ces papiers?

 - Certainement. S'ils étaient à moi, je vous offrirais de les emporter; mais je n'en suis que dépositaire, et ils ne doivent pas quitter ma maison.

 Yvan saisit fiévreusement les papiers et les feuilleta avec attention. Il tira son carnet de sa poche, recueillit quelques notes, puis relut quelques-uns des documents.

 Mme Duverrier avait pris son tricot et le regardait tout en travaillant.

 Sept heures sonnèrent. La porte s'entr'ouvrit, et la vieille dame tourna la tête.

 - Tout à l'heure, Julien, je ne suis pas seule…

 Yvan leva les yeux et parut confus.

 - Madame, je m'oublie, et je vous supplie de vouloir bien m'excuser… Peut-être est-ce l'heure de votre dîner…

 - Mon dîner attendra. Julien est un vieux maniaque… Lisez à votre aise, et formez à loisir votre opinion.

 Il remit les papiers sur la table.

 - Mon opinion, dit-il gravement, est que Mlle de Soubeynes est la nièce par alliance de ma mère… Je ne doute pas que toutes ces pièces ne soient reconnues exactes et concluantes… Me permettez-vous de vous demander quelle ligne de conduite vous comptez suivre? Le tuteur de Mlle Ethel est-il averti?

 - La tutrice d'Ethel est la supérieure du couvent où elle a été élevée… Je n'ai eu le temps d'avertir personne, mais je me proposais de confier toute cette affaire à un avoué, et de le prier de faire tout d'abord une démarche de conciliation et d'accommodement, démarche qui, maintenant que je sais qui est Mme Gaston de Soubeynes, me semble d'autant plus commandée et d'autant plus assurée du succès.

 - Voulez-vous m'autoriser à faire part de tout ceci à ma mère, et aurez-vous la bonté de tenir la chose secrète jusqu'à ce que vous m'ayez revu? Il me semble préférable de ne pas faire intervenir les complications de la procédure dans des arrangements de famille qui peuvent, qui doivent être pris à l'amiable.

 - Parfaitement. Vous verrai-je demain?

 - Sans aucun doute, Madame, j'aurai l'honneur de revenir.

 Il serra la main que lui tendait Mme Duverrier, s'inclina profondément et sortit du salon.

 Comme il refermait la porte, une forme confuse qui traversait l'antichambre peu éclairée s'arrêta brusquement.

 - Monsieur Daumier!... balbutia une voix hésitante.

 Il reconnut Ethel, la salua, et, singulièrement ému, attendit ce qu'elle allait dire.

 Elle hésita un instant, puis se décida à parler.

 - Je ne sais ce que Mme Duverrier vous a raconté, dit-elle avec agitation. Elle est très bonne, mais elle ne sait pas… elle ne comprend pas…

 La pauvre fille tordait ses doigts frêles avec une sorte de désespoir.

 - Elle ne m'a parlé que dans votre intérêt, répondit Yvan avec douceur. Soyez persuadée que je désire sincèrement que justice vous soit rendue.

 - Ce n'est pas cela… Je voulais vous dire seulement que, quoi qu'il arrive, je ne consentirai jamais à intenter un procès à… à la femme généreuse qui a donné à ma mère son dernier lit de repos…

 Yvan tressaillit. Un de ses pénibles souvenirs était l'impression que lui avait fait éprouver la sécheresse de sa mère, lors de cette scène déjà lointaine du cimetière Saint-Ouen.

 - Si, comme je n'en doute pas, vos droits sont fondés, ma mère s'empressera de vous rendre ce qui vous est dû, dit-il d'une voix altérée. Mais ne parlez plus d'un fait très simple, qui ne mérite aucunement la reconnaissance que vous témoignez…

 Et la saluant avec respect, il prit sa pelisse et sortit au moment om Julien, qui se ne pressait jamais, arrivait pour lui offrir ses services.

 En descendant l'escalier, il croyait revoir encore Ethel. Comme dans l'ombre, avec son visage ému et couvert de larmes, elle ressemblait à sa mère!... La figure pâle de la pauvre Mary hanta l'esprit d'Yvan pendant le trajet de la rue de la Ville-l'Evêque. Il cherchait à se représenter ce qui aurait pu arriver si sa mère n'avait refusé d'écouter la jeune étrangère. Peut-être ne fût-elle pas morte; du moins ses derniers jours eussent été paisibles, entourée de soins, et elle s'en fût allée tranquille sur l'avenir de sa fille… Naturellement, Mme de Soubeynes n'avait pas cru un instant à son récit; n'était-elle pas coupable, cependant, d'avoir refusé d'en vérifier l'exactitude?

 Et son mot d'enfant: "Vous êtes méchante, maman!" lui revenait à la mémoire, en lui causant une singulière impression de souffrance.

 La porte cochère de l'hôtel était refermée et la cour, faiblement éclairée par les becs de gaz de l'entrée, rendue à sa solitude. Le valet de pied, qui lisait près du poêle du vestibule, fit disparaître son journal.

 - Madame a demandé plusieurs fois si monsieur était rentré.

 - Où est ma mère?

 - Dans le salon orange, monsieur.

 Yvan ouvrit une porte à droite, et, soulevant une portière de peluche, pénétra dans un tout petit et très élégant réduit qui jadis servait d'annexe à l'office, et que sa mère avait fait aménager et meubler avec le goût qu'elle apportait à toutes choses.

 Il était en ce moment discrètement éclairé par une lampe à abat-jour dépoli. Mme de Soubeynes se trouvait dans l'ombre, assise près de la cheminée, et encore vêtue de sa toilette de la journée: une robe de brocart vieux rouge, à bouquets, mélangé de velours et de vieux point. Avec ses admirables cheveux blancs, qui, relevés d'une manière seyante, faisaient ressortir l'éclat de ses yeux noirs, elle ressemblait à l'une des aïeules dont les portraits étaient placés dans la bibliothèque. Toutefois ces portraits de marquise du dernier siècle se distinguaient en général par un sourire stéréotypé, par une expression de suprême insouciance et de joie, vraie ou affectée, tandis que la physionomie de Mme de Soubeynes offrait des variations presque tragiques. Elle souriait souvent, à la vérité; mais dès qu'elle était seule ou qu'elle ne se croyait plus observée, une expression de fatigue et de découragement se peignait sur ses traits et révélait à quel point elle prenait sur elle pour ne pas montrer au monde ce visage tourmenté ou lassé.

 Son fils la surprit dans un de ces moments où l'arc de ses lèvres se détendait avec fatigue, où des rides semblaient se creuser sur son beau front, et où son regard, sombre et anxieux, semblait témoigner de luttes intérieures ou tout au moins d'un ennui décevant. Elle ne put assez vite recomposer son visage pour qu'il ne ressentît point une soudaine inquiétude.

 -Vous semblez fatiguée, ma mère, dit-il, se penchant pour l'embrasser. Avez-vous eu beaucoup de monde, ou souffrez-vous de votre névralgie?

 Elle passa ses doigts blancs sur son front, comme si ce contact léger eût pu en effacer les rides légères ou, mieux encore, chasser les soucis.

 - Je ne suis pas plus fatiguée qu'à l'ordinaire. Mais tu es en retard, Yvan, et justement, j'ai des projets pour ce soir.

 - Je vous demande mille fois pardon s'il est un peu plus de huit heures. J'avais un mauvais cheval.

 - Pourquoi t'obstines-tu à ne pas te servir des miens?

 - Je n'y manque pas à l'occasion, et le petit retard qu'on eût mis à atteler se serait en effet trouvé compensé par la différence d'allure.

 - Sonne, je te prie, afin qu'on serve immédiatement.

 Il y avait dans le ton de ces paroles quelque chose d'un peu sec ou d'impatient.

 Yvan tira le cordon de la sonnette.

 - Et où allez-vous ce soir?

 - A un concert, salle Erard. C'est pour une jeune fille que les Bloville patronnent, et qu'ils veulent lancer dans les salons. Je n'ai pu leur refuser, et ils doivent venir me prendre.

 - Alors, vous n'avez pas besoin de moi?

 - Je serais bien aise que tu vinsses. Tu n'as pas de projets?

 - Non, pas de projets, mais un grand mal de tête.

 Mme de Soubeynes se redressa vivement, et, frappée d'un changement dans la voix de son fils, elle le regarda avec attention.

 - Depuis quand souffres-tu? dit-elle d'un ton tout différent. Ce n'est qu'un mal de tête?

 - Oh! oui… Et mon mal a une cause morale plutôt que physique.

 - Une cause morale? Des ennuis de service, peut-être? Je t'ai toujours dit que, dans ta situation, il est absurde de s'astreindre à un esclavage semblable…

 - Non, il ne s'agit pas d'ennuis de service. Je vous dirai cela plus tard. Voici qu'on nous sert… J'avais espéré que vous seriez libre ce soir.

 - Je ne puis faire faux-bon aux Bloville… Un mot avant d'aller dîner… il n'est pas question de… de mariage?

 - Oh! non, certes!

 Il fit cette réponse sans hésiter, avec conviction; puis, sans savoir pourquoi, il songea immédiatement aux yeux d'un bleu profond qu'il avait vus, ce jour-là, animés d'expressions si diverses, et il se demanda si la jeune compagne de Mme Duverrier pourrait devenir la commensale de sa mère.

 La conversation languit pendant le dîner. Yvan faisait un effort pour répondre à sa mère qui, de son côté, essayait non sans peine de se remémorer les menues nouvelles qu'elle avait apprises, ce jour-là, de ses visiteurs. Ni l'un ni l'autre ne mangèrent, et le repas se trouva si vite expédié que Mme de Soubeynes, regardant l'heure, dit à son fils:

 - Si tu veux que nous prenions notre café dans le petit salon, je crois que j'ai une demi-heure à te donner avant de partir.

 Elle fit signe au domestique, qui plaça immédiatement sur un plateau le petit matériel qu'on apportait d'ordinaire dans la salle à manger lorsque la mère et le fils étaient seuls, et ils passèrent dans le joli réduit où flambait un bon feu, et où Mme de Soubeynes prit son siège favori, près duquel le domestique posa le plateau sur une étagère.

 Ils étaient seuls, enfin. La mère remplit elle-même les deux tasses et en tendit une à Yvan, qui la déposa sur la cheminée, tandis qu'elle-même buvait avec une sorte d'avidité le breuvage excitant.

 - Qu'as-tu donc à me dire, Yvan? demanda-t-elle avec une inquiétude qu'elle cherchait en vain à déguiser, et les yeux attachés sur la physionomie de son fils.

 Celui-ci était très pâle. Il s'assit en face d'elle.

 - Je crains que le sujet que je vais aborder ne vous soit très pénible. Mais je ne puis garder le silence… Toutefois, si vous le préférez, j'attendrai à demain.

 - Attendre! Attendre une confidence qui te bouleverse ainsi! Parle vite.

 - Il faut, ma mère, quelque désagréable que ce soit, que je remonte dans le passé… Vous n'avez pas oublié la visite de cette jeune femme étrangère, qui disait porter votre nom, et dont vous jugeâtes les réclamations mal fondées.

 La pâleur de cendre qui couvrit le visage de Mme de Soubeynes prouva à son fils qu'elle n'avait pas oublié cet incident déjà lointain.

 - Le souvenir auquel tu fais allusion n'a en effet rien d'agréable, dit-elle froidement. Je pense que tu crois avoir une raison sérieuse pour l'évoquer. Cette femme, qui se disait la veuve de mon beau-frère, est morte elle-même. Pourquoi m'en parles-tu?

 - Parce qu'elle a laissé une fille, et que j'ai la preuve que ses réclamations étaient fondées.

 Une expression mêlée d'incrédulité et de colère passa un instant sur le visage de Mme de Soubeynes; mais elle eut assez d'empire sur elle-même pour ne pas répondre immédiatement. Elle étendit le bras, se versa une seconde tasse de café, et a but d'un trait sans prendre le temps d'y mettre du sucre.

 - Tu es jeune, Yvan, dit-elle enfin avec une tranquillité que démentaient les vibrations de sa voix. Je regretterais de te voir prendre le rôle de redresseur de torts; il pourrait s'identifier avec celui de dupe… Tu ne saurais d'ailleurs que te compromettre en te faisant l'appui d'orphelines plus ou moins apocryphes…

 Yvan rougit, et ses yeux lancèrent un éclair.

 - Je suis peut-être plus mûr que vous ne le croyez, ma mère… Mais je vous serai très reconnaissant de vouloir bien écouter sérieusement une communication très grave, et de mettre de côté un ton de persiflage qui met très péniblement à l'épreuve le respect dont je ne dois ni ne veux m'écarter envers vous.

 Elle comprit qu'elle était allée trop loin, et que chez l'homme discipliné par de solides principes, il y avait encore quelque chose de l'enfant violent et indompté dont les colères la trouvaient jadis souple et docile.

 - Je n'ai pas voulu te froisser, répliqua-t-elle plus doucement, mais seulement te mettre en garde contre des intrigues très capables de séduire un cœur généreux. Cette jeune fille s'est adressée à toi? Rien que l'incorrection d'une telle démarche aurait dû te servir d'avertissement…

 - Vous vous méprenez. Ecoutez mon récit, que je ferai aussi court que possible…

 Il raconta alors à sa mère ce qui s'était passé au cimetière, puis chez Mme Duverrier. Elle l'écoutait sans l'interrompre, les yeux attachés sur le feu, et une main posée sur son visage, comme pour se garantir d'une chaleur trop vive. Il lui tendit une fois un écran qu'elle repoussa d'un geste, sans le regarder. Elle ne changea de position que pour se verser du café à deux ou trois reprises. Yvan s'interrompit brusquement.

 - Ma mère, vous vous ferez mal! Avec vos nerfs malades, vous avez tort d'abuser ainsi du café.

 - Laisse, ce n'est pas d'aujourd'hui, cela me soutient… Continue.

 Il terminait son récit au moment même où M. de Bloville, entrant en hâte dans le petit salon, venait prendre Mme de Soubeynes, que sa femme attendait dans sa voiture.

 Yvan admira involontairement l'empire extraordinaire que certaines femmes exercent sur l'expression même de leur visage. Un cercle bleuâtre, qui s'était formé autour des paupières, accusait seul l'émotion que sa mère avait dû ressentir. Alors que lui-même ne répondait qu'avec effort aux banalités de M. de Bloville, elle causait, souriait, et semblait n'avoir jamais eu de soucis.

 Sa femme de chambre l'enveloppa de sa pelisse et de sa mantille.

 - Le lieutenant n'est pas des nôtres? Demanda M. de Bloville, la voyant tendre la main à son fils.

 - Yvan a la migraine, et les hommes savent mal supporter ces misères, dit-elle en souriant.

 Elle sortit au bras de son vieil ami, et Yvan, resté seul, alla s'enfermer dans sa chambre, mais non pour reposer, car il n'essaya pas même de dormir. Ce ne fut que vers le matin qu'il s'enveloppa d'une fourrure et s'étendit sur le divan pour une ou deux heures.

XVI.

 Mme de Soubeynes rentra un peu après minuit. Elle se fit décoiffer et déshabiller, puis demanda un peignoir et renvoya sa femme de chambre.

 Elle non plus ne se coucha pas. Elle passa un certain temps à feuilleter des papiers déjà jaunis, ayant appartenu à son mari, puis elle chercha longtemps dans ses tiroirs un carnet légèrement défraîchi, pour y retrouver une adresse qu'elle reporta avec soin sur les tablettes d'ivoire qui lui servaient actuellement de memorandum. Tout cela fait, elle ranima son feu, versa de l'éther sur son front et ses mains, et s'assit près de la cheminée.

 Sa respiration était écourtée par une sorte d'oppression nerveuse, et de temps à autre, d'affreux tressaillements la secouaient toute entière. Elle versa alors une forte dose d'éther dans un peu d'eau sucrée et l'absorba rapidement. Quelques instants après, sa tête se renversa contre le dossier de son fauteuil, et elle s'assoupit. Mais quel sommeil, mille fois plus pénible que la veille! Des visions terribles semblaient s'offrir à elle, des gémissements inarticulés s'échappaient de ses lèvres, ses mains s'agitaient et se tordaient anxieusement, et cependant elle ne pouvait secouer ce sommeil, ou plutôt cette torpeur qui ramenait de si pénibles rêves. Ce ne fut que vers sept heures du matin qu'elle put enfin ouvrir les yeux, horriblement brisée, mais soulagée d'apercevoir le faible rayonnement d'un jour d'hiver entre ses rideaux. Elle prit du bois dans l'antichambre et ranima encore une fois son feu, puis elle s'habilla seule, et décrocha dans une garde-robe un long manteau de voyage qu'elle venait de faire faire en vue d'un départ possible pour Nice. Elle prit un chapeau rond, l'entortilla d'un épais voile de gaze, et, ainsi vêtue, se regarda dans la grande glace de son cabinet de toilette, et se rendit compte qu'elle ne pouvait être reconnue. Il était alors sept heures et demie; tout reposait encore dans la maison. Elle descendit sans bruit, traversa la cour, et frappa à la porte de la loge d'où le concierge, non encore levé, tira le cordon.

 C'était peut-être la première fois qu'elle se trouvait à cette heure dans les rues. Un insurmontable besoin d'agir l'avait poussée. L'heure était encore trop matinale pour la démarche qu'elle projetait; et cependant, mieux valait errer dans les rues désertes que mourir d'anxiété dans sa chambre bien close… Surtout, elle ne voulait pas revoir son fils avant d'avoir éclairci certain point de son récit: était-ce M. Lemire qui avait rendu à la fille de Mary de Soubeynes les papiers de l'existence desquels elle-même avait fini par douter?

 Paris s'éveillait à grand'peine par ce jour terne et froid. Seules les crèmeries étaient ouvertes, seuls des ouvriers et des femmes modestement vêtues passaient sur le trottoir, tandis que des voitures de maraîchers se rendaient au marché de la Madeleine.

 Mme de Soubeynes commença à monter lentement le boulevard Malesherbes. Mais l'heure n'avançait pas au gré de ses désirs. Elle regarda l'heure à l'horloge de Saint-Augustin, et voyant décidément qu'il était trop tôt, elle entra dans l'église et s'assit, fiévreuse et fatiguée.

 Il lui était arrivé quelquefois d'assister dans ce même sanctuaire à la messe d'une heure. L'aspect en était maintenant bien différent. La vaste nef était à peu près vide, les fidèles se concentraient vers la chapelle de l'abside et les autels environnants. Point de toilettes chatoyantes, mais des femmes discrètement vêtues, comme le bon goût l'exige à cette heure matinale. Mme de Soubeynes avait toutefois l'œil trop exercé pour ne pas distinguer parmi ces costumes presque uniformes un certain nombre de femmes du monde. Même elle reconnut la marquise de Litolles, une des beautés de la saison. Cette jeune femme, dont on disait les goûts sérieux et la conversation singulièrement élevée, sortait beaucoup pour complaire à son mari. Mme de Soubeynes l'avait rencontrée la veille au concert. Maintenant, elle regardait avec curiosité ce visage aux lignes idéalement pures, levé vers l'autel avec une expression presque céleste, et elle se souvint d'avoir parfois remarqué, au milieu d'une fête, cette même expression passant comme un éclair dans les yeux profonds de Mme de Litolles. Elle soupira. Sa foi, à elle, était presque éteinte. Et cependant, si une jeune femme brillante et adulée, ayant devant elle une longue perspective de plaisirs et de succès, se dérobait au monde et goûtait dans un mystérieux épanchement avec Dieu les joies et la paix qui se reflétaient sur son visage, quelles consolations n'y devait pas trouver à son tour la femme déjà mûrie qui descendait à regret la pente de la vie, qui n'avait d'autre perspective humaine que l'oubli ou l'indifférence d'un monde qui se détourne de la vieillesse, et qui entrevoyait avec une sombre jalousie le moment où une autre affection, plus jeune, plus ardente, la placerait au second rang dans le cœur de son fils?

 Mais pour ranimer cette foi vacillante, il y avait un effort à faire, un remords à calmer, une barrière à abaisser entre Dieu et son âme… Elle secoua brusquement la tête, comme pour imposer silence à sa conscience, qui commençait à parler dans le recueillement de cette église silencieuse; et comme Mme de Litolles se levait, prenant sur sa chaise un gros paquet enveloppé de papier gris, elle se leva comme elle et sortit de l'église.

 Il était huit heures et demie; elle pouvait maintenant se rendre chez M. Lemire, le trajet étant d'une demi-heure environ. Par une singulière coïncidence, Mme de Litolles marchait devant elle. Comme elle, elle monta la rue de Rome et traversa le boulevard extérieur. A sa grande surprise, Mme de Soubeynes la vit entrer dans une maison de pauvre apparence, après s'être renseignée dans l'humble boutique qui en occupait le rez-de-chaussée. Mme de Soubeynes eut un instant l'idée qu'elle allait, elle aussi, voir quelque homme d'affaires interlope; mais cette supposition s'accordait mal avec ce qu'elle savait de la marquise, et surtout avec l'expression calme et radieuse de ses traits: il s'agissait plutôt d'une visite charitable.

 Quelles que fussent ses propres préoccupations, elle céda à un moment de curiosité et entra à son tour dans la boutique.

 - Avez-vous des pauvres dans cette maison? demanda-t-elle à la marchande qui rangeait dans la montre quelques objets de lingerie commune.

 - Vous parlez du couvreur qui s'est cassé la jambe, madame? De bien braves gens, qui s'étaient suffi jusqu'à présent, comme je le disais il n'y a qu'un instant à une jeune dame que vous avez peut-être vue entrer… Mais quand la maladie vient, c'est fini, on s'endette, on meurt de faim… Heureusement on a parlé d'eux à cette dame… Madame y va-t-elle aussi?

 - Non, je ne le puis en ce moment… Mais…

 Le regard de Mme de Soubeynes parcourut l'humble étalage.

 - Mais peut-être quelques-uns de ces objets seraient-ils utiles à cette famille… Il y a des enfants?

 - Quatre, madame.

 - Choisissez ce qui peut leur être utile, s'il vous plaît…

 Et remettant une pièce d'or à la marchande, qui se confondait en remercîments, elle sortit, singulièrement impressionnée.

 Ainsi, il y avait près d'elle, dans son monde, des femmes qui menaient à l'insu de tous cette existence en partie double, qui, sacrifiant aux exigences de leur situation, le soir brillaient dans un salon ou s'en allaient le matin chez les pauvres! Qui lui eût dit que les petits pieds qu'elle avait souvent admirés, chaussés de satin, gravissaient des escaliers rudes et sordides? Elle s'étonnait, mais un germe mystérieux se trouvait déposé au fond de son cœur, prêt à se développer sous quelque influence favorable…

 La brillante et aimable femme qui, pendant ce temps, consolait le pauvre blessé, ne se doutait pas qu'elle avait imité le bon saint François d'Assise qui, ayant dit un jour à l'un de ses frères: "Allons prêcher!" se contenta de se promener silencieusement par les rues de la ville. Son sermon, c'était de montrer son pauvre habit et ses pieds nus, protestation contre la folie des richesses et la passion des aises de la vie, qui abaissent tout niveau moral et détruisent l'énergie d'un peuple, c'était de faire voir la joie mystérieuse qui rayonnait sur son front, joie plus haute et plus pure que les plaisirs d'ici-bas.

 La marquise de Litolles avait, elle, prêché la charité.

 Enfin Mme de Soubeynes arriva rue des Dames. Un groupe nombreux et bruyant, composé en grande partie de femmes du peuple, s'agitait devant la maison. Elle eut quelque peine à se frayer un passage au milieu de cette foule, qui accablait d'invectives une personne dont elle n'entendit pas le nom.

 - Il m'a volé trois cents francs! vociférait une grosse femme échevelée.

 - Et à moi quatre mille! gémissait une autre.

 - Et on ne le rattrapera pas, soyez-en sûrs! Hier et avant-hier il était malade, disait son clerc, et aujourd'hui le clerc même ne vient pas… Il est parti, on ne le prendra pas, allez!

 - Il faut toujours aller cherche la police…

 Mme de Soubeynes s'arrêta.

 - De qui parlez-vous? demanda-t-elle à la grosse femme, qui avait réussi à pénétrer jusque dans la cour.

 - Eh! de ce voleur de Lemire, qui me refuse mes trois cents francs depuis six mois, et qui ne vient plus à son bureau… Ah! voici le commissaire!

 Mme de Soubeynes recula vivement et baissa encore son épais voile de gaze. Elle se tint dans un coin de la cour, tandis que le commissaire de police, accompagné d'un serrurier, montait au bureau de l'agent d'affaires. Le concierge, aide de deux gardiens de la paix, eut fort à faire pour contenir la foule hurlante des femmes, qui voulaient le suivre.

 La visite du bureau ne fut pas longue. Le commissaire reparut dans la cour.

 - La caisse est vide, et il n'y a plus là-haut un seul papier. Si cet homme refusait de vous rendre votre argent, il fallait porter plainte plus tôt.

 Un concert de lamentations lui répondit.

 Le commissaire déclara qu'on payait toujours cher les gros intérêts qui servaient d'abord d'appât aux agences véreuses, et il se fraya avec peine un passage à travers le groupe.

 - M. Lemire est en fuite? dit une voix hésitante, au moment où il regagnait la rue.

 Il se retourna et vit une femme de tournure élégante sous son long manteau, et soigneusement voilée de gaze marron.

 - Oui, madame, il est en fuite… Est-ce que vous aussi vous êtes laissée aller à lui confier de l'argent?

 - Oh! non, mais… mais il s'occupait d'une affaire qui… Que sont devenus ses papiers?

 - Il les a détruits ou emportés, il n'en reste pas un vestige là-haut…

 Et tandis que le commissaire la regardait avec curiosité, se livrant à de mystérieuses suppositions sur son compte, Mme de Soubeynes s'éloigna rapidement.

 - Il a vendu les papiers, se disait-elle. Mais vais-je me laisser dépouiller par la première intrigante venue? Qui me dit même qu'il s'agisse vraiment de la fille de cette femme?... Une personne habile, en tout cas, qui a déjà su en imposer à mon fils, ajouta-t-elle avec un amer sentiment de jalousie.

 La porte de l'hôtel était ouverte: elle rentra sans être aperçue du concierge. Un domestique qu'elle rencontra faillit tomber de son haut; cette sortie matinale et cette toilette destinée à passer inaperçue n'étaient pas dans les habitudes de sa maîtresse.

 Il alla frapper à la porte d'Yvan.

 - J'ai entendu Monsieur demander à Juliette si Madame avait donné… Madame vient de rentrer.

 - Ma mère était sortie? s'écria involontairement Yvan.

 Il jeta le journal qu'il essayait de parcourir pour tromper son attente, et gravit en quelques bonds l'escalier.

 - Madame n'a pas encore sonné, dit la femme de chambre qui, une petite éponge à la main, lavait soigneusement les plantes exotiques qui garnissaient le palier du premier étage.

 Il ne l'écouta pas et frappa à la porte de sa mère. On ne répondit pas tout d'abord. Il frappa de nouveau, et Mme de Soubeynes vint enfin lui ouvrir. Son manteau et don chapeau avaient disparu.

 - Si je vous avais su levée, chère mère, je serais venu avant de partir pour la caserne… Vous venez seulement de rentrer?

 Elle eut l'air contrarié.

 - Juliette ne vous savait pas sortie, continua-t-il. Avez-vous besoin d'elle?.... Mais comme tout ici est imprégné d'éther! reprit-il avec une inquiétude soudaine. Je crains que vous ne soyez plus souffrante que vous ne le dites; autrement, auriez-vous recours à toutes ces choses qui, à mon avis, vous sont nuisibles, et qui ne sauraient vous donner qu'une force factice et passagère? Je ne puis croire que notre docteur autorise l'abus de café, ou conseille l'usage exagéré de l'éther…

 - Cela m'est nécessaire cependant, et si tu veux que nous reprenions le sujet qui te tenait si fort au cœur hier au soir, il faut que tu me laisses agir à ma guise…

 Elle sonna.

 - Madame veut-elle déjeuner? demanda Juliette, jetant un regard de surprise promptement réprimée sur la robe de sa maîtresse.

 - Donnez-moi du café.

 Elle causa avec son fils de choses insignifiantes jusqu'au moment où la servante, lui ayant apporté ce qu'elle demandait, quitta la chambre. Alors elle se versa coup sur coup deux tasses de café très fort, puis se tourna vers Yvan.

 - Répète-moi ce que tu m'as dit hier soir, dit-elle brièvement.

 Elle l'écouta sans l'interrompre, puis étudia elle-même les notes qu'il avait prises sur son carnet, et qui n'étaient autres que la nomenclature des papiers qu'il avait lus.

 - Ainsi, dit-elle, ces lettres et ces actes témoignent que mon beau-frère a survécu au naufrage, qu'il a changé de nom momentanément, et qu'il a survécu à son père?

 - Oui, et ces preuves sont irrécusables.

 - A la condition d'être vérifiées… Et comment prouve-t-on après tant d'années l'identité de l'enfant?

 - Elle a été confiée par sa mère elle-même à la supérieure du couvent qu'elle n'a quitté que depuis quelques mois. En outre, la maîtresse de l'hôtel meublé où est morte Mme Lionel de Soubeynes vit encore, et n'a pas perdu de vue Mlle Ethel.

 - Les actes de naissance, de mariage, de décès, etc., ont pu être fabriqués par le misérable qui les a vendus.

 - La supérieure, désirant constituer un état civil à Mlle de Soubeynes, a fait venir d'Amérique, il y a longtemps déjà, des extraits des actes dont vous parlez. Tout est absolument régulier.

 Mme de Soubeynes garda un instant le silence, puis dit avec aigreur:

 - Tu apportes à me dépouiller un empressement que je trouve au moins singulier…

 - Ma mère!... s'écria Yvan, froissé.

 Il se mordit la lèvre et reprit avec gravité:

 - S'il m'était prouvé que votre fortune tout entière était à un autre, je m'efforcerais en effet de vous dépouiller, et cela parce que je vous aime et vous respecte trop pour souffrir qu'une ombre d'injustice plane sur vous… Je ne vous demande pas d'agir dès aujourd'hui et à l'aveugle, mais de vous éclairer. Envoyez un homme d'affaires prendre connaissance de la situation.

 - On peut toujours défendre son bien. Je plaiderai, dit-elle résolument.

 Yvan pâlit.

 - Vous voudriez assumer l'odieux d'un procès que vous seriez assurée de perdre!

 - Lionel s'est marié contre la volonté de son père.

 - Sa femme l'ignorait. En tout cas, son père ne pouvait le déshériter… Ma mère, si c'est pour moi que vous tenez à cette part de fortune, cessez d'en prendre souci! Elle sera plus justement placée entre les mains d'une Soubeynes, et il me serait d'ailleurs insupportable d'être la cause d'une lutte qui vous amoindrirait, sans même sauver ce qui n'est point à vous.

 Elle se leva, et fit quelques pas dans la chambre avec agitation; puis, reprenant par un grand effort de volonté un calme apparent:

 - J'enverrai, dit-elle, un homme d'affaires chez cette dame, et je m'en remettrai à son opinion.

 Yvan prit sa mère dans ses bras et l'embrassa avec passion.

 - Je savais bien que vous ne pouviez être injuste, ma chère, chère mère!

 Elle se détacha de son étreinte avec une sorte d'impatience.

 - Mais je mets à tout cela une double condition, Yvan… Ne me parle plus de rien jusqu'au moment où mon conseiller légal se sera prononcé, et ne revois plus cette jeune fille.

 Yvan tressaillit.

 - Mme Duverrier trouvera étrange de ne pas me voir… Comment voulez-vous que je rompe avec elle?

 Mme de Soubeynes fit un geste impatient.

 - Je ne te parle pas de rompre, mais d'ajourner tes visites.

 - Vous y tenez absolument?

 - Absolument.

 - Je ferai donc ce que vous désirez; mais j'espère que vous ne tarderez pas, de votre côté, à envoyer chez Mme Duverrier l'homme de loi dont la décision me rendra ma liberté. Qui choisirez-vous?

 - Mais mon choix est indiqué: j'enverrai mon notaire.

 - Voulez-vous que je le mette au courant de la situation?

 - Oui, en ma présence.

 - Le ferai-je demander ce matin?

 - Si tu le veux; autant en finir tout de suite.

XVII.

 Yvan avait cru devoir avertir Mme Duverrier que l'homme d'affaires de sa mère, qui était presque un ami pour eux, aurait l'honneur de se présenter chez elle et de lui demander la permission d'examiner les titres d'Ethel, afin d'arranger, autant que possible, toutes choses à l'amiable.

 Mme Duverrier approuva cette démarche, et accueillit le notaire avec une parfaite bonne grâce. Elle avait prié son vieil ami M. de Montbel d'assister à l'entrevue. Les deux doctes personnages examinèrent, discutèrent, et convinrent qu'Ethel possédait des titres indubitables, avec la réserve, de la part du mandataire de Mme de Soubeynes, de corroborer certains renseignements, de vérifier la provenance des lettres d'Amérique, et d'établir par lui-même l'identité d'Ethel.

 Toutes ces démarches diverses, grâce aux paquebots transatlantiques et au câble sous-marin, ne durèrent que quelques semaines, au bout desquelles Me Duponchet se présenta chez Mme de Soubeynes, et lui déclara que sa conviction, fortifiée de l'opinion d'un avocat illustre, était absolument arrêtée, et qu'il serait insensé aussi bien qu'injuste de soutenir un procès dont la perte était certaine.

 Ces semaines de délai avaient lourdement pesé sur tous ceux qu'intéressait de si près la solution attendue. Mme de Soubeynes avait prié son fils de ne pas aborder un sujet si désagréable, tant qu'il n'y aurait aucun fait nouveau à discuter. Elle continuait sa vie mondaine et affectait une complète liberté d'esprit. Seule, sa femme de chambre aurait pu signaler une recrudescence dans l'affection nerveuse dont elle souffrait depuis tant d'années, et elle avait plus que jamais recours aux remèdes dont l'abus, en lui prêtant une force trompeuse, rendait plus profonds les ravages de sa maladie.

 Yvan était encore trop jeune pour posséder un tel empire sur ses impressions. Il était agité, nerveux, tantôt recherchant la solitude, tantôt essayant par des exercices forcés, et surtout par d'interminables promenades à cheval, de calmer la fièvre d'attente qui le dévorait. Ce qui causait surtout son trouble, c'était la promesse que lui avait arrachée sa mère de ne pas voir Mme Duverrier ni Ethel tant que dureraient les pourparlers entamés. Il avait essayé de faire revenir Mme de Soubeynes sur cette interdiction, qu'il ne savait comment expliquer à la vieille dame; mais sa mère lui avait opposé sa parole et avait refusé de lui rendre sa liberté.

 Que devaient penser Mme Duverrier et Ethel de sa conduite au moins singulière? L'idée que l'une ou l'autre pouvait l'accuser d'un sentiment intéressé, le croire fâche des revendications de la jeune fille, cette idée le rendait à moitié fou. N'y tenant plus, ne pouvant supporter d'être soupçonné, mal jugé, il se décida à écrire à Mme Duverrier. Il exprimait son regret de ne point la voir, alléguant l'intention de sa mère de ne nouer des relations avec Ethel que lorsque l'identité de cette dernière lui serait parfaitement démontrée. Il ajoutait que, pour son compte, il ne gardait pas un seul doute, et qu'en se conformant au désir de sa mère, il regrettait de ne pouvoir assurer dès ce jour Mlle de Soubeynes de la satisfaction sincère qu'il éprouverait à lui voir rendre justice.

 Cette lettre arriva à point nommé pour calmer l'imagination d'Ethel, désolée d'être entraînée malgré elle dans une situation qu'elle déclarait odieuse. Elle était bien près de se croire un monstre d'ingratitude, et supposait qu'Yvan la jugeait ainsi et ne voulait plus l'approcher.

 Mme Duverrier, elle, commençait à être franchement irritée de ne point voir son jeune ami, et attribuait à sa conduite, comme il l'avait craint, un motif intéressé. Elle s'apaisa à la lecture de sa lettre, et gourmanda Ethel, qui s'était mise à pleurer, un peu de joie en constatant qu'Yvan ne lui en voulait pas d'être la petite-fille et l'héritière du vieux vicomte, un peu de chagrin à la pensée que Mme de Soubeynes semblait si peu cordiale à son égard.

 - Ma chère, dit la vieille dame, il faut voir les choses au point de vue pratique. Cette dame, qui n'est point, comme vous, isolée en ce monde, et qui a très probablement plus de nièces et de cousins qu'il n'en faut à son bonheur, cette dame, dis-je, n'a nul sujet de se réjouir en apprenant votre existence, et elle se serait passé de l'obligation dans laquelle elle va se trouver de partager sa fortune avec vous.

 - Alors vous croyez qu'elle ne voudra pas me voir? demanda Ethel, dont les larmes recommencèrent à couler.

 - Je n'ai pas dit cela. Laissez faire le temps. Quand les faits seront accomplis, quand sa mortification, qui est très naturelle, sera calmée, elle fera contre mauvaise fortune bon cœur, et si c'est une femme d'esprit, elle ne refusera pas de vous recevoir… Je sais bien ce que je ferais à sa place, ajouta-t-elle entre ses dents.

 - Mais ce qui me désespère, c'est justement de lui apparaître en ennemie et de lui enlever une partie de sa fortune! reprit Ethel d'un ton désolé. Ai-je besoin de tant d'argent? Je ne voudrais d'elle qu'une petite somme, de quoi être indépendante…

 - Ta, ta, ma chère, vous n'êtes pas majeure, heureusement, et ni vos amis ni vos conseils ne vous laisseront faire de folies. Voyons, pensez à autre chose, et ayez-moi une autre mine… Vos yeux sont creusés par l'insomnie, vous êtes pâlotte, et vous ne savez plus sourire!

 Ethel était réellement malheureuse. Elle songea à écrire à Mme de Soubeynes. Mais sa nature timide s'effrayait d'une démarche si osée. Agir en secret lui répugnait. Et que dirait Mme Duverrier si elle voyait arriver une réponse!

 Ce fut un matin, vers onze heures, que Me Duponchet eut avec Mme de Soubeynes la conférence dont j'ai parlé.

 Elle reçut cette communication avec un calme apparent, et demanda quelle serait sa situation s'il fallait en venir à une restitution.

 - Vous êtes encore favorisée dans cette occurrence désagréable, répondit le notaire. Le testament de votre beau-père, fait à l'époque du mariage de M. Lionel, avantageait votre mari de toute la quotité disponible, ce dont vous bénéficiez aujourd'hui. La somme à restituer est cependant considérable: environ sept cent mille francs. Mais, grâce à l'élévation de certaines valeurs, et grâce aussi à la sagesse qui vous a fait accroître votre fortune, cette brèche sera moins sensible pour vous aujourd'hui qu'elle ne l'eût été lors du décès de votre mari.

 Une contraction avait passé sur le visage de Mme de Soubeynes en entendant le chiffre émis par le notaire.

 - Vous avez consulté des légistes, comme nous en étions convenus?

 - Oui, et leur avis est unanime; si nous cherchions à résister aux revendications de Mlle de Soubeynes, nous perdrions immanquablement un procès dont l'odieux, sans parler des frais, retomberait sur nous.

 Elle jouait avec ses bagues, tout en l'écoutant d'un air impénétrable qui rappela vaguement au notaire le Sphinx antique. Il hésita un instant et reprit:

 - Vous avez vu jadis Mme Lionel?

 Elle tressaillit et resta trois ou quatre secondes sans répondre.

 - Que voulez-vous dire?... Si je l'ai vue, j'ignorais qui elle était et quels droits elle pouvait faire valoir.

 - Il y a, dans le dossier que j'ai compulsé, une note écrite de la main de Mme Lionel de Soubeynes peu de jours avant sa mort, et faisant allusion à une démarche tentée auprès de vous. Vous la prîtes, disait-elle, pour une intrigante, et vous refusâtes d'examiner ses titres.

 Le visage de Mme de Soubeynes, qui avait pris une couleur de cendre, se ranima légèrement.

 - Qui n'eût fait comme moi? Je croyais mon beau-frère mort depuis plusieurs années; si c'était une erreur, un jugement l'avait confirmée, et tout à coup une femme inconnue venait m'assurer qu'elle était sa veuve et qu'il n'était décédé que depuis quelques mois. Je crus à une imposture, et la priai de sortir.

 - C'était là une conduite très explicable, et même très naturelle… Et maintenant, voulez-vous me donner vos ordres?

 - Si réellement je suis obligée de… de restituer, si la loi ne me donne pas raison… Il n'y a pas de prescription à invoquer?

 - En ce cas, il n'y a que la prescription trentenaire, dont nous sommes bien loin…

 - Et vous dites que tous les conseils que vous avez pris sont unanimes?

 - Absolument. L'affaire n'est pas discutable.

 - Alors, agissez au mieux de mes intérêts quant aux valeurs à sacrifier… Je vais avoir à effectuer des réformes, c'est terrible…

 Le notaire toussa.

 - Cette jeune fille, dit-il, évitant de donner à Ethel le nom de Soubeynes, qui semblait irriter sa cliente, cette jeune fille est une fort jolie personne.

 - Sa mère aussi avait dû être jolie, répliqua négligemment Mme de Soubeynes. Il fallait bien qu'elle compensât son origine obscure par quelques avantages pour avoir détourné le pauvre Lionel de sa famille.

 Le notaire fit un geste de protestation.

 - Pardonnez-moi, madame, mais vous paraissez mal informée des faits qui concernent votre beau-frère… M. Lionel, que j'ai bien connu et qui était ce qu'on appelle vulgairement un cerveau brûlé, était déjà brouillé avec sa famille et à peu près déclassé quand il a épousé miss Maulne, qui était institutrice, de famille modeste, mais fort honorable. Elle était très jeune, inexpérimentée, et le croyait sans parents.

 - Bah! une intrigante! Et j'ai lieu de croire que sa fille chasse de race.

 - Est-il sage d'être ainsi prévenue contre une personne qui tient dans son tablier une dot de sept cent mille francs? dit Me Duponchet avec une certaine expression de malice.

 Mme de Soubeynes fronça le sourcil.

 - Que voulez-vous dire? demanda-t-elle avec hauteur.

 - Qu'il y aurait un moyen de ne pas souffrir outre mesure des réformes dont vous parlez. Vous songez évidemment à marier votre fils, et en ce cas, il vous faudra le doter… Vous pourriez échapper à cette nécessité en adoptant certaine combinaison de famille… Voyez cette jeune fille, étudiez-la; ou je me trompe fort, ou elle sera souple et docile ente les mains d'une femme telle que vous. Songez qu'elle n'a point de parents, pas d'influence contrebalançant la vôtre, pas même un tuteur qui prenne ses intérêts à cœur pour se montrer exigeant au sujet de la fortune de son mari…

 Les yeux de Mme de Soubeynes étincelèrent.

 - Assez, dit-elle sèchement, cessez cette plaisanterie. Ni sa famille ni ce que je crois deviner de son caractère ne me conviennent pour Yvan. Cette jeune fille souple et naïve a su conquérir une part de ma fortune, et je ne doute pas que ses visées n'aillent plus loin: elle compte, j'en suis bien sûre, épouser mon fils. Mais je m'y opposerai, et je ne la verrai même pas, vous pouvez, à l'occasion, le dire soit à elle, soit à Yvan… Auriez-vous l'obligeance de tirer ce cordon de sonnette, cher monsieur? Je me sens fatiguée et ai besoin d'un calmant…

 Le notaire se hâta de prendre congé. Lorsque, quelques instants après, Yvan frappa à la porte de sa mère, Juliette l'avertit que celle-ci, en proie à une crise extrêmement douloureuse, attendait le docteur.

 Il entra précipitamment, et trouva Mme de Soubeynes péniblement oppressée, les traits décomposés, et secouée par des tressaillements cruels. Il oublia tout pour la plaindre et essayer de la soulager. Ce ne fut qu'au bout de quelques heures qu'elle put s'étendre et dormir un peu. Quand elle ouvrit les yeux, brisée, mais calme, elle vit son fils à con chevet et lui sourit.

 - Que tu es bon! Comment ferais-je, comment vivrais-je sans toi? dit-elle faiblement.

 - Je n'ai nul désir de vous quitter, chère mère… Vous souffrez moins?

 - Oui, je me sens beaucoup mieux, et je crois que je dormirai encore…

 Elle ferma un instant les yeux, puis, les rouvrant tout à coup:

 - Yvan, dit-elle, j'ai vu Me Duponchet.

 Yvan tressaillit.

 - Il n'y a pas moyen d'éviter une restitution, mon pauvre cher… Tu es appauvri de sept cent mille francs.

 Il se pencha vivement et l'embrassa.

 - Mais enrichi d'une œuvre de justice, mère chérie… Vous verrez comme cette fortune tombe bien, et quelle charmante créature vous aurez de plus à aimer!

 Mme de Soubeynes attendait sans doute ces paroles, car elle ne tressaillit pas, et sa physionomie ne refléta qu'une expression froidement déterminée.

 - Non, Yvan, je ne compte pas la voir.

 Il crut d'abord avoir mal entendu, et resta muet de surprise.

 - Vous ne comptez pas la voir! dit-il enfin. Mais elle ne vous a pas offensée! Ce n'est pas même elle, ce sont ses amis, c'est son curateur qui agissent dans le sens de ses droits!

 - Il te plaît de la croire; peu m'importe.

 - Mais vous amoindrissez votre rôle en lui tenant rigueur des droits que vous-même avez reconnus! Ma mère, vous paraîtrez n'avoir agi que sous la pression de la loi, vous aurez l'air de regretter cet argent!

 - Je le regrette, en effet, et je n'agis que contrainte et forcée… Cette jeune fille avait pour mère une petite institutrice, elle n'a pas été élevée dans notre monde; de plus, quoi que tu en dises, je crois avoir lieu de la juger défavorablement. Je ne veux pas la recevoir, te dis-je! Et si les principes religieux que tu fais sonner si haut t'inspirent quelque respect filial, je te défends de la revoir… Ne discutons donc pas plus longtemps sur ce sujet, et maintenant laisse-moi reposer.

 - Ma mère, s'écria-t-il, le visage défait, je comprends ce que vous ressentez en ce moment! Mais une telle décision n'est pas digne de vous! Laissez-moi espérer que dans quelques jours, dans quelques semaines…

 - Jamais! Je suis brisée, Yvan, laissez-moi…

 Et il sortit de la chambre bouleversé, navré, à demi fou.

XVIII.

 L'atmosphère est orageuse chez Mme Duverrier. Elle lit et relit avec une expression d'humeur de plus en plus marquée le billet suivant, qu'elle vient de recevoir:

 "Madame?

 "Ma mère est en ce moment fort souffrante; sa santé, depuis longtemps mauvaise, a été encore ébranlée par les événements de ces jours derniers.

 "Comme je pense que la ligne droite est toujours la meilleure, je vous dirai franchement qu'en ce moment elle ne désire pas voir Mademoiselle de Soubeynes, bien qu'elle reconnaisse ses droits et quelle soit disposée à lui restituer ce qui lui appartient. Ses hommes d'affaires s'entendront à ce sujet avec les vôtres de manière que tout soit arrangé à l'amiable et sans bruit.

 "Veuillez ne rien voir d'offensant pour votre jeune amie dans une façon d'agir qui peut très justement être considérée comme un effet de la maladie nerveuse dont souffre ma mère. J'espère de tout mon cœur que le temps fera son œuvre, et qu'elle ne se privera pas à tout jamais de la très vive satisfaction de connaître et d'apprécier une aimable parente.

 "Veuillez agréer, Madame, en attendant que l'état de ma mère me permette d'avoir l'honneur de vous voir, l'expression de mes sentiments les plus respectueusement dévoués,

 "Yvan Daumier."

 - Les nerfs!... Ah! les nerfs! C'est bientôt dit, et l'on croit y trouver une excuse pour toutes les bizarreries, toutes les impertinences et même tous les vilains sentiments qu'on rougirait d'appeler par leur nom… Cette dame est tout bonnement furieuse de vous rendre votre argent, conclut Mme Duverrier, s'adressant à Ethel qui, pâle te changée, s'essuie les yeux à maintes reprises.

 - Je comprends qu'elle ne veuille pas me voir… Elle me croit ingrate, réplique la jeune fille d'une voix altérée.

 Cette fois, Mme Duverrier se fâche.

 - Petite sotte! Vous lui devez vraiment une grande reconnaissance, après l'accueil qu'elle avait fait à votre mère! Allez, vous ne connaissez pas le monde! Les gens riches sont ceux qui tiennent le plus à l'argent. Voilà une femme qui, d'après ce que j'ai su, était pauvre quand elle s'est remariée; votre oncle lui laisse toute sa fortune, et maintenant elle se trouve lésée parce qu'il existe encore une Soubeynes pour revendiquer une part de cette fortune! Et notez qu'elle est favorisée encore, car votre grand-père avait avantagé son mari, et vous n'héritez pas, loin de là, de la moitié de ses biens!

 Cette conversation se reproduit périodiquement, avec des variantes. Mme Duverrier accuse par moments Yvan de penser comme sa mère. Ethel le défend avec chaleur: peut-il quitter Mme de Soubeynes alors qu'elle est malade? Et si, après tout, elle ne veut pas nouer de relations avec une nièce inconnue, son fils peut-il lui désobéir? La vieille dame fait alors tomber son irritation sur cette mère tyrannique et sur les névroses complaisantes de notre époque. Ethel pleure de nouveau, proteste contre ce qui se fait pour elle et malgré elle, et déclare qu'elle était mille fois plus heureuse avant cette perspective de fortune.

 Les affaires, cependant, marchaient avec rapidité. Mme Duverrier, se trouvant dans son élément, discutait les intérêts d'Ethel avec une compétence rare chez une femme. Comme, d'accord avec les conseillers de Mme de Soubeynes, elle préférait pour sa jeune amie des valeurs numéraires, il suffit de peu de semaines pour terminer une affaire que, des deux côtés, on désirait autant hâter que tenir secrète.

 - Vous voilà riche, Ethel, dit Mme Duverrier à la jeune fille, après lui avoir énuméré les titres sont elle avait relevé les différents numéros. Il s'agit maintenant de savoir ce que vous prétendez faire de votre liberté reconquise.

 Les yeux d'Ethel se remplirent de larmes.

 - Quand j'ai quitté le couvent, dit-elle, je rêvais un chez moi, si humble qu'il fût… Maintenant, j'ai peur de la solitude…

 Et elle fondit en pleurs.

 Mme Duverrier haussa les épaules.

 - Que vous êtes bien de votre temps! Voilà que, vous aussi, vous devenez nerveuse… Comme on pleure facilement à votre âge! Heureusement que ces larmes-là sont comme une rosée d'avril, qui ne laisse pas de traces dévastatrices. Eh! bien, ma chère, il me semble que vos désirs et vos craintes ne sont pas inconciliables. Vous êtes trop jeune pour vivre seule; d'ailleurs la solitude vous effraye, dites-vous. Mais vous pouvez avoir une maison, avec un chaperon respectable.

 Ethel se rapprocha vivement et lui prit les mains.

 - Est-ce que vous ne voudriez pas me garder? demanda-t-elle timidement.

 - Je le voudrais de tout mon cœur, ma chère, car tous ces temps-ci je suis singulièrement agitée à la pensée de me séparer de vous. Mais j'ai vraiment besoin qu'on me rende des services, et vous ne pouvez plus maintenant être demoiselle de compagnie.

 - Pourquoi pas? Vous avez dit souvent que je vous servais comme l'aurait fait une fille… Chère madame, gardez-moi!

 Les yeux de Mme Duverrier étaient singulièrement brillants, si brillants, qu'on eût cru y voir une larme.

 - Mais, Ethel, je ne dissimule pas que je suis autoritaire; ne vous offenserez-vous pas maintenant du ton un peu brusque dont, à mon âge, on ne se défait point?

 Ethel appuya sa joue délicate contre les mains de la vieille dame.

 - Gardez-moi! répéta-t-elle d'un ton plein d'insistance.

 Mme Duverrier se pencha et l'embrassa.

 -Soit, restons ensemble, et si je suis grognon, dites-vous que je n'aurais pas été autrement avec ma fille, si j'en avais eu une… Mais savez-vous, ma chère, que je suis une pauvre sotte de me réjouir? Vous ne resterez pas ici longtemps… Il faudra bien que je vous cède à un mari.

 - Jamais! répliqua impétueusement Ethel. Je ne marierai pas!

 Mme Duverrier se mit à rire.

 - Et pourquoi cela, Ethel?

 La jeune fille sembla embarrassée.

 - Vous imaginez-vous qu'on vous épouserait seulement pour cette fortune qui vient de vous tomber du ciel? Rassurez-vous, vous avez assez de qualités pour décider le choix d'un honnête homme, en dehors même de la question d'argent.

 - Cependant, sans cet argent je ne me serais pas mariée.

 - C'est probable, ma chère; on n'achète guère les pierres précieuses que lorsqu'elles sont serties d'un peu d'or… Il ne faut pas être romanesque; on doit toujours compter avec les réalités de l'existence. Un homme n'aime point à déchoir, et, s'y résignât-il, il a généralement une famille qui s'y opposerait. Soyez donc sage, et tâchez d'avoir l'esprit juste.

 Le dimanche suivant, Mme Duverrier glissa dans l'oreille de ses amis qu'Ethel avait fait un héritage inespéré, et qu'elle restait près d'elle simplement à titre affectueux.

 Rien n'était changé dans l'extérieur de la jeune fille. Elle portait la même robe de lainage gris bleu, ses cheveux étaient arrangés aussi simplement, et comme elle n'avait pas encore compris quel aplomb donne la conscience de la fortune, elle se glissait dans le salon avec la même allure timide. Cependant chacun la considéra avec une sorte d'étonnement, et les jeunes gens découvrirent qu'elle était délicieusement jolie.

 - Pourquoi cette chance n'est-elle pas arrivée chez moi? pensait le colonel d'Angis, surprenant des regards de ses trois filles blondes et fades attachés avec envie sur Ethel.

 Celle-ci fut très malheureuse ce soit-là. Bien qu'une sorte de tact gardât les hôtes de Mme Duverrier d'un revirement par trop brusque dans leurs manières envers elle, elle ne pouvait manquer de s'apercevoir de mille nuances, de mille attentions dont elle était l'objet. On insista pour qu'elle s'assît à la table de jeu; un des jeunes gens voulut à toute force la conseiller; une dame lui offrit de la mener le lendemain à une exposition rue de Sèze, et les demoiselles d'Angis l'aidèrent à servir le thé.

 Mme Duverrier, qui, de sa table de whist, ne perdait rien de ce qui se passait dans le salon, s'amusa de ces petits changements à vue; mais Ethel les prit au tragique, et s'affligea de devoir à sa fortune ce que sa jeunesse, son isolement, ses innocents efforts pour plaire aux parents de sa vieille amie n'avaient pu lui obtenir jusqu'à ce jour.

 - M. Daumier se fait rare, dit out à coup un des jeunes gens, qui n'exprimait probablement pas un regret, son rôle se trouvant diminué quand Yvan était présent.

 - Sa mère est souffrante, répondit Mme Duverrier sans cesser de jouer.

 - Lui-même est fort changé, dit M. d'Angis.

 - Je ne le vois qu'aux heures de service, et je l'ai trouvé triste et amaigri. Peut-être est-ce la perspective de quitter Paris qui le désole.

 - En est-il question? Votre régiment part-il?

 - C'est probable, et les garnisons dont on nous menace seraient bien faites pour jeter dans la consternation un jeune et brillant lieutenant riche et lancé comme lui… A propos, j'ai appris récemment que sa mère, qui s'est remariée encore jeune, s'appelle la vicomtesse de Soubeynes… Savez-vous s'il existe quelque parenté entre vous, mademoiselle Ethel?

 Tous les regards se tournèrent vers Ethel, qui rougissait profondément. Mme Duverrier vint à son aide.

 - Oui, dit-elle d'un ton bref, les recherches et les arrangements qu'ont amenés les récentes affaires d'Ethel nous ont prouvé qu'elle appartient à la même famille… Et vous dites que vous partirez sans doute bientôt? Mes dimanches en seront bien attristés!

 Elle se remit à jouer, et les jeunes filles entourèrent leurs cousines, les plaignant hautement. Les demoiselles d'Angis prenaient cependant avec philosophie la perspective d'un déplacement. Peut-être étaient-elles lasses des efforts qu'il faut faire à Paris pour soutenir certain rang, et du travail acharné des petites industries de toute sortes auxquels une pauvreté distinguée y oblige les femmes. Peut-être espéraient-elles trouver un établissement en province, soit parmi les habitants du pays, soit dans les rangs des officiers qui, d'ennui et de désespoir, se réfugieraient sans doute dans le port du mariage.

 Pourquoi Ethel se sentit-elle tout à coup si profondément triste? Pourquoi songea-t-elle que les soirées du dimanche seraient désormais ternes et ennuyeuses? Les demoiselles d'Angis n'y apportaient pas une bien grande somme d'entrain. Quant à… M. Daumier qui, lui, savait rendre agréables ces réunions, même au temps où Ethel était à peine regardée par les invités, il n'y venait plus… Non, mais elle avait espoir qu'il reviendrait, et chaque coup de sonnette faisait battre son cœur. Elle n'analysa point cette impression, mais en revint à déplorer que Mme de Soubeynes ne voulût point la voir, et à regretter d'avoir obtenu cette fortune qui lui avait déjà fait verser tant de larmes et qui lui avait procuré seulement deux jouissances: l'envoi d'un présent à Mme Burdot, et le don à mère Anselme de la plus grande part de la somme qui lui avait été assignée comme revenu trimestriel…

XIX.

 Mme Duverrier, n'ayant pas dormi cette nuit-là se leva tard, et parut dans la salle à manger avec une physionomie à la fois mystérieuse et décidée qui éveilla immédiatement l'attention d'Ethel.

 - Ma chère, dit-elle d'un ton posé, tout en dépliant sa serviette, vous pourrez employer votre journée à votre guise. J'ai à sortir aujourd'hui.

 Ethel tressaillit de surprise. Sauf pour la messe du dimanche, Mme Duverrier n'était pas sortie une seule fois depuis son entrée chez elle.

 - Vous étiez fatiguée hier en rentrant de l'église, chère madame… Si aisé à monter que soit votre étage, il est encore trop élevé pour vous.

 - Bah! je n'en mourrai pas, et j'ai affaire… de l'autre côté de l'eau.

 Elle se mit à rire en regardant alternativement Ethel et Julien qui servait. La jeune fille avait l'air très étonné, mais chez le vieux valet de chambre, c'était de la stupéfaction.

 - Oui, Julien, répéta-t-elle, se tournant vers lui, de l'autre côté de l'eau… Je vais voir leur nouveau Paris et leur avenue de l'Opéra. Si j'étais curieuse, je pousserais jusqu'à cette plaine Monceau, où ils ont bâti toute une ville, mais je ne suis pas curieuse, et l'affaire qui m'appelle ne me mène pas jusque-là.

 - Et… vous sortirez seule?

 - Non, mignonne, Julien m'accompagnera… Julien, il faudra aller chez le loueur; vous choisirez un remise bien suspendu, et vous demanderez un cheval tranquille…

 - Vous ne voulez pas que je sorte avec vous? Je resterais dans la voiture.

 - Merci, je préfère… Au fait, je puis vous mettre chez mère Anselme, cela ne m'éloignera pas beaucoup de ma route. Vous reviendrez seule, mais en fiacre, entendez-vous? je ne veux pas d'omnibus… Je vais voir d'assez singuliers changements. Ne m'avez-vous pas dit que votre couvent n'est pas loin de l'ancienne prison pour dettes?

 - Elle n'existe plus, dit Ethel en souriant.

 - Eh bien! Julien, que la voiture soit ici à une heure et demie.

 Et elle se mit à parler d'autre chose, sans paraître s'apercevoir des bévues que la surprise faisait commettre à son vieux serviteur.

 A une heure, elle appela Ethel pour l'habiller.

 Elle avait trop d'originalité dans le caractère, et surtout elle s'était fait une vie trop en dehors des conventions sociales ordinaires pour s'astreindre à suivre les fluctuations de la mode. Elle déclarait souvent, d'ailleurs, qu'un des rares privilèges de la vieillesse est de se dispenser de ce que la mode a de ridicule ou de gênant. Sa toilette ne ressemblait à celle de personne. A l'église Saint-Louis-en-l'Ile, sa mante de satin était légendaire, et, avec son vaste chapeau de dentelle, elle lui composait une physionomie à part, tout en lui seyant fort bien.

 Elle avait vraiment grand air avec sa taille élevée et son embonpoint plutôt majestueux qu'exagéré, ses boucles blanches, qui faisaient ressortir si heureusement le feu de ses yeux noirs, et sa toilette d'un autre âge. Il faisait beau temps lorsqu'elle monta en voiture avec Ethel et Julien, et, bien que l'air fût encore piquant, elle fit baisser la glace pour bien voir les rues qu'on parcourait.

 Ethel oublia un instant ses secrets soucis et s'amusa de ses étonnements. Des quartiers avaient été bouleversés. Là où s'enchevêtraient jadis de sombres ruelles, où s'élevaient des maisons curieuses ou sordides, l'air circulait largement à travers d'immenses voies tirées au cordeau, bordées uniformément de grandes maisons à balcons, se ressemblant toutes, si elles n'étaient semblables. Sous ce soleil de mars Paris avait un air de fête, et il y régnait comme un avant-goût du printemps. Les marronniers n'avaient point encore de feuilles, mais leurs bourgeons rougeâtres éclataient sous l'effort de la sève, et les nombreuses petites voitures chargées de violettes, de giroflées et de mimosas répandaient dans l'atmosphère des bouffées parfumées. A mesure qu'on se rapprochait du centre, les voitures se croisaient plus nombreuses, la foule devenait plus compacte, les toilettes des femmes plus élégantes, et les étalages des magasins plus éblouissants.

 Mme Duverrier ne disait pas un mot. Elle regardait à droite et à gauche de l'air d'une personne qui n'aurait jamais vu Paris. Avenue de l'Opéra, elle se tourna vers Ethel.

 - C'est beau, dit-elle enfin, mais c'est banal. Paris a l'air d'un parvenu, ou d'une ville qui n'aurait pas d'histoire. J'aimais mieux l'autre, le vieux…

 Elle entra au couvent, causa un instant avec mère Anselme, et, recommandant de nouveau à Ethel de revenir en voiture, donna une adresse à son cocher, qui rebroussa chemin aussitôt, et se dirigea par la rue Caumartin vers la Madeleine.

 La voiture s'arrêta rue de la Ville-l'Evêque. Julien descendit, tira un bouton de cuivre, et, de son air le plus solennel, demanda au concierge si Mme la vicomtesse de Soubeynes était visible.

 Le concierge, qui ne lui cédait nullement en solennité, répondit que Mme la vicomtesse recevait le vendredi, et que, d’ailleurs, elle était souffrante. Tout en parlant, il constatait d'un coup d'œil rapide que la voiture arrêtée devant la porte, si convenable qu'elle fût, n'était qu'un vulgaire remise; mais son impression particulière redevint indécise en apercevant à la portière un visage encore beau, une mante garnie de fourrure, et une petite main qui, sortant d'un énorme manchon de zibeline, l'appelait d'un geste impérieux.

 - Il faut que je voie Mme de Soubeynes… C'est une affaire urgente, et si elle est chez elle, je dois entrer… Je suis à peu près infirme, et je ne pourrais aisément revenir.

 Le concierge resta un instant indécis.

 - Si madame veut bien me dire son nom… commença-t-il.

 - C'est inutile, Mme de Soubeynes sait qui je suis, répondit Mme Duverrier d'un ton bref.

 Et ouvrant elle-même la portière, elle descendit avec l'aide de Julien et franchit le seuil de la porte sans que le concierge osât l'arrêter. Il sonna, et le valet de pied parut sous la marquise, fronçant le sourcil à la vue de cette visiteuse inconnue et originale.

 Il s'élança au-devant d'elle.

 - Mme la vicomtesse ne reçoit pas aujourd'hui.

 - Je le sais, lui fut-il répondu sèchement; mais je viens pour affaires.

 Le valet de pied, lui aussi, fut impressionné par le grand air et le ton impératif de la vieille dame.

 - Peut-être Madame vient-elle pour quêter?

 - Peu vous importe. Annoncez Mme Duverrier d'Angis. Votre maîtresse connaît mon nom.

 Tandis qu'elle franchissait les degrés du perron et traversait le vestibule orné de torchères de bronze et de palmiers gigantesques, Mme Duverrier pensa à la mère d'Ethel.

 - Pauvre petite femme! se dit-elle, Qu'a-t-elle dû ressentir, jeune, timide, pauvre et étrangère, s'il lui a fallu braver tous ces cerbères pour arriver à se faire chasser par leur maîtresse!

 Une portière fut soulevée, une porte capitonnée ouverte, une seconde portière écartée, et le domestique ayant annoncé, d'un ton moins assuré que de coutume, le nom de l'inconnue qui forçait ainsi sa consigne, Mme Duverrier se trouva introduite dans le petit salon orange où, de même qu'elle venait de voit un nouveau Paris, elle se trouvait pour la première fois en face des recherches modernes d'un ameublement tel que la mode le comprend depuis quinze ou vingt ans.

 Accoutumée aux vastes proportions et aux larges espaces de son salon sobrement orné, elle fut quelques secondes légèrement étourdie par ce chatoiement de peluche et de brocart, par l'agencement savant des tentures et des draperies, et elle jugea que c'était toute une stratégie de se frayer un passage au milieu des meubles, des tables, des plantes qui encombraient un espace déjà restreint. Le salon était sombre. Ce ne fut qu'au bout de quelques instants qu'elle distingua la maîtresse du lieu, qui se levait lentement et d'un air de surprise qui n'avait rien d'empressé.

 - J'ai mille excuses à vous offrir pour une manière si abrupte de me présenter, dit Mme Duverrier, s'asseyant dans le fauteuil qui lui était indiqué d'un geste silencieux et froid. Il eût été plus correct de me faire introduire près de vous, madame, par monsieur votre fils, que j'ai eu le plaisir de recevoir plusieurs fois chez moi, ou tout au moins de vous demander une entrevue… Mais je suis à peu près impotente, souvent malade, et j'ai eu l'idée un peu brusque de profiter d'une accalmie pour venir vous parler d'une affaire qui me tient fort à cœur.

 Mme de Soubeynes s'inclina très froidement sans répondre. Mme Duverrier la regardait avec curiosité, retrouvant dans ces traits prématurément flétris le dessin harmonieux des traits de son fils, mais cherchant en vain dans ses yeux, d'ailleurs remarquablement beaux, l'expression ouverte et sympathique de ceux d'Yvan.

 Toute autre qu'elle eût été déconcertée par un accueil si peu aimable. Elle n'en parut pas prendre le moindre souci.

 - Je veux d'abord, dit-elle, vous adresser des remerciements pour la manière dont vous avez bien voulu entrer dans mes vues en ce qui concerne le règlement des comptes qui nous a occupées l'une et l'autre ces temps derniers. Ma jeune amie eût été profondément affligée d'être contrainte par son curateur de soutenir un procès contre une parente qu'elle se sent disposée à aimer sincèrement…

 - Je ne puis accepter vos remerciements, car je n'y ai vraiment pas droit, répondit Mme de Soubeynes d'un ton glacé. Je vous avoue très franchement, madame, que si un procès eût eu pour moi quelque chance de succès, je ne me serais pas laissé dépouiller sans lutte d'une fortune à laquelle je me trouve encore un droit au moins moral… Mon beau-père avait eu tellement à se plaindre de son fils cadet, que nous considérions celui-ci comme banni de la famille, et ayant perdu tout titre à y rentrer.

 - Laissons les morts en paix, dit Mme Duverrier d'un ton grave. Celui dont vous parlez est mort de chagrin et de misère, repentant et, je l'espère, pardonné. Sa fille, qui n'a connu ici-bas que la charité que de saintes femmes, grâce à Dieu, prodiguent chaque jour aux orphelines, est aussi digne que possible de l'intérêt de ceux dont elle porte le nom. La pauvre enfant vous a voué, madame, une reconnaissance passionnée pour une bonne œuvre accomplie envers une morte… Elle a appris récemment que c'est à vous qu'elle doit de pouvoir s'agenouiller sur la tombe de sa mère, et elle est assez jeune, assez naïve, pour nous en vouloir à tous d'avoir soutenu ses droits vis-à-vis de vous… Elle eût tout donné pour pouvoir vous en remercier, être accueillie par vous, pour trouver, en un mot, l'affection d'une parente chez la belle-sœur de son père…

 Mme de Soubeynes avait pâli au souvenir évoqué par Mme Duverrier.

 - Permettez-moi, dit-elle du même ton glacial, de réserver mon opinion sur la naïveté d'une jeune fille qui a su s'entourer de protecteurs si ardents, de sympathies si chaleureuses, et qui gémit si sincèrement de se trouver enrichie à mes dépens… J'ai fait ce que la loi exigeait de moi. Il ne faut pas me demander davantage. Mlle de Soubeynes a été élevée et a vécu d'une manière qui, très probablement, la laisserait étrangère au monde dans lequel je me trouve placée. Son origine maternelle comme les fautes de son père me la rendent très peu sympathique. Je souhaite que cet argent lui fasse la vie facile, mais je ne désire nullement la voir.

 - Vous vous trompez, madame, en ce qui concerne l'éducation et les manières de votre parente. Elles sont telles que cette jeune fille sera appréciée partout… Je comprends cependant votre prévention; bien que je n'aie jamais eu le bonheur d'être mère, je puis me rendre compte du sentiment très naturel d'amertume que vous avez dû éprouver en voyant réduite la fortune de votre fils.

 Mme de Soubeynes tressaillit imperceptiblement.

 - Je hais les voies détournées, reprit Mme Duverrier d'un ton à la fois décidé et cordial. J'étais *venue*, apprenant le départ très probable de M. Daumier, vous communiquer une idée, une solution… Je sais maintenant qu'elle va vous indigner; mais vous la mûrirez à loisir, et peut-être sentirez-vous ce que sa réalisation a de désirable… N'avez-vous pas eu vous-même, au moins un instant, la pensée qu'il existait un moyen de remédier à ce qui vous était le plus sensible dans cette affaire?

 Mme de Soubeynes fit un geste vague et garda une physionomie impassible.

 - Si vous consentiez à voir Ethel, reprit Mme Duverrier, et si vous éprouviez pour elle la sympathie qu'elle me semble devoir inspirer à chacun, pourquoi la part de fortune de monsieur votre fils serait-elle diminuée? Mlle de Soubeynes, dotée de sept cent mille francs, serait un parti très convenable. Elle est admirablement jolie, très intelligente, douce et facile à vivre; elle vous aimerait avec passion, nulle influence ne se mettrait en travers de la vôtre, puisqu'elle n'a plus de famille, et il me semble par ailleurs que si M. Daumier vous quitte, vous devez désirer qu'il ait la compensation, les joies d'un foyer dans la province où on l'enverra.

 Le visage de Mme de Soubeynes était resté glacé pendant cette tirade un peu étrange et surtout singulièrement brusque. Elle avait seulement fermé à demi les yeux à deux ou trois reprises, peut-être pour cacher l'éclair qui s'y allumait.

 - Puis-je vous demander, dit-elle avec un calme un peu affecté, si c'est mon fils qui vous a priée de m'adresser une communication aussi… intime et aussi inattendue?

 - Non, ce n'est pas votre fils, et, à tout prendre, j'ignore ce qu'il pense d'Ethel. Il m'a seulement paru que, dans son intérêt, vous pourriez dominer une prévention qui…

 - Les fortunes de sept cent mille francs ne sont pas introuvables dans un certain milieu, interrompit Mme de Soubeynes avec un sourire dédaigneux, et je crois qu'Yvan, aussi bien par sa situation future que par ses qualités personnelles, peut rencontrer une dot au moins aussi considérable… Je vous rends mille grâces de l'intérêt si vif que vous portez à l'avenir de mon fils. Veuillez être persuadée que lorsque je jugerai opportun de le marier, je ferai tout ce qui sera nécessaire pour assurer son bonheur…

 Mme Duverrier se mordit la lèvre.

 - J'ai eu l'honneur de vous dire, madame, que je n'espérais pas voir réussir immédiatement une démarche absolument officieuse. Mais, en dehors de toute idée de mariage, permettez-moi de vous demander, au nom d'Ethel, une entrevue - une seule, - qui, j'en suis assurée, triompherait de votre rancune… Elle est souffrante, elle change, elle pleure et vous la rendriez si heureuse en consentant à la voir.

 Les yeux de Mme de Soubeynes étincelèrent.

 - Votre amie, dit-elle d'un ton ironique, fonde peut-être sur l'entrevue que vous sollicitez pour elle les mêmes espérances d'avenir que vous développiez si complaisamment tout à l'heure… Je regrette de ne pouvoir la satisfaire, mais je suis très décidée à lui demeurer étrangère.

 Mme Duverrier rougit de colère et se leva brusquement.

 - Vous faites tort à une jeune fille sans mère, dit-elle d'un ton hautain, aussi bien que vous vous méprenez sur ma propre personnalité… Cessons un entretien que je regrette d'avoir provoqué… Mais, dans de telles conditions, il deviendrait trop pénible à Mlle de Soubeynes de rester sous le poids d'une gratitude que je crois d'ailleurs, pour ma part, un peu exagérée. Il ne m'appartient pas de rechercher si le service que vous lui avez jadis rendu sans la connaître a eu pour mobile secret quelque regret d'avoir jadis éconduit une femme mourante, mais sa fille ne peut plus rester votre débitrice et vous devrez me permettre d'adresser à votre homme d'affaires le montant de la somme que vous avez jadis payée au cimetière de Saint-Ouen.

 - Comme il vous plaira… Ce serait en tout cas pour mes pauvres…

 Mme Duverrier salua de son plus grand air, Mme de Soubeynes fit derrière elle quelques pas vers la porte, repoussant languissamment la traîne mélangée de peluche et de cachemire de sa robe d'intérieur, et, la portière étant retombée, elle regagna sa place d'un air sombre. Son cœur était plein de haine pour cette jeune fille inconnue, et de jalousie pour ce fils qu'on voulait lui prendre, et dont elle ne pouvait se dissimuler les aspirations vers les joies du foyer. Elle s'enfonça dans le coin du divan, rêva longtemps et tristement, puis, dans le silence de cette pièce surchauffée, tomba dans un sommeil lourd…

 Elle fit alors un rêve étrange et cruel. Mme Duverrier entrait de nouveau chez elle et lui montrait la portière de peluche.

 - Elle est là, disait-elle, elle veut vous voir…

 *Elle*, ce n'était pas Ethel; Mme de Soubeynes savait que c'était sa mère. Elle refusait énergiquement de la recevoir, et cependant, le bras de la vieille dame se tendait vers la portière, dont elle voyait s'agiter les plis lourds. Elle *savait* que la mère d'Ethel était là, et ses yeux agrandis par l'épouvante cherchaient à percer la draperie… Allait-elle apparaître sous son voile de crêpe et son châle usé, telle que son image s'était gravée à jamais dans la mémoire de Mme de Soubeynes, ou bien - horreur! – se glisserait-elle dans la chambre, enserrée dans les plis de son linceul?... L'attente terrible se prolongeait, la portière s'agitait toujours… Mme de Soubeynes poussa un cri de frayeur, un cri réel et perçant, qui la réveilla. Elle jeta autour d'elle un regard égaré; la sueur couvrait son front, et des angles demi obscurs de la chambre, elle croyait voir surgir des ombres mystérieuses…

 Cette nuit-là, elle fit coucher sa femme de chambre près d'elle, et elle eut une de ses plus violentes crises nerveuses.

 Le lendemain, son notaire lui fit savoir qu'il avait reçu de Mme Duverrier le montant "d'une dette ancienne, contractée envers elle par Mlle de Soubeynes."

 Parfois il lui avait semblé que cette bonne œuvre, bien qu'accomplie presque forcément, sous l'impulsion de son fils, compensait et expiait sa dureté envers l'étrangère qu'elle avait un jour chassée… Il semblait maintenant à son imagination frappée que la mère d'Ethel refusait de lui devoir le repos de la tombe, et qu'elle reprenait le droit de se venger…

 Une terreur sourde l'envahit, et sa maladie nerveuse entra de ce jour dans une nouvelle phase, celle des bizarreries inexpliquées. Le souvenir de son rêve s'offrant à elle avec une insurmontable horreur, surtout dans le petit salon orange, elle fit d'abord enlever la portière que son tapissier, désolé, considérait comme une œuvre d'art, puis s'abstint même d'entrer dans ce salon où elle avait ressenti une impression violente et maladive.

XX.

 Quand Ethel rentra du couvent, elle trouva Mme Duverrier assise à sa place habituelle, et tricotant, les pieds sur les chenets.

 - N'êtes-vous pas fatiguée, chère madame? demanda la jeune fille, venant s'installer près d'elle.

 - Si fait, un peu.

 - Et avez-vous été satisfaite de votre promenade dans Paris?

 - Non; à mon âge on n'aime point les transformations, et l'on admet rarement que les changements soient pour le mieux… Je ne pense pas que désormais je passe jamais les ponts. Je me trouve plus à l'aise dans mon vieux et modeste milieu, un peu figé dans son immobilité, et ne cherchant pas à faire peau neuve.

 Elle ne dit pas un mot de l'affaire qui avait amené une si étrange perturbation dans ses habitudes, et le dîner et la soirée se passèrent comme de coutume.

 Depuis qu'Ethel était chez Mme Duverrier à titre d'amie, une plus affectueuse intimité s'était établie entre elles. La jeune fille, ne craignant plus d'être taxée de flatterie, se laissait aller à son naturel aimant, et avait des attentions vraiment filiales. Elle avait obtenu de remplacer Lise qui, de plus en plus infirme, emmêlait les cheveux de sa maîtresse. Ce soir-là, Ethel aida donc Mme Duverrier à se déshabiller et arrangea ses rideaux comme à l'ordinaire. Elle l'avait embrassée et se disposait à se retirer, lorsque la vieille dame la rappela.

 - Savez-vous que vous êtes très discrète, Ethel! Je n'ignore pas qu'à votre âge les jeunes filles sont curieuses, et je vous en trouve d'autant plus de mérite… Vous n'avez pas cherché à savoir ce qui, pour la première fois depuis vingt-cinq ans, m'a fait sortir des étroites limites dans lesquelles me retient ma santé… avec un peu de manie…

 Ethel sourit.

 - Je n'avais pas le droit de pénétrer vos secrets, madame.

 - Celui-ci vous concernait, cependant. Je n'ai pas voulu vous le dire tout d'abord, mais la vérité est que je suis allée chez votre tante.

 Ethel tressaillit et se rapprocha vivement.

 -Je voulais la connaître, et voir par moi-même ce que nous pourrions attendre d'elle… Je regrette d'affliger votre jeune cœur chaleureux en vous déclarant qu'il n'ya rien à espérer, absolument rien. C'est une femme orgueilleuse, égoïste et intéressée.

 Les yeux d'Ethel se remplirent de larmes.

 - Cependant ce qu'elle a fait autrefois…

 - Bah! elle a cédé à un mouvement généreux de son fils qui, lui, a une nature toute différente. Mais, autant que je puis m'en rendre compte, elle le gâtait jadis, elle le domine aujourd'hui, et elle le tient par le lien le plus fort pour une nature comme celle de mon ami le lieutenant: la compassion. Elle est malade, cela se voit, - une de vos inexplicables maladies modernes, névrose ou autre, - et la crainte d'aggraver ce mal le fait passer, lui, par toutes les tyrannies… Mais je reprends mon énumération, afin de vous dessiller les yeux et de vous ôter vos illusions: elle est orgueilleuse, et vous jetterait éternellement à la tête la position modeste de votre mère; - elle est intéressée, et ne vous pardonnera jamais de lui avoir enlevé une part du bien que son mari lui a laissé; enfin elle est égoïste, n'a nul désir d'être aimée de vous et… Mais j'en ai assez dit, le reste ne vous regarde pas… Là-dessus, ma petite, faites votre deuil de cette parenté. Je regrette M. Daumier; mais comme il s'en va en province, nous ne l'aurions plus revu. Oubliez tout cela. Vous souffrirez d'abord un peu, parce que vous êtes une petite sensitive, mais après tout, vous jouirez sans arrière-pensée d'une fortune qui, moralement, vous revient plus légitimement qu'à M. Daumier, fils d'un homme absolument étranger aux Soubeynes… Bonne nuit, Ethel, ma course m'a fatiguée… Ah! j'oubliais! J'ai dit à votre tante que, puisqu'elle refuse de vous voir, vous ne sauriez rester sous le poids d'une obligation envers elle. La somme qu'elle a jadis déboursée lui sera rendue dès demain, et ce sera un souci de moins pour vous. Maintenant, ne parlez plus, ne pleurez pas, et tâchez de dormir.

 Ceci était plus difficile. Ethel ne dormit pas, mais en revanche elle pleura toute la nuit. Si Mme Duverrier avait surpris ces larmes, que la jeune fille attribuait très sincèrement au regret de se voir repoussée par Mme de Soubeynes, elles lui eussent donné à réfléchir. Elle reposa, elle, très paisiblement, et trouva à son réveil une carte-télégramme d'Yvan.

 Le …e dragons venait de recevoir son ordre de départ. Yvan demandait la faveur d'adresser ses adieux à Mme Duverrier, et la priait de vouloir bien lui assigner une heure à laquelle il pût la trouver seule.

 Mme Duverrier répondit par la même voie qu'elle serait charmée de recevoir M. Daumier vers trois heures, et qu'elle serait seule. Elle ne parla pas de cette visite à Ethel, mais l'envoya faire avec Lise une série d'achats chez ses fournisseurs de l'autre rive, achats parmi lesquels des rassortiments de laine au *Mouton* devaient prendre un temps assez considérable.

 Bien que la vieille dame traitât avec un mépris superbe le système nerveux et toutes les agitations dont il est la source, elle éprouvait, en attendant Yvan, certains symptômes d'émotion toute à fait modernes. Au coup de trois heures elle entendit retentir la sonnette de la porte d'entrée, et un instant après le pas bien connu d'Yvan résonna derrière son paravent.

 Elle s'était demandé comment elle accueillerait le jeune officier, et si elle ferait jusqu'à un certain point peser sur lui les griefs qu'elle avait contre sa mère. Elle se redressa avec son air des grands jours; mais sa majesté et sa froideur s'évanouirent au premier coup d'œil qu'elle jeta sur Yvan. Il y avait sur son jeune et beau visage un véritable ravage. Il était pâle, ses yeux étaient creusés, et sa bouche avait des lignes dures qu'elle n'avait pas vues jusque-là.

 - Etes-vous malade? demanda-t-elle, lui tenant la main avec un intérêt soudain.

 - Je suis tout au moins enfiévré… J'ai livré de véritables luttes depuis que je ne suis venu…

 Il se laissa tomber dans un fauteuil d'un air découragé.

 - Vous partez? Votre mère vous suit-elle?

 - Oh! non, ma mère ne peut vivre hors de Paris. Mais elle a insisté au delà de tout ce que je puis dire pour me décider à donner ma démission. Cela, je ne le ferai jamais, ajouta-t-il d'un air sombre.

 - Vous avez raison: un homme de votre âge ne soit pas rester inoccupé, et je ne pense pas qu'on soit obligé de sacrifier à une faiblesse maternelle ce qui est sage et raisonnable. Vous n'êtes pas inquiet de la santé de Mme de Soubeynes?

 - Je ne suis nullement inquiet pour sa vie, mais sa santé subit une crise cruelle, qu'elle aggrave par ses agitations… Et cependant il est bon pour moi, bon pour elle, peut-être, que je parte en ce moment, ajouta-t-il presque malgré lui.

 Mme Duverrier le regardait de ses yeux perçants. L'agitation du jeune homme était visible, il semblait à la fois désirer et craindre de se confier à elle.

 - Votre mère vous a-t-elle dit que je l'ai vue hier? demanda-t-elle tout à coup.

 Il la regarda avec surprise.

 - Ma mère est venue ici? s'écria-t-il d'un ton stupéfait, dans lequel perçait une pointe d'espérance.

 - Non, c'est moi qui suis allée vers elle. J'espérais que mon intervention pourrait rétablir entre elle et Ethel des relations de parenté que je jugeais désirables pour cette enfant…

 - Et que vous a dit ma mère? interrompit vivement Yvan.

 - Je regrette de dire que ses préventions me paraissent invincibles. Elle m'a parlé de ma jeune amie avec une irritation qui la rend… injuste.

 Yvan fit un geste de découragement.

 - Ma pauvre mère est souffrante, très souffrante, répéta-t-il. Il faut être indulgent pour un état d'esprit qui se ressent de ses maux. Je fais, pour ma part, appel à tout ce que je possède de tendresse pour la plaindre et pour entendre… sans révolte tout ce qu'elle me dit parfois de… pénible sur des sujets qui me tiennent au cœur; mais nos vues sont en ce moment si différentes que nos rapports se tendent malgré notre mutuelle et profonde affection, et je suis contraint de me dire que mon absence, tout en la désolant, lui sera salutaire en lui apportant le calme, en supprimant des éléments d'inévitable contradiction…

 - Vous faites allusion à votre carrière? demanda Mme Duverrier avec un regard pénétrant.

 - A ma carrière et… et à tout ce qui s'est passé ces temps derniers, répondit-il, rougissant profondément.

 Il hésita un instant, puis reprit:

 - J'ai souffert de véritables angoisses… Je suis navré de constater l'impossibilité de relations, même banales, avec Mlle de Soubeynes. Que devez-vous, que doit-elle penser de ma pauvre mère… et… de moi? Ce qui, j'en suis sûr, n'est chez ma mère que bizarrerie et obstination, si je puis ainsi parler sans manquer au respect filial, on peut, je ne me le dissimule pas, l'attribuer à un sentiment bassement intéressé. Je crains de subir ma part de ces soupçons, la fortune laissée par mon beau-père devant un jour m'appartenir… Mlle Ethel pense sans doute que je regrette ce qui vient d'en être distrait…

 Il y avait une véritable altération dans le son de sa voix lorsqu'il prononça ces paroles.

 Mme Duverrier secoua la tête.

 - Non, Ethel n'est pas portée aux interprétations malveillantes. Elle souffre cruellement de ne pas rencontrer de sympathie là où elle avait espéré trouver une famille. Mais elle n'incrimine personne.

 - Elle pourrait, et non sans raison apparente, supposer que j'ai assez d'influence sur ma mère pour la faire revenir de ses préventions. Vous-même, avant l'entrevue dont vous m'avez parlé, auriez été fondée à former un pareil jugement, et j'avoue que si j'ai si vivement désiré avoir l'honneur de vous voir avant mon départ, ce n'est pas seulement pour vous remercier d'un accueil plein de bienveillance, mais encore pour tenter de dissiper l'impression fâcheuse que ma manière d'être aurait pu vous laisser.

 - Je n'ai pas réussi à vous mal juger, quoique j'aie essayé de vous en vouloir dans un moment d'irritation, dit Mme Duverrier en souriant.

 - Pourquoi vous cacherais-je, reprit Yvan avec un peu d'amertume, que ma mère m'a interdit de voir Mlle de Soubeynes?... Peut-être était-il imprudent de sa part de se montrer à ce point autoritaire et impérative vis-à-vis d'un homme de mon âge. Ma génération n'admet guère que l'autorité ni même l'influence des parents s'affirme quand on a atteint l'âge qu'elle identifie avec l'indépendance… J'avoue que j'ai lutté, que je me suis révolté. Mon caractère n'est point souple par nature; j'ai dû faire appel à des principes d'un ordre à la fois élevé et intime, et aussi me souvenir de ses souffrances pour m'incliner devant ce que je croyais être un caprice… Ne la jugez pas trop mal, encore une fois, cette pauvre mère. Pour qu'elle ait perdu si tôt une jeunesse qu'une vie facile aurait dû prolonger, et une beauté qui semblait destinée à défier les années, il faut qu'elle ait bien cruellement souffert… Mais, je vous le répète, il vaut mieux que je parte…

 Il se leva, et prit la main de Mme Duverrier lui tendait avec une émotion involontaire. Sa lèvre tremblait légèrement, bien qu'il essayât de paraître très calme.

 - Merci encore de la sympathie que j'ai trouvée ici… Les heures très douces que j'y ai passées compteront parmi mes meilleurs souvenirs. Voulez-vous être assez bonne pour… excuser ma mère auprès de Mlle de Soubeynes, et pour… me disculper à ses yeux? J'espère fermement qu'un jour viendra où les malentendus disparaîtront, et où nous pourrons renouer les rapports cordiaux qu'autorise notre alliance.

 - Je remplirai votre message, répondit Mme Duverrier avec un sourire involontaire. J'espère, de mon côté, vous revoir quand vous viendrez à Paris. En attendant, j'aurai de vos nouvelles par les d'Angis, qui sauront me faire plaisir en me parlant de vous…

 Il la salua et jeta un coup d'œil presque attendri autour du vieux salon… Mme Duverrier crut remarquer que son regard s'arrêtait un instant sur le métier à tapisserie d'Ethel, et lorsque la porte se fut refermée, elle repassa dans sa mémoire toute leur conversation.

 Quand Ethel rentra, elle lui fit part de la visite d'adieu du jeune lieutenant.

 - Il semble tenir beaucoup à votre bonne opinion, ma chère, dit-elle d'un ton demi-sérieux, demi-plaisant. Il regrette infiniment de ne pouvoir vous appeler sa cousine, il vous supplie d'excuser sa mère, qui est souffrante et fantasque, et surtout de ne pas lui attribuer à lui-même la moindre part dans une situation qu'il est le premier à déplorer.

 - Je ne l'ai jamais mal jugé, répliqua vivement Ethel.

 Sa jeune et innocente figure s'empourpra au même instant d'un tel éclat que Mme Duverrier, levant involontairement les sourcils dans sa surprise, jugea opportun de changer de conversation, et aborda immédiatement le chapitre des emplettes qu'elle venait de faire.

 Tout en paraissant écouter un compte rendu dont son esprit était bien loin, la vieille dame songeait non sans malice, mais aussi non sans amertume, à Mme de Soubeynes.

 - Comme on dépasse le but en apportant trop de passion et d'entêtement dans ses désirs ou ses craintes! se disait-elle. Grâce à la maladresse de sa mère, M. Daumier emporte, c'est visible, une impression profonde, tandis que s'il avait revu Ethel tout simplement, comme parente de son beau-père, l'appelant ma cousine, à la bonne franquette, et ne se sentant vis-à-vis d'elle aucune apparence d'injustice, il n'eût peut-être jamais pensé à la regarder autrement que comme les autres jeunes filles… Il oubliera cependant, lui, c'est bien probable; mais elle, qui mène une vie un peu solitaire, ne conservera-t-elle pas trop fidèlement le souvenir d'un homme dont le seul nom amène sur ses joues de si belles couleurs?... Ah! la jeunesse!... C'est dommage, j'avais rêvé ce mariage, et je regrette qu'il soit impossible. Quelle femme égoïste et tyrannique que cette vicomtesse! Si j'avais eu des enfants, je crois que j'aurais su les rendre heureux…

XXI.

 Mme Duverrier ne se trompait pas: la mère d'Yvan avait amené justement le résultat qu'elle avait voulu éviter. Son injustice envers Ethel entourait la jeune fille d'une sorte d'auréole, et la crainte qu'éprouvait Yvan de se voir accuser par elle de sentiments intéressés ramenait à son esprit d'une manière constante des préoccupations et une image qui, peu à peu, s'insinuaient dans son cœur.

 Si l'une des trois filles du colonel d'Angis avait secrètement compté sur la monotonie et les ennuis de la vie de province pour attirer vers le mariage le brillant lieutenant, cet espoir fut déçu. Il usait le moins possible des grandes et petites entrées qui lui avaient été accordées dans le salon de Mme d'Angis; il ne se mêlait pas davantage aux réunions de ses camarades, s'absorbant dans un travail acharné dont la famille du colonel attribuait les excès tantôt à une ambition sans mesure, tantôt au besoin de distraire quelque chagrin d'amour.

 Mme Duverrier, tenue au courant de ses faits et gestes par les lettres assez fréquentes de ses nièces, s'abstenait de prononcer son nom devant Ethel. Celle-ci ne parlait jamais de lui, mais elle levait instinctivement les yeux lorsqu'un des habitués du dimanche demandait des nouvelles du lieutenant de dragons.

 Mme de Soubeynes passa la fin de mars et le mois d'avril à Cannes, et revint fort souffrante à Paris. Elle aussi était poursuivie par une idée fixe. Sa correspondance avec son fils, bien que fréquente, était contrainte. Yvan lui écrivait sur un ton affectueux, mais l'intimité s'était glacée entre eux. Elle ne se dissimulait pas qu'un changement profond s'était produit dans ses habitudes: il résultait visiblement de ses lettres qu'il ne sortait plus, fuyait toutes les distractions, se livrait à de véritables excès de travail. Quelque chose de grave, de triste même, et de désenchanté se devinait dans ses pensées: on y retrouvait comme la trace d'une blessure.

 Mme de Soubeynes ne pouvait se méprendre sur la cause d'un tel changement: la contrainte était le résultat du dissentiment dont Ethel était le sujet, et elle savait que dans le fond de son cœur son fils lui donnait tort. Et la tristesse? Provenait-elle du chagrin de se trouver en désaccord avec elle? Peut-être, mais pas uniquement. Dans le ton de découragement, de lassitude qui perçait dans les lettres d'Yvan, une femme ayant quelque expérience devait reconnaître l'ombre de cette souffrance qui, entre toutes, a prise sur la jeunesse et qui l'abat le plus complètement: un chagrin d'amour. Yvan aimait Ethel, ce n'était pas douteux. Mais était-ce là une affection profonde, ou seulement un caprice né de la contradiction, un sentiment éveillé surtout par la pensée plus ou moins fondée d'une injustice faite à la jeune fille? En ce cas, ce souvenir pourrait s'effacer, mais seulement sous l'influence d'une autre image.

 Mme de Soubeynes se répétait en soupirant qu'il était temps de marier son fils, et que c'était là, peut-être, le seul moyen de le ressaisir.

 Elle souffrait cruellement de son absence, et cependant elle ne pouvait songer à le rejoindre. Non seulement la vie de province lui paraissait impossible, mais encore il lui semblait que suivre Yvan dans une garnison eût été donner une sorte d'acquiescement au choix qu'il avait fait de sa carrière, et contre lequel elle n'avait cessé de protester. Puis, la vie intime, la vie à deux devenait presque pénible dans la solitude d'une ville étrangère avec la barrière qui s'était dressée entre eux.

 Elle n'accueillit pas sans révolte et sans lutte cette idée de céder son fils à une autre femme, de voir se détourner d'elle une part de ses pensées, de son temps, de ses affections. Peu à peu, cependant, elle commença à envisager cette perspective avec plus de calme et de résignation. Un mariage brillant, habilement présenté à Yvan, écarterait à jamais le rêve absurde dont, par moments, elle était tentée de s'effrayer. Et peut-être une femme réussirait-elle là où la mère avait échoué, et obtiendrait-elle cette démission si âprement désirée et si vainement poursuivie.

 Mme de Soubeynes, qui était peu sortie cette année-là, recommença à voir du monde, dans l'espoir de rencontrer la femme idéale dont elle se forgeait le type pour son fils, et elle commença à parler à ses amis de son désir d'établir Yvan.

 L'engrenage du monde est le plus terrible, le plus irrésistible. Quand on y est engagé, il est à peu près impossible de s'arrêter. Si malade que fût Mme de Soubeynes, elle se trouva prise dans une suite interminable de réunions et de fêtes. Elle y trouva des distractions qui semblèrent d'abord lui faire du bien. Ses crises nerveuses lui laissèrent un répit. Mais elle abusa du remède, multiplia les sorties, et la réaction se fit inévitablement: les veilles, l'excitation, la fatigue, produisirent leurs effets néfastes, et les nerfs, un instant calmés, recommencèrent à dominer tout l'organisme. A une agitation extrême, alternant avec des périodes d'anéantissement complet, à des crises d'une violence inouïe, s'ajoutèrent des hallucinations tellement effrayantes que, se croyant menacée de folie, et éprouvant une terreur intense et maladive à la seule idée de dévoiler son mal et d'être peut-être privée de sa liberté, la malheureuse cacha soigneusement à son médecin les accidents nouveaux qui se produisaient, et accrut ainsi ses souffrances du poids insupportable du secret, sans parler de la crainte mortelle de voir surprendre ce qu'elle dissimulait.

 C'était la nuit, alors qu'elle était trop excitée pour dormir ou qu'elle était torturée par d'intolérables névralgies, que ces hallucinations, toujours les mêmes, venaient la hanter dans un état qui n'était ni la veille ni le sommeil. Elle fermait en vain les yeux: l'image redoutée n'en était pas moins présente. Elle mordait ses draps pour ne pas crier, elle allumait, pour dissiper les ombres des moindres recoins de sa chambre, toutes les bougies des candélabres et du petit lustre de Venise suspendu au plafond. C'était inutile. Elle avait beau essayer de se distraire, de lire, de s'absorber dans une fiction entraînante, une force irrésistible la contraignait de lever les yeux, de regarder un certain angle de la chambre… Alors, quel que fût l'objet placé dans cet angle, cet objet semblait se mouvoir lentement et prendre une forme humaine, la forme usée et amaigrie de Mary de Soubeynes. Elle n'avançait pas, elle ne la menaçait pas, elle ne la regardait pas même sévèrement; parfois l'image était vague et confuse, parfois elle était nette, vivante, mais, n'importe quand et comment, elle terrifiait l'infortunée jusqu'au moment où, baignée de sueur, épuisée d'angoisses, elle s'endormait sous l'influence d'un narcotique pour revoir dans ses rêves la même forme silencieuse.

 Elle essaya un jour de faire coucher sa femme de chambre près d'elle. L'hallucination n'en tourmenta pas moins sa pauvre imagination malade.

 - Juliette, dit-elle d'une voix étranglée, ne voyez-vous pas quelque chose remuer là, derrière la table?

 La femme de chambre se leva, dérangea une chaise, et regarda sa maîtresse avec étonnement.

 - Il n'y a rien… Comme madame est pâle!... Madame prendra-t-elle son chloral?

 Mme de Soubeynes prit le chloral et s'endormit. Dans la nuit, elle s'éveilla et vit près d'elle la servante, pâle de terreur.

 - Oh! comme Madame a crié! Si Madame voulait, j'irais chercher le docteur…

 Mme de Soubeynes ne voulut plus, de ce jour, qu'on couchât près d'elle.

 - On me croirait folle, se disait-elle avec effroi.

 Avec le jour, ces singulières terreurs s'évanouissaient, et ceux qui la voyaient au bois, au salon, au théâtre, causant avec une animation un peu fébrile, ne se doutaient pas de ses souffrances, bien qu'ils pussent constater sa maigreur croissante.

 - Comme elle vieillit! s'écriaient ses contemporaines. Elle sort trop et ne soigne pas assez ses névralgies…

 Mais un dimanche de juin, l'hôtel fut mis en émoi par une suite de cris perçants sortant de la chambre de Mme de Soubeynes.

 C'était le jour du Grand Prix, et, souffrante depuis le matin, elle avait renoncé à s'y rendre, au vif désappointement de sa femme de chambre, qui voyait déjoués ses propres projets de sortie.

 La maîtresse, éprouvant de cruelles douleurs de tête, avait fait fermer ses rideaux et s'était étendue sur sa chaise longue; - la servante, de fort mauvais humeur, avait emprunté au valet de chambre un horrible roman dont elle suivait les écœurantes péripéties avec une avidité malsaine. Lorsqu'elle entendit l'appel désespéré de sa maîtresse, elle se leva avec une impatience prononcée; elle savait ce que lui coûtaient de peine les crises douloureuses qu'elle ne soignait cependant qu'à prix d'or.

 Mme de Soubeynes était étendue sans connaissance; elle avait glisse de sa chaise longue sur le tapis, et elle aurait ressemblé à une morte sans les spasmes qui l'agitaient de temps à autre.

 Juliette la releva à grand'peine et frotta ses tempes d'éther; mais voyant qu'elle ne revenait pas à elle, elle fut prise de peur et courut appeler le concierge, le seul des domestiques qui se trouvât au logis.

 - Vite, dit-elle, courez chercher le docteur! S'il n'est pas chez lui, ramenez-en un autre, n'importe lequel.

 Elle retourna près de sa maîtresse, tenta de nouveaux efforts, tout aussi infructueux, pour lui faire reprendre connaissance, et, vraiment inquiète, suivit d'un regard anxieux sur la pendule les minutes qui s'écoulaient sans que le concierge revînt.

 Il parut enfin à la porte, essuyant son front couvert de sueur.

 - Pas un médecin! Un jour de grand prix, vous comprenez!... Les rues sont désertes, tout le monde est à Longchamps ou aux Champs-Elysées… Est-ce qu'elle ne revient pas?

 - Non, courez encore!

 - C'est bien inutile; mais j'ai une idée. La fruitière du coin, dont la mari vient de faire faillite, est malade, et il y a une sœur qui la soigne…

 - Eh bien! allez la chercher, quoique je ne sache pas trop ce qu'elle pourra faire de plus que moi.

 Quelques minutes après, une Petite Sœur de l'Assomption entrait dans la chambre. Juliette jeta un coup d'œil à la fois étonné et dédaigneux sur sa cornette étroite, son voile étriqué, agrafé sous le menton, son visage humble et fatigué.

 La sœur s'approcha de la malade, et consulta d'un regard la pharmacie portative ouverte sur la table. Soit qu'elle fût plus heureuse dans le choix de ses révulsifs, soit que la syncope touchât à sa fin, Mme de Soubeynes reprit ses sens; mais ce ne fut que pour tomber dans un de ces accès si douloureux qu'ils lui arrachaient des cris involontaires.

 La sœur questionnait rapidement Juliette tout en l'aidant à soigner sa maîtresse, et quand celle-ci, un peu calmée, ferma les yeux sans avoir même la force de s'enquérir du visage inconnu penché sur elle, la religieuse s'assit près de son lit, lui prit les mains dans une des siennes, et posa l'autre sur son front. Le contact de cette main fraîche et douce calma peut-être les insupportables douleurs de la pauvre femme, car elle s'endormit bientôt et sommeilla pendant une heure.

 Quand elle ouvrit les yeux, elle regarda avec étonnement cette figure étrangère, pâle, flétrie, sans traces de beauté, mais empreinte d'une paix singulière, qui fit à Mme de Soubeynes l'effet d'un rafraîchissement.

 - Qui êtes-vous, ma sœur? Comment êtes-vous ici? J'ai bien souffert!

 - Oui, pauvre madame, vous avez eu une syncope si longue que, ne trouvant pas de médecin, vos domestiques ont eu l'idée de venir me chercher ici près, où je soigne une pauvre femme… Voulez-vous que j'appelle votre femme de chambre? Elle est bien entendue dans les soins qu'elle vous donne, n'est-ce pas?

 - Mais vous, vous êtes garde-malade?

 - Oui, au service des pauvres.

 - Est-ce vous qui m'avez fait revenir? Avez-vous vu souvent des personnes atteintes de névralgies aussi violentes que les miennes?

 La sœur secoua la tête.

 - Nous ne soignons que les pauvres, madame, et les accidents de ce genre sont rares chez eux… On ne peut avoir toutes les misères, voyez-vous, et leur vie de travail empêche le système nerveux de se prendre.

 - Cependant, je viens de dormir plus tranquillement que je n'avais fait depuis de longs mois, et il me semble que c'est à vous que je dois ce soulagement.

 La religieuse sourit.

 - J'ai veillé une pauvre femme qui, à la suite de grands chagrins, et étant tombée d'une aisance relative dans la plus grande misère, souffrait, elle aussi, de maux de tête affreux. Je posais mes mains, qui sont toujours fraîches, sur son front malade, et elle s'endormait quelquefois.

 - Voulez-vous rester près de moi cette nuit? Je voudrais tant dormir!

 La sœur hésita.

 - Nous n'allons que chez les pauvres… Et je devais rester jusqu'à demain près de la personne chez qui je me trouve…

 - Demandez-lui de vous céder à moi: j'ai peur d'être reprise de ces crises…

 - Eh bien! je le lui demanderai, et j'irai parler à notre supérieure… Mais, chère dame, vous pourriez demander une sœur de l'Espérance ou de Bon-Secours.

 - Je n'y ai jamais songé, je ne souffre que des nerfs, je sors, je reçois, je veille. Mais votre présence m'a calmée, c'est vous que je veux… Si je pouvais dormir une nuit, une seule!... Attendez… Vous êtes chez une pauvre femme, dites-vous? Ayez la complaisance de me donner cette bourse… Et remettez-lui cette aumône. Puis, vous reviendrez, vous poserez votre main sur mon front, et je dormirai peut-être.

 Il y avait une sorte d'égarement dans ses manières, et la sœur jugea qu'il serait bon de ne pas la laisser seule avec cette servante à l'air hardi qui semblait si peu compatissante.

 Ayant réglé toutes choses selon le désir de Mme de Soubeynes, la sœur reparut le soir dans la chambre où celle-ci, souffrant encore, bien que calmée, l'attendait avec une sorte d'anxiété.

 - Venez près de mon lit, et parlez-moi de cette femme qui avait de si grands maux de tête. Elle avait des nerfs, celle-là.

 - Oui, mais, je vous l'ai dit, elle n'avait pas toujours été pauvre, elle souffrait moralement autant que physiquement.

 - C'est le moral qui tue, et il n'y a pas de remède.

 - Oh! si fait, chère dame, on peut le guérir en lui donnant la paix.

 Mme de Soubeynes attacha ses yeux brillants de fièvre sur le calme visage qu'encadrait si modestement l'étroite cornette blanche.

 - La paix… Savez-vous, ma sœur, que c'est sans doute parce que tout votre être en rayonne et semble en distiller que vous m'avez fait du bien? Je n'ai jamais vu visage plus calme que le vôtre.

 La religieuse se mit à rire. Elle n'était plus jeune, mais son rire était encore argentin, franc et heureux.

 - Vous en verriez beaucoup d'autres si vous vous trouviez au milieu de nos sœurs. Comment n'aurait-on pas la paix et le bonheur au service de Dieu et des pauvres?

 Mme de Soubeynes se rappela tout à coup avoir vu cette même expression heureuse et tranquille sur le jeune et beau visage de la marquise de Litolles.

 - Les pauvres… répéta-t-elle d'un air rêveur, ah! c'est bien affreux la misère, et depuis quelque temps surtout, quand je souffre en dépit du bien-être et des soins qui m'entourent, je pense à eux et j'envoie une aumône au curé…

 - Vous n'avez jamais eu la bonne idée de la leur porter vous-même?

 - Je n'aurais pas ce courage. Cependant, je connais une jeune femme, riche et brillante, qui va chez les pauvres.

 - Il y en a beaucoup comme cela, chère dame, et c'est à la fois une grande leçon et une grande douceur, allez!... Quelquefois je suis tentée de reprocher au bon Dieu d'avoir attaché tant de joie à la pratique du bien… On craindrait d'y perdre du mérite.

 - Mais c'est si répugnant! Des gens grossiers, des maisons sordides, des escaliers obscurs… Et sont-ils toujours reconnaissants?

 - Non certes, surtout depuis qu'on les excite contre les riches et contre la religion. Une de nos sœurs est rentrée l'autre jour toute couverte de boue, et le front meurtri par une pierre qu'un malheureux enfant lui avait jetée à l'instigation de deux ivrognes… Et elle venait justement d'ensevelir le bébé de l'un d'eux.

 - Celle-là ne se plaignait pas de trouver trop de joie à bien faire?

 - Ah! madame, elle était trop heureuse d'avoir souffert quelque chose dans l'exercice de la charité! Nous ne regardons pas si les hommes sont bons ou mauvais, s'ils nous sauront ou non gré de nos soins. Le bon Dieu fait luire son soleil et tomber sa rosée sur les méchants et sur les bons... Nous les aimons tous, nous les servons tous parce que nous sommes avec eux les enfants d'un même Père…

 - Et vous ne soignez que des pauvres? Vous ne vivez que dans des galetas, vous ne voyez que des choses laides, misérables? Et vous vous dites heureuse?

 La sœur lui prit les mains et attacha sur elle un regard paisible et lumineux.

 - Oui, chère dame, dit-elle avec douceur mais d'un ton fervent, plus heureuse que vous, malgré le luxe qui vous entoure.

 Et Mme de Soubeynes soupira profondément.

XXII.

… La nuit est venue. La sœur a préparé la chambre, et Mme de Soubeynes, dominée par ce sentiment de confiance instinctive qu'éprouvent parfois les malades en face d'une personne même inconnue, la regarde faire et s'abandonne à ses soins. Un lit a été dressé par Juliette, mais la religieuse préfère veiller, au moins pendant les premières heures. Elle arrange le feu, allume une lampe discrète et prépare une infusion de feuilles d'oranger dans laquelle elle verse quelques gouttes d'une liqueur dont sa supérieure a la recette, et qu'elle déclare souveraine. Mme de Soubeynes prend ce breuvage avec la même confiance singulière, ce qui est déjà d'un bon augure, le moral jouant un si grand rôle dans ses maux d'ailleurs trop réels. Puis, elle questionne de nouveau la sœur sur sa vie de dévouement, non qu'elle s'intéresse beaucoup aux histoires souvent un peu puériles et toujours lamentables de ses clients besoigneux, mais parce que le bruit d'une voix humaine calme ses terreurs, et que justement celle de la religieuse est singulièrement douce. De temps en temps celle-ci s'interrompt et engage la malade à dormir; mais la pauvre femme, qui devient de plus en plus nerveuse, attend avec une frayeur secrète l'heure où son esprit malade évoque toujours la même image redoutée. Viendra-t-*elle?* La présence de cette femme si clame et si joyeuse ne conjurera-t-elle pas le silencieux fantôme?

 La sœur se prête complaisamment à la fantaisie inexpliquée de Mme de Soubeynes, et répond à ses questions souvent bizarres. Elle décrit les intérieurs misérables dans lesquels quelques parcelles de l'or gaspillé chez les riches apporteraient le salut, la sécurité; elle parle aussi des consolations que Dieu ménage aux humbles de la terre, et de la paix de leur lit de mort lorsque la religion s'en approche.

 - Ils sentent mieux que d'autres qu'ils ont tout à gagner à s'en aller dans l'autre monde, ajoute-t-elle, et lorsqu'ils ont fait leur paix avec le bon Dieu, ils partent pleins de confiance.

 Le sommeil ne venait pas.

 - Voulez-vous que je vous prête mon livre pour lire une petite prière? dit naïvement la sœur. J'y ai quelques images; elles sont bien modestes, mais si cela pouvait vous distraire de les regarder?

 Mme de Soubeynes prit le livre par complaisance, et jeta un regard distrait sur les pieux emblèmes placés entre les feuillets. Tout à coup l'un d'eux attira son attention. C'était une croix enlacée d'une branche de volubilis, peinte avec un véritable talent sur un carré de vélin jauni, et signé *Mary*.

 Ce nom, si commun qu'il fût, fit tressaillir Mme de Soubeynes.

 - Ah! cette image est en effet bien jolie, dit la sœur, qui s'était penchée pour voir ce qui retenait l'attention de la malade. Elle m'a été donnée par une pauvre jeune femme étrangère, une Américaine morte il y a de longues années, et qui m'a laissé un souvenir bien touchant.

 Mme de Soubeynes jeta un regard égaré vers l'angle de la chambre. Justement la lampe y était placée; mais ne vit rien autre chose.

 - Comment s'appelait-elle? murmura-t-elle presque involontairement.

 - Je l'ai oublié, si je l'ai même jamais su. Elle n'avait pas le moyen de payer une garde, elle était très pauvre; mais elle était si distinguée, si charmante et si résignée!

 - Pas d'enfants?... balbutia Mme de Soubeynes d'une vois étranglée.

 - Hélas! si, la pauvre femme! Elle avait conduit elle-même au couvent sa petite fille, un bébé de trois ans à peine, dont le nom assez singulier est resté dans ma mémoire: elle s'appelait Ethel. Puis la mère est revenue se coucher pour mourir.

 - Est-ce que… est-ce qu'elle est morte de… misère? demanda Mme de Soubeynes, dont les yeux dilatés étaient fixés droit devant elle.

 - Oh! non, elle a été bien soignée: elle demeurait chez une femme bonne et compatissante… Elle me dit qu'elle avait eu beaucoup de peine à se résigner à quitter sa fille; mais Dieu donne tous les courages quand on se tourne vers lui, et j'ai la confiance, ainsi que je le disais à cette pauvre mère, que sa résignation sera retombée en bénédictions sur l'enfant.

 Mme de Soubeynes tressaillit.

 - Et… elle ne mourut pas désespérée? Vous rappelez-vous l'année?

 - Je l'ai écrit là, sur l'image, voyez… 5 janvier 18… Non, elle ne mourut pas malheureuse; son mal, d'ailleurs, lui donnait comme des bouffées d'espoir de vivre.

 - Elle… elle n'en voulait à personne? N'y avait-il personne qui pût la secourir?

 Et, haletante, Mme de Soubeynes regardait toujours devant elle.

 - Elle me parla d'une parente qui l'avait repoussée, mais elle était trop douce pour lui en vouloir. Ses dernières paroles me firent pleurer.

 - Que dit-elle?

 - Elle priait Dieu de pardonner à celle qui lui avait fait tant de mal, et de lui conserver son bel enfant.

 Mme de Soubeynes cacha sa tête dans ses mains.

 Ce nom, cette date qu'elle n'avait jamais oubliée, cette enfant nommée Ethel, tous ces détails, en effet, ne lui laissaient pas un doute sur l'identité de la jeune femme dont parlait la sœur. Ainsi, elle était pardonnée! Ce n'était pas une ombre vengeresse qui venait faire chanceler sa raison, mais une illusion de son imagination surexcitée par le remords… Quelle étrange coïncidence amenait près d'elle pour la soulager celle même qui avait veillé au chevet solitaire de la pauvre Mary, et qui devenait la messagère inconsciente de son pardon!...

 - Ma sœur, je crois que je vais dormir. Venez près de moi…

 La vision redoutée s'est-elle à jamais évanouie? Si, comme elle l'a entendu dire, les âmes élues prennent pitié des habitants de ce pauvre monde, est-ce Mary elle-même qui a envoyé vers elle cette sœur au visage calme qui semble l'envelopper et l'imprégner d'une paix inconnue?

 Un sommeil tranquille, sans rêves, vint reposer son esprit agité. Quand elle s'éveilla, elle eut la conscience intime qu'elle était délivrée de es hallucinations.

 Avec cette espèce de confiance superstitieuse qu'un mieux inespéré inspire aux malades qui ont épuisé les remèdes, Mme de Soubeynes attribua à la présence de la sœur, au contact de ses mains, au calmant apporté par elle l'espèce de détente qui s'était produite dans son état. Elle la retint plusieurs jours, et s'en remit à elle du régime qu'elle devait suivre.

 Chose étrange, elle subissait rapidement et complètement l'influence de cette humble femme. La maladie avait abattu son orgueil et infusé dans son cœur ce quelque chose de tendre que sa nature impérieuse avait étouffé jusqu'alors. Lasse du monde, sentant lui échapper, avec les derniers restes de la jeunesse, les succès et les adulations qui avaient été sa vie, comprenant enfin qu'elle devait se résigner à partager avec une autre l'amour de son fils, elle se tournait instinctivement vers des consolations plus hautes, vers les joies mystérieuses qui rayonnaient sur le visage de la sœur, et qui avaient inspiré à la pauvre Mary le courage de pardonner et de mourir. Peut-être ce retour vers des idées plus hautes avait-il une part d'égoïsme: le besoin d'être heureuse ou consolée. Mais Dieu se sert de tous les moyens pour appeler une âme, il se fait sa faim et sa soif pour l'attire plus sûrement à lui…

 Un pas restait à faire, cependant: revoir la fille de Mary, c'est-à-dire fouler aux pieds orgueil et obstination, et subir le tourment de ce remords vivant que constituerait pour elle la présence de la jeune fille. Elle ne se sentait pas encore ce courage, bien qu'elle essayât de s'accoutumer à cette idée.

 Yvan vint passer un ou deux jours avec elle. Il la trouva changée, pâle, étrangement vieillie, et cependant plus calme et plus tendre. Elle lui promit d'aller lui rendre sa visite.

 Le jour où il la quitta, elle lui parla de mariage.

 - Je crains, dit-elle, retenant ses larmes, d'avoir été égoïste… Mon cher enfant, je t'ai voulu à moi seul, mais une mère n'est pas tout. Il est temps de te marier… J'espère que tu sauras me garder ma part de tendresse…

 Il l'embrassa, lui prit la main et la regarda gravement.

 - Ma mère, je ne songe point à me marier. J'espère revenir dans quelques années près de vous, et nous nous referons une vie heureuse.

 - Heureuse! Et tu soupires! Pourquoi ce dégoût subit du mariage? Tu désirais un foyer, autrefois!

 - Je suis bien changé.

 - Il y a dans notre cercle des femmes charmantes… J'en connais qui réunissent l'intelligence, la beauté, la fortune. Je puis prendre des informations, et…

 - Non, ne cherchez pas, je vous répète que je ne veux pas me marier.

 Elle soupira à son tour.

 - Tu as un amour au cœur! dit-elle avec amertume.

 Il secoua la tête.

 -Qu'importe, s'il est sans espoir? Ne touchez pas aux blessures secrètes, et ne parlons pas de ce qui nous divise.

 - Ainsi, c'est *elle?* Tu la connais à peine, tu l'oublieras.

 - Je le voudrais…

 Il partit le lendemain, et les luttes intimes de sa mère recommencèrent, plus cruelles.

XXIII.

 Août est venu. Une chaleur torride alanguit Paris; mais il règne une fraîcheur relative dans le grand salon du quai de Béthune, et Mme Duverrier, dont le sang refroidi supporte aisément les températures les plus élevées, hoche la tête en voyant les joues pâlies d'Ethel.

 Celle-ci est cependant singulièrement embellie, et la conscience de son indépendance, sans rien lui enlever de sa réserve et de sa modestie, a donné à ses manières quelque chose de plus assuré. Elle est plus grave que jadis. Elle se trouve très tranquille, presque heureuse chez Mme Duverrier, mais parfois la perspective d'un isolement complet tourmente pour l'avenir son cœur, qui est très aimant.

 - Une grande nouvelle, Ethel! s'écrie la vieille dame, qui décachète son courrier. Mon cousin d'Angis m'annonce le mariage d'Amélie. Elle épouse le médecin-major. Ecoutez les détails…

 Et elle prit la lettre du colonel.

 "Notre fille semble heureuse, chère tante, et nous croyons lui avoir assuré un avenir raisonnable, sinon brillant. Le major a seize ou dix-sept ans de plus qu'elle, et a un embonpoint précoce; mais Amélie est assez sage pour ne pas s'arrêter à des inconvénients tout extérieurs; elle apprécie la bonté extrême, l'esprit agréable, l'aimable caractère de son futur mari."

 Mme Duverrier leva les yeux sur Ethel, qui écoutait avec l'intérêt marqué que toute nouvelle de ce genre inspire aux jeunes filles.

 - Amélie approche de la trentaine; je la trouve en effet très raisonnable. Tous les honneurs viennent à la fois, car mon cousin attend son grade de colonel d'ici à peu de jours. J'espère qu'il mariera ses autres filles, il ne faut que commencer… Voyons, Ethel, que vais-je offrir à Amélie? Ce ménage un peu mûr est au-dessus des colifichets. Je pense que je dois ouvrir largement ma bourse et leur faire un présent sérieux, en espèces. Qu'en dites-vous?

 - Ils vous seront très reconnaissants! répondit avec chaleur Ethel, qui se souvenait qu'Amélie avait toujours été bonne pour elle.

 Mme Duverrier se mit à rire.

 - Cela leur donnera confiance pour les autres, car je n'ai jamais donné à l'une plus qu'à ses sœurs… Et vous, petite fille, quand songerai-je pour vous à un présent de noces?

 Le visage d'Ethel redevint grave.

 - Oh! ne pensez pas à cela, dit-elle, secouant la tête. Je suis très heureuse près de vous.

 - J'aime à croire que vous l'êtes en effet, ma chère; mais il faut songer à l'avenir. Je ne suis pas éternelle, et d'ailleurs, même la très sincère affection que vous me portez ne saurait toujours remplir votre cœur et votre vie… M. de Montbel me parlait encore hier du jeune avocat dont il a plaidé la cause auprès de vous et que, pour cette raison, il appelle son client. Vous avez tort de refuser de le voir; il a du talent, quelque fortune, une figure agréable…

 - Chère madame, interrompit Ethel d'un ton suppliant, ne me parlez pas de mariage!

 - Vous avez tort, je vous le répète. Savez-vous qu'il me vient une crainte? J'ai peur que vous ne soyez romanesque et que vous ne rêviez des choses qui n'arriveront *jamais*, entendez-vous, ma chère?

 La jeune fille pâlit.

 - Je ne rêve pas, je n'attends rien, mais je ne veux pas me marier.

 Mme Duverrier hocha la tête et reprit sa lecture.

 - Ah! voici les pattes de mouche d'Amélie elle-même. Elle est parfaitement illisible. Essayez donc un peu de déchiffrer cela, Ethel.

 Ethel se rapprocha et lut la petite lettre de Mlle d'Angis.

 - Il y a un post-scriptum sur la quatrième page, dit Mme Duverrier.

 La jeune fille retourna le feuillet et lut ce qui suit:

 "Je puis vous donner de bonnes nouvelles de votre ami M. Daumier. Sa mère est venue passer quelques semaines avec lui, et nous avons fait sa connaissance. Il lui ressemble beaucoup, bien qu'elle soit prématurément vieillie. La femme du général, qui l'a connue jadis, dit qu'elle a été une des plus jolies femmes de Paris, mais elle ne la reconnaît ni au physique ni au moral, car elle est très abattue, et si souffrante qu'une sœur de l'Espérance est toujours avec elle. Cependant, ainsi que je vous le disais, elle est venue voir maman, et elle nous a adressé de nombreuses questions sur vous et sur Mlle Ethel."

 La voix d'Ethel tremblait un peu, tandis qu'elle lisait ces lignes avec un calme affecté.

 Mme Duverrier ne fit pas de réflexions, et une visite fut annoncée à point nommé pour changer le cours de la conversation. Le même jour, M. de Montbel vint faire une partie d'échecs. Il regarda Ethel à plusieurs reprises, et, se penchant sur l'échiquier pour parler à voix basse à sa vieille amie:

 - Savez-vous que cette petite, qui n'est pas ossifiée comme nous, supporte mal les excessives chaleurs de cet été?

 Mme Duverrier jeta un rapide coup d'œil sur Ethel, et haussa les épaules avec un peu d'impatience.

 - Oui, elle est pâle, elle souffre de cette saison brûlante. Elle n'a jamais passé le mois d'août à Paris; de plus, elle ne mène pas, surtout en ce moment, une vie bien réjouissante. Il lui faudrait de la distraction, et tous mes amis, jeunes et vieux, quittent Paris comme si la peste y régnait. Ah! mon ami, quelle singulière époque que la nôtre! Jamais on n'a affiché plus haut l'amour du chez soi, ni poussé plus loin la passion du bien-être et du confort intérieur, et jamais, en même temps, on n'a mis plus de fureur à passer sur les routes et dans les hôtels le plus de temps possible!

 - Nous vivons en effet dans une période d'anomalies. Mais qu'y faire? Quand j'étais gamin, nous ne quittions point Paris l'été; quelques dimanches passés hors barrière suffisaient à conserver les couleurs de notre teint. La génération nouvelle est dévorée par l'anémie, il lui faut les changements d'air et la mer.

 - Vous n'attendez pas de moi que j'aille me plonger avec Ethel dans l'élément humide?

 - Pas plus que je ne m'attends à voir se déplacer d'île Saint-Louis; mais sérieusement, au moral et au physique, cette enfant a besoin d'un changement.

 - Vous ne perdez pas ordinairement votre temps en paroles inutiles, pour me dire tout cela, vous avez quelque chose en vue. Qu'est-ce?

 M. de Montbel sourit, et, s'étant assuré qu'Ethel, qui travaillait près de la fenêtre, ne pouvait les entendre:

 - Ma sœur part après-demain pour Dinard, dit-il à voix basse.

 - Eh bien?

 - Mon jeune client, Henry Morey, y est depuis huit jours…

 - Voulez-vous dire que votre sœur se chargerait volontiers d'Ethel?

 - Justement; je viens de lui en dire un mot. Vous savez comme elle est habile: les mariages, c'est son faible… ou son fort. En même temps que l'air salin remettra Ethel, elle verra ce jeune homme dans l'intimité de la plage, et reviendra, je n'en doute pas, de ses idées de célibat.

 Mme Duverrier réfléchit quelques instants, tout en poussant lentement une pièce sur l'échiquier.

 - Ce que vous dites là n'est pas impossible, dit-elle enfin. Ni l'air de Paris ni la solitude ne valent grand'chose pour cette enfant…

 Et, élevant aussitôt la voix:

 - Ma chère, dit-elle, venez écouter ce que M. de Montbel et moi complotons à votre sujet…

 Ethel, surprise, se leva et se rapprocha d'eux.

 - Nous vous trouvons pâle et alanguie, et nous jugeons que l'air de la mer et la distraction vous seront également salutaires… Que direz-vous d'un séjour de trois semaines à Dinard?

 Les yeux d'Ethel s'agrandirent avec une expression d'incrédulité.

 - Quelle plaisanterie, chère madame! balbutia-t-elle, secouant la tête.

 - Ce n'est pas une plaisanterie. Mme d'Abranges, la sœur de M. de Montbel, vous emmènera très volontiers. Ne désiriez-vous pas voir la mer?

 Le visage de la jeune fille s'illumina.

 - Oh! je le désire tant!... Mais vous, chère madame, ne vous ferai-je pas défaut?

 - Vous savez bien que si, mais je ne suis pas encore absolument égoïste, et d'ailleurs, trois semaines passent encore vite… Ainsi, cela vous va?

 - Que madame votre sœur est bonne! s'écria Ethel avec effusion, s'adressant à M. de Montbel.

 Celui-ci sourit.

 - Je ne trouve pas qu'elle ait grand mérite à emmener une jeune et aimable compagne.

 - Mais Dinard est, si je ne me trompe, une plage fort élégante [dit Mme Duverrier]. Il vous faut des colifichets, ma chère. Prenez Lise, montez en voiture, et allez vous-même remercier Mme d'Abranges et prendre ses conseils pour une ou deux toilettes, un chapeau, des ombrelles, etc. Vous n'aurez, d'ici à après-demain, que la ressource du *Louvre* ou du *Bon-Marché*, mais courez vite. Ces courses-là ne fatiguent jamais les jeunes filles… C'est bon, ne m'étouffez pas, vous m'embrasserez au retour…

 Et Mme Duverrier se remit en souriant à sa partie.

 Rien ne plaît à la jeunesse comme les décisions soudaines et les *coups de feu* qui ont pour cause et pour but quelque chose de très agréable.

 Tout l'entrain, toute l'élasticité d'Ethel lui revenaient comme par enchantement. L'enivrement d'un premier voyage, la perspective de voir la mer, lui causaient un véritable ravissement.

 Mme d'Abranges, qui était veuve, encore jeune, vive et remuante, l'accueillit de la meilleure grâce du monde et voulu la guider dans ses achats. Deux jours après, Ethel, tout étourdie de bonheur, montait en wagon, après avoir promis à sa vieille amie de lui décrire en plusieurs volumes ses impressions de voyage.

XXIV.

*Ethel à Mme Duverrier*.

 "Dinard, 7 août 18…

 "Bien chère Madame, que n'êtes-vous ici! Si j'avais pressenti la beauté de ce site, l'impression qu'il cause, le bien-être que donne cet air incomparable, il me semble que j'aurais su être assez éloquente pour vous entraîner loin de votre tranquille maison…

 "Est-ce que je vous manque un peu? Moi je vous regrette en tous mes enthousiasmes, c'est-à-dire sans cesse.

 "Lise n'a-t-elle point la main trop lourde en vous coiffant? Vos yeux ne sont-ils pas trop fatigués de lire tout seuls? Recevez-vous au moins des visites?...

 "J'ai bien quelques remords de vous avoir quittée, et cependant je suis si, si heureuse!...

 "Je vous semblerais par trop puérile si je vous décrivais par le menu les petits ravissements du voyage. Tout m'amusait: le mouvement rapide du train, les arrêts dans les gares, le déjeuner à table d'hôte, les compagnons de route. Mme d'Abranges a été charmante; je crois que mes éblouissements l'amusent, et qu'elle se considère comme investie de la mission d'initier une petite sauvage à la vie civilisée.

 "Nous sommes descendues à l'hôtel, et mon aimable compagne, devinant mon impatience, a bien voulu me mener sur la plage avant le dîner…

 "Dinard est une station élégante. Les villas y sont ravissantes. Il y a des magasins bien approvisionnés, on y rencontre de belles dames, des amours d'enfants, de ravissants équipages. Mais tout d'abord je n'ai rien vu, dans mon impatience d'arriver à la mer…

 "Oh! chère Madame, que vous en dire! Rien ne peut vous donner l'idée de cette plage à la fois riante et grandiose, qui s'arrondit dans un cirque de verdure que dominent de riches villas, et d'où les yeux éblouis errent sur une immensité d'un bleu profond, rendu plus intense par les rochers qui la parsèment… A droite émerge une cité de granit, une masse compacte de maisons de pierre enserrées d'un rempart et surmontées d'un clocher à jours. A gauche une autre île rocheuse, une solitude, celle-là, dont les grèves blanches tranchent heureusement sur la mer bleue. Comme ce sable ferme, tout étincelant de mica, serait doux à vos pauvres pieds endoloris! Comme vous trouveriez moelleux les recoins de rochers sur lesquels poussent d'épaisses couches de varech! Comme le bruit doux et solennel de ces vagues, qui viennent s'arrondir en franges neigeuses sur le sable, vous semblerait harmonieux!

 "Je n'ai pu retenir mes larmes. C'était trop beau, trop grand, j'aimais trop Dieu pour tant de merveilles, je me sentais trop écrasée par tant de grandeur…

 "Nous avons dîné tard, et je n'ai pas osé demander à Mme d'Abranges de retourner à la mer. Demain, nous passerons notre journée sur la plage. Elle est surtout fréquentée, me dit-on, par des Anglais et des Américains. Je me réjouis de voir des compatriotes quoique, selon toute prévision, je ne sois pas destinée à faire connaissance avec aucun d'entre eux… Le monde des baigneurs est fort élégant et fort gai, dit-on. J'ai cependant aperçu quelques enfants languissants et une dame malade, encore jeune, dont la physionomie m'a étrangement frappée, parce qu'elle me rappelle une autre figure familière, je ne puis me rappeler laquelle. Elle m'a beaucoup regardée aussi, et cependant je suis sûre de ne pas la connaître…

 "A bientôt, chère Madame. Je vous tiendrai au courant de mes impressions; en échange, donnez-moi de vos chères nouvelles, et croyez à la gratitude de votre heureuse

 "Ethel."

 "Dinard, 9 août.

 "Me revoici toujours ravie et enthousiasmée, chère Madame. Quel merveilleux pays, quelles côtes splendides!

 "Je m'oublierais volontiers sur la plage, qu'elle soit livrée à sa majestueuse solitude ou peuplée, à l'heure du bain, de femmes élégantes et d'enfants plus charmants les uns que les autres; mais Mme d'Abranges veut que je connaisse le pays, et nous avons déjà fait plusieurs excursions. Je suis matinale, d'ailleurs, et je vais de fort bonne heure dans une jolie petite église éblouissante de blancheur, située au-dessus de la plage du Prieuré, de l'autre côté de Dinard, sur la Rance. J'y retrouve une sœur de l'Espérance qui accompagne sur la grève la dame malade dont je vous ai parlé. Je n'ai pas osé lui demander des nouvelles de sa compagne, qui m'intéresse pourtant singulièrement, peut-être à cause de cette ressemblance que je ne puis définir…

 "En sortant de l'église, je m'arrête un instant sur l'esplanade, et je regarde la Rance… Là le spectacle, moins grandiose, est encore ravissant: la large embouchure de la rivière, les rochers qui la sèment, les anfractuosités de ses rives, tout est pittoresque et charmant. On voudrait explorer les unes après les autres ces petites anses, ces jolies grèves ceintes de rochers et couronnées de verdure. La verdure, en effet, est partout sur ces côtes privilégiées… En sortant de l'église, je ne manque donc jamais d'admirer la Rance et de regarder Saint-Servan, en face de moi. Je vois, près des bâtiments tout blancs de l'arsenal et de l'hôtel de la Marine, une tour du xive siècle s'avançant à l'extrémité d'une pointe de rocher, - une tour trilobée, d'un aspect grandiose, d'un beau vieux ton de granit; on l'appelle la tour Solidor, elle commande et défendait jadis l'entrée de la Rance.

 "J'ai vu Saint-Malo, avec ses maisons de granit, ses rues étroites, ses portes monumentales. Je verrai demain cette suite incomparable de plages qui ont nom Saint-Enogat, Saint-Lunaire, Saint-Briac… Ajoutez à ces plaisirs, à ces jouissances des yeux et de l'imagination la société de quelques amis, retrouvés par Mme d'Abranges, et qui m'accueillent avec une bienveillance extrême, et vous verrez, chère Madame, qu'en m'envoyant ici, vous m'avez causé une joie que trouble seule la pensée de votre solitude…"

*Mme d'Abranges à M. de Montbel*.

 "Dinard, 14 août 18…

 "Je suis ravie de ma petite compagne, mon cher Etienne, et je prends un vrai plaisir à ses émerveillements. Nos jeunes filles visent à ne jamais paraître étonnées, et même à prendre un certain air blasé qu'elles jugent de haut goût. Ethel échappe à ce travers. Elle s'étonne, admire et jouit franchement, me rendant sans s'en douter la fraîcheur d'impressions de ma jeunesse.

 "Ses couleurs reviennent avec son appétit, et je vois qu'en dépit de l'apparence de gravité que je lui trouvais dans le vieux salon de Mme Duverrier, elle a un naturel fort gai. On la trouve charmante, et je crois qu'elle ne sera pas difficile à marier. Cependant j'ai éprouvé une déception: Henri Morey, qui ne se doutait pas, naturellement, de la présence de Mlle de Soubeynes à Dinard, a changé ses plans et est parti pour la Suisse. C'est là une occasion perdue. Il faudra tâcher de renouer cela cet hiver, si l'on me prête quelquefois ma compagne de voyage."

*Ethel à Mme Duverrier.*

 "Savez-vous, chère Madame, que Mme d'Abranges me laisse à peine le temps de vous écrire? Ce sont chaque jour de nouvelles et ravissantes promenades. Nous avons même fait de véritables voyages: nous avons remonté la Rance en bateau à vapeur jusqu'à Dinan, une ravissante ville ancienne, avec une rue moyen âge, des portes curieuses, un château dominant le plus verdoyant des paysages. Enfin nous sommes allées au Mont-Saint-Michel.

 "Vous avez lu vingt descriptions du rocher célèbre qui est à la fois une curiosité naturelle, une merveille d'art et un lieu de pèlerinage. Jugez de ce qu'a dû éprouver votre petite sauvage, qui ne connaît pas même Paris, en voyant se dresser devant elle, d'une manière à la fois majestueuse et étrange, ce bloc de rocher qui s'élève, solitaire, au milieu d'une immense étendue de sable. A mesure qu'on approche, les constructions se distinguent… La mer était basse, partout du sable miroitant aux tons gris et tristes. Je regrettais un peu, pour l'amour du pittoresque, qu'on eût élevé la chaussée solide qui rend l'accès du mont absolument sûr, mais qui lui ôte cet étrange cachet d'autrefois, alors qu'il fallait, pour y arriver, côtoyer les sables mouvants…

 "Je me suis crue transportée en plein moyen âge en passant sous cette porte, en apercevant la ruelle étroite bordée de vieilles maisons et d'antiques échoppes qui s'accroche aux flancs du rocher et mène, d'escalier en escalier, jusqu'à cette admirable abbaye délabrée, profanée, dont on relève lentement les ruines, et dont chaque recoin offre une double merveille d'architecture et de situation… Ils étaient épris d'une haute et âpre poésie, les moines qui se réfugiaient dans cette retraite entre la mer et le ciel, qui chantaient les louanges de Dieu avec l'accompagnement toujours grandiose et parfois terrible des vents et des flots, qui méditaient sur la puissance du Créateur en face des ses œuvres les plus éclatantes. Quelle admirable église! Quel cloître ravissant avec ses ogives et ses frêles colonnettes! Et quel émerveillement chaque fois qu'une fenêtre s'ouvrant dans la muraille de granit, on plane sur cette immensité!

 "J'ai acheté à votre intention une petite statuette de saint Michel dans l'unique rue où les marchands se tiennent aux aguets, profitant, pour exercer leur unique et bien modeste industrie, du seul moment de l'année où il y ait quelque affluence de touristes… Mais je vous conterai cela en détail. Je veux vous dire seulement une petite aventure qui m'est arrivée au retour.

 "Depuis que je suis à Dinard, j'avais remarqué sur la plage une dame qui paraissait extrêmement délicate, et qu'accompagnait une sœur de l'Espérance. Je me rappelle même vous en avoir parlé. Elle a dû être remarquablement belle, et son visage me fascine pour quelque raison que je ne m'explique pas. Elle est généralement entourée sur la plage, mais hier elle était seule au Mont-Saint-Michel avec la religieuse, qui ne la quitte guère.

 "Comme nous remontions en voiture pour regagner la gare de Pontorson, il s'est trouvé que des Anglais avaient pris les devants avec une des voitures, et que notre petite société était justement privée de son véhicule. Il ne fallait pas manquer le train. Il y a eu des pourparlers, un peu de confusion, chacun a mis une extrême obligeance à nous recueillir, pauvres épaves que nous étions, et la dame étrangère ayant à son tour offert sa voiture, je me suis trouvée placée près d'elle et en route pour Pontorson avant d'avoir eu le temps de me reconnaître. Naturellement, nous avons causé de la merveille que nous venions de voir… Est-ce parce que je suis moins timide qu'autrefois, ou parce que mon enthousiasme avait besoin de s'épancher? Je ne sais, mais j'ai parlé beaucoup plus qu'à l'ordinaire. Ma compagne semblait s'amuser de mes admirations. Elle m'a demandé si je voyageais pour la première fois, et m'a indiqué quelques excursions nouvelles dans ce pays, qu'elle paraît très bien connaître.

 "Je ne puis vous dire l'étrange impression qu'elle m'a causée… Non seulement ses traits éveillent en moi je ne sais quel vague souvenir, mais certaines intonations de sa voix me semblent familières. Et cependant je suis certaine de ne l'avoir jamais vue: une femme comme elle ne s'oublie pas. A la gare, il s'est passé quelque chose de singulier. Mme d'Abranges s'est approchée, et a remercié avec effusion pour moi ma compagne de route, qui s'est déclarée charmée du hasard qui nous avait réunies.

 "- J'avais déjà remarqué mademoiselle votre fille sur la plage, a-t-elle ajouté, et je m'étais tout d'abord demandé si je ne l'y avais pas déjà vue l'an dernier, car son visage me paraissait familier mais elle vient de me dire qu'elle quitte Paris pour la première fois… C'est une bonne fortune pour une mère, madame, de jouir d'impressions si vives et si neuves.

 "Mme d'Abranges a souri.

 "- Je jouis en effet très vivement du plaisir que j'ai pu procurer à ma jeune amie, a-t-elle répondu. Mlle de Soubeynes n'est pas ma fille: j'ai obtenu qu'elle me soit confiée pour quelques semaines…

 "Me suis-je trompée, ou ai-je vu un changement extraordinaire sur le visage de mon inconnue? Elle s'est tournée vivement vers moi, et m'a regardée avec un attention soudaine et intense qui m'a intimidée. Au même instant le train arrivait en gare. Elle a salué Mme d'Abranges, s'est éloignée sans dire un mot, et est montée, un moment après, dans un autre wagon que celui que nous avions choisi.

 "Mme d'Abranges est très intriguée de ce qu'elle nomme un caprice impoli ou une bizarrerie ayant sa source dans un état maladif. Elle devait s'informer ce matin du nom de cette dame, mais nous ne l'avons pas vue sur la plage…"

 "Le soir.

 "Ah! chère Madame, je suis émue et bien malheureuse!... Savez-vous le nom de mon inconnue?... Mme d'Abranges est allée s'enquêter d'elle à la villa où nous l'avions vue entrer… Elle en était partie subitement, sans dire si elle reviendrait ou non… Et elle est partie, je n'en puis douter, pour ne pas *me* revoir… Devinez-vous maintenant qui elle est, pour me haïr ainsi, pour craindre même de [me] rencontrer sur cette plage banale? C'est Mme de Soubeynes…

 "Que les sympathies sont menteuses! Bien qu'elle me fît un peu peur, je me sentais portée vers elle, peut-être un peu à cause de son étrange beauté, peut-être surtout parce qu'elle avait l'air de souffrir… Elle aussi semblait inclinée vers moi, elle avait trouvé le secret de me faire causer, et elle s'intéressait à ce que je lui disais…

 "Si elle avait voulu!... Hélas! mon voyage est gâté! Ne demander qu'à aimer, et être haïe! Chère Madame, j'ai hâte de me retrouver dans notre quartier paisible, dans le salon hospitalier où je ne vois, grâce à vous, que des figures amies… Mme d'Abranges essaye en vain de me consoler…"

XXV.

 L'hiver est revenu, d'énormes bûches s'amoncellent dans la grande cheminée du salon de Mme Duverrier, qui reste rebelle à tous les autres modes de chauffage. On est au dimanche, les lampes sont allumées, les hôtes peuvent venir. Ethel, ayant disposé les tables de jeu, s'assied en face de sa vieille amie et regarde pensivement la flamme.

 - Je voudrais bien savoir ce qui vous rendrait votre gaieté d'autrefois! s'écrie tout à coup Mme Duverrier avec impatience.

 Ethel lève les yeux avec surprise.

 - Mais je ne suis pas triste!

 - Non, c'est vrai, mais vous n'êtes pas gaie non plus; vous avez l'espèce de sérénité des gens qui se résignent… Voyons, Ethel, la vie commence pour vous!

 Le visage de la jeune fille s'assombrit.

 - J'y ai déjà vu des choses douloureuses, madame…

 - Raison de plus pour en espérer des compensations. Il faut décidément que vous voyiez un peu plus de monde… Je veux vous marier, vous ne voulez pas l'être, mais à votre âge les idées arrêtées sont tout simplement absurdes…

 Elle s'interrompit pour accueillir les joueurs de whist qui, pressés de commencer leur partie, arrivaient les premiers.

 Bientôt le salon se remplit, et, à la vive satisfaction de la maîtresse de la maison, offrit un ensemble fort gai.

 Une heure plus tard, comme les parties étaient dans toute leur animation, un hôte nouveau fit son entrée. Ethel, qui comptait des jetons, ne s'en aperçut point d'abord. Elle leva la tête en entendant des chuchotements, et tout à coupla voix claire de Mme Duverrier prononça un nom bien connu.

 - M. Daumier! Quelle surprise! Je suis charmée de vous revoir… Vous connaissez ces demoiselles: allez vite les trouver en attendant le moment où je pourrai vous avoir à moi seule, et vous remercier d'avoir songé à mon vieux salon démodé et à mon paisible dimanche.

 Yvan était changé, plus pâle, un peu amaigri; mais son regard brillant en dit fort long à la vieille dame, qui se mit à faire bévues sur bévues en le suivant des yeux et en surveillant le visage d'Ethel, devenu tout rose.

 Yvan s'approcha de la jeune fille; ils échangèrent quelques mots banals, et il s'assit à la table de jeu… Mais qu'aurait-il pu lui conter qui fût plus éloquent que ce sourire? "Me voici revenue," semblait-il dire, "et vous savez bien ce que c'est pour vous que je suis ici."

 Il se montra, comme jadis, gai et brillant causeur. Ethel ne parlait guère, mais tout lui paraissait transformé autour d'elle, et l'attente délicieuse d'un changement heureux dans sa vie faisait battre son cœur.

 Tandis qu'on servait le thé, Mme Duverrier endura avec une patience fort rare chez elle les reproches et les doléances de M. de Montbel qui l'accusait, fait inouï, d'avoir coupé deux fois une carte maîtresse.

 Comme les jeunes filles se réunissaient autour de la table à thé, elle fit signe à Yvan de venir près d'elle, et recula un peu son fauteuil pour causer sans être entendue.

 - Vous ne m'en voulez pas d'une apparition aussi peu correcte? dit le jeune lieutenant, dont les beaux traits rayonnaient de bonheur. J'ai peut-être été présomptueux en me présentant chez vous en quittant le chemin de fer, et en comptant sur votre bienveillant accueil après tant de mois et… malgré tout ce qui avait eu lieu…

 - Vous voyez bien que vous êtes le bienvenu, mais ne me faites pas languir. Que se passe-t-il?

 - Je suis chargé d'un message… Ma mère vous supplie d'excuser, d'oublier la manière peu aimable dont elle vous a reçue il y a quelques mois… Elle a réfléchi depuis lors, et une rencontre heureuse l'a mise (peut-être ne le saviez-vous pas?) en présence de Mlle de Soubeynes, qui lui a laissé un souvenir plein de sympathie… Elle regrette ce qui s'est passé, et lui demande de venir à elle en attendant que sa santé lui permette de venir à vous… Mais, ajouta-t-il avec une crainte soudaine, Mlle Ethel ne se soucie peut-être plus des relations de parenté qu'elle désirait nouer jadis…

 - Nous allons le lui demander, répondit Mme Duverrier en souriant.

 Elle regarda du côté d'Ethel, et rencontrant les yeux de la jeune fille, qui rougissait, elle lui fit signe de s'approcher.

 - Ma chère, dit-elle à brûle-pourpoint, vous vous désoliez sans raison lorsque vous pensiez avoir fait à Mme de Soubeynes l'effet d'un épouvantail. Elle est toute disposée à poursuivre la connaissance ébauchée sur le chemin de Pontorson; voulez-vous aller la voir?

 Ethel rougit encore davantage.

 - De tout mon cœur! dit-elle avec élan.

 Le visage d'Yvan, d'abord anxieux, s'éclaira.

 - Il m'était si pénible de voir durer ce malentendu! Ma mère vous aimera, dit-il d'un ton convaincu.

 Mme Duverrier souriait en secouant la tête.

 - Si mal accueillie qu'ait été naguère mon idée, elle a fait son chemin, pensa-t-elle, attribuant à son intervention, à sa visite rue de la Ville-l'Evêque, le revirement opéré chez Mme de Soubeynes.

 Dès le lendemain Ethel, à la fois joyeuse et émue, franchit le seuil de cette maison d'où sa mère l'avait jadis emmenée, le cœur brisé, et où, aujourd'hui, une femme pâle et tremblante venait au-devant d'elle en lui tendant la main…

 Si la sympathie instinctive que lui inspirait la mère d'Yvan était légèrement combattue par le souvenir de la déception éprouvée en ce lieu même par la pauvre Mary, elle sentit son cœur franchement attendri à la vue de ce visage ravagé, bouleversé en ce moment par une violente émotion.

 Et comment n'eût-elle pas été émue de la ressemblance frappante qu'offrait Ethel avec sa mère, celle qui, après avoir impitoyablement chassé une femme mourante, avait payé un misérable pour ne pas être obligée d'examiner ses droits? Oui, c'était dur de revoir ces traits délicats, ces cheveux d'or, ces yeux profonds; le remords de longues années semblait s'incarner devant elle en cette jeune fille. Mais Mme de Soubeynes venait de passer récemment par une phase mystérieuse qui transforme le remords en repentir, la souffrance en expiation, et qui purifie les affections humaines de tout germe égoïste et de tout retour personnel…

 - C'est un vrai roman, déclara Mme Duverrier à ses jeunes cousines en leur apprenant, peu de jours après, le mariage d'Ethel. Mais il ne faut pas croire que ces choses-là arrivent souvent dans la vie. Les princes Charmant se font rares, et vous devrez plutôt songer à Amélie d'Angis qu'à Ethel lorsque vous vous aviserez de penser au mariage…

 La sœur garde-malade qui avait eu la mission de calmer tour à tour les souffrances des deux mères, apprit avec étonnement que la jeune et charmante mariée pour qui on lui demandait de venir prier à l'église Saint-Louis-en-l'Ile était la petite orpheline qui avait jadis excité sa compassion.

 La prédiction qu'elle avait faite à la pauvre Mary s'était réalisée: les souffrances, le pardon, le sacrifice de la mère étaient retombés en bénédictions sur l'enfant…

 … Et au moment où Ethel, souriant et pleurant à la fois, va quitter l'hôtel du quai de Béthune, elle insiste une dernière fois, mais en vain, pour que sa vieille et fidèle amie vienne la voir.

 - Non, non, dit Mme Duverrier, secouant la tête, ils m'ont changé mon Paris, je ne passerai plus les ponts tant que vous serez heureuse, et j'espère que ce sera toujours… Mais vous, qui êtes tous deux jeunes et ingambes, songez à la vieille femme qui trouvera désormais son salon bien morne et bien vide, et n'oubliez pas mes dimanches!

FIN